PALLI

PERRIN
Ministre

BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
II.a SALA

SCAFFALE 14
PLUTEO I
N.° CATENA 7

F. L. 14. I. 7

ŒUVRES
DE THÉATRE
DE
M. DIDEROT.

ŒUVRES
DE THÉATRE
DE
M. DIDEROT
AVEC UN DISCOURS
SUR LA
POESIE DRAMATIQUE.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

A AMSTERDAM.

M DCC LXX.

Real Biblioteca
NAPOLI

LE
FILS NATUREL,
OU
LES EPREUVES
DE LA VERTU,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES, ET EN PROSE,

Avec l'Hiſtoire véritable de la Piece.

Interdum ſpecioſa locis, morataque rectè
Fabula nullius Veneris, ſine pondere & arte,
Valdiùs oblectat populum, meliuſque moratur,
Quàm verſus inopes rerum, nugæque canoræ.
Horat. *de Arte Poët.*

PERRIN, Miniſtre.

LE ſixiéme volume de l'Encyclopédie venoit de paroître, & j'étois allé chercher à la campagne du repos & de la ſanté; lorſqu'un événement, non moins intéreſſant par les circonſtances que par les perſonnes, devint l'étonnement & l'entretien du canton. On n'y parloit que de l'homme rare qui avoit eu, dans un même jour, le bonheur d'expoſer ſa vie pour ſon ami, & le courage de lui ſacrifier ſa paſſion, ſa fortune & ſa liberté.

Je voulus connoître cet homme. Je le connus, & je le trouvai tel qu'on me l'avoit peint, ſombre & mélancolique. Le chagrin & la douleur, en ſortant d'une ame où ils avoient habité trop long-temps, y avoient laiſſé la triſteſſe. Il étoit triſte dans ſa converſation & dans ſon maintien, à moins qu'il ne parlat de la vertu, ou qu'il n'éprouvât les tranſports qu'elle cauſe à ceux qui en ſont fortement épris. Alors vous euſſiez dit qu'il ſe transfiguroit. La ſérénité ſe déployoit ſur ſon viſage. Ses yeux prenoient de l'éclat & de la douceur. Sa voix avoit un charme inexprimable. Son diſcours devenoit pathétique. C'étoit un enchainement d'idées auſteres &

d'images touchantes qui tenoient l'attention ſuſpendue & l'ame ravie. Mais comme on voit le ſoir, en automne, dans un temps nébuleux & couvert, la lumiere s'échapper d'un nuage, briller un moment, & ſe perdre en un ciel obſcur : bientôt ſa gaieté s'éclipſoit, & il retomboit tout-à-coup dans le ſilence & la mélancolie.

Tel étoit Dorval. Soit qu'on l'eût prévenu favorablement, ſoit qu'il y ait, comme on le dit, des hommes faits pour s'aimer ſi-tôt qu'ils ſe rencontreront, il m'accueillit d'une maniere ouverte qui ſurprit tout le monde, excepté moi ; & dès la ſeconde fois que je le vis, je crus pouvoir, ſans être indiſcret, lui parler de ſa famille. & de ce qui venoit de s'y paſſer. Il ſatisfit à mes queſtions. Il me raconta ſon hiſtoire. Je tremblai avec lui des épreuves auxquelles l'homme de bien eſt quelquefois expoſé ; & je lui dis qu'un ouvrage dramatique dont ces épreuves ſeroient le ſujet, feroit impreſſion ſur tous ceux qui ont de la ſenſibilité, de la vertu, & quelque idée de la foibleſſe humaine.

Hélas ! me répondit-il en ſoupirant, vous avez eu la même penſée que mon pere. Quelque temps après ſon arrivée, lorſqu'une joie plus tranquille & plus

douce commençoit à ſuccéder à nos tranſports, & que nous goûtions le plaiſir d'être aſſis les uns à côté des autres, il me dit :

Dorval, tous les jours je parle au Ciel de Roſalie & de toi. Je lui rends graces de vous avoir conſervés juſqu'à mon retour, mais ſur tout de vous avoir conſervés innocents. Ah ! mon fils, je ne jette point les yeux ſur Roſalie, ſans frémir du danger que tu as couru. Plus je la vois, plus je la trouve honnête & belle ; plus ce danger me paroît grand. Mais le Ciel qui veille aujourd'hui ſur nous, peut nous abandonner demain. Nul de nous ne connoît ſon ſort. Tout ce que nous ſavons, c'eſt qu'à meſure que la vie s'avance, nous échappons à la méchanceté qui nous ſuit. Voilà les réflexions que je fais toutes les fois que je me rappelle ton hiſtoire. Elles me conſolent du peu de temps qui me reſte à vivre ; & ſi tu voulois, ce ſeroit la morale d'une Piece dont une partie de notre vie ſeroit le ſujet, & que nous repréſenterions entre nous.

„ Une Piece, mon Pere ! „

Oui, mon enfant. Il ne s'agit point d'élever ici des treteaux, mais de conſerver la mémoire d'un événement qui nous touche, & de le rendre comme il

s'eſt paſſé... Nous le renouvellerions nous-mêmes, tous les ans, dans cette maiſon : dans ce ſallon. Les choſes que nous avons dites, nous les redirions. Tes enfans en feroient autant, & les leurs, & leurs deſcendants. Et je me ſurvivrois à moi-même, & j'irois converſer ainſi d'âge en âge, avec tous mes neveux.... Dorval, penſes-tu qu'un ouvrage qui leur tranſmettroit nos propres idées, nos vrais ſentiments, les diſcours que nous avons tenus dans une des circonſtances les plus importantes de notre vie, ne valût pas mieux que des portraits de famille qui ne montrent de nous qu'un moment de notre viſage ?

„ C'eſt-à-dire que vous m'ordonnez „ de peindre votre ame, la mienne, celles „ de *Conſtance*, de *Clairville*, & de „ *Roſalie*, Ah, mon pere ; c'eſt une „ tâche au deſſus de mes forces, & „ vous le ſavez bien! „

Ecoute ; je prétends y faire mon rôle une fois avant que de mourir ; & pour cet effet j'ai dit à André de ſerrer dans un coffre les habits que nous avons apportés des priſons.

„ Mon pere.... „

Mes enfants ne m'ont jamais oppoſé de refus, ils ne voudront pas commencer ſi tard.

En cet endroit, Dorval détournant ſon viſage, & cachant ſes larmes, me dit du ton d'un homme qui contraignoit ſa douleur... la piece eſt faite... Mais celui qui l'a commandée n'eſt plus.., Après un moment de ſilence, il ajouta:... Elle étoit reſtée-là cette Piece, & je l'avois preſque oubliée; mais ils m'ont répété ſi ſouvent que c'étoit manquer à la volonté de mon pere, qu'ils m'ont perſuadé; & Dimanche prochain nous nous acquittons pour la premiere fois d'une choſe qu'ils s'accordent tous à regarder comme un devoir.

Ah, Dorval, lui dis-je, ſi j'oſois!... Je vous entends, me répondit-il; mais croyez-vous que ce ſoit une propoſition à faire à *Conſtance*, à *Clairville*, & à *Roſalie?* Le ſujet de la piece vous eſt connu; & vous n'aurez pas de peine à croire qu'il y a quelques ſcenes où la préſence d'un étranger gêneroit beaucoup. Cependant c'eſt moi qui fais ranger le ſallon. Je ne vous promets point. Je ne vous refuſe pas. Je verrai.

Nous nous ſéparames Dorval & moi. C'étoit le Lundi. Il ne me fit rien dire de toute la ſemaine. Mais le Dimanche matin il m'écrivit.... *Aujourd'hui, à trois heures préciſes, à la porte du Jardin....* Je m'y rendis. J'entrai dans

le ſallon par la fenêtre ; & Dorval qui avoit écarté tout le monde, me plaça dans un coin, d'où, ſans être vû, je vis & j'entendis ce qu'on va lire, excepté la derniere ſcene. Une autre fois je dirai pourquoi je n'entendis pas la derniere ſcene.

Voici les Noms des Perſonnages réels de la Piece, avec ceux des Acteurs qui pourroient les remplacer.

LYSIMOND, *pere de Dorval & de Roſalie*, M. Sarrazin.

DORVAL, *fils naturel de Lyſimond, & ami de Clairville*, M. Grandval.

ROSALIE, *fille de Lyſimond*, Mlle. Gauſſin.

JUSTINE, *ſuivante de Roſalie*, Mlle. Dangeville.

ANDRE', *domeſtique de Lyſimond*, M. Le Grand.

CHARLES, *valet de Dorval*, M. Armand.

CLAIRVILLE, *ami de Dorval & amant de Roſalie*, M. Lekain.

CONSTANCE, *jeune veuve, ſœur de Clairville*, Mlle. Clairon.

SYLVESTRE, *valet de Clairville*. . . .

Autres Domeſtiques de la maiſon de Clairville.

La Scene eſt à Saint Germain en Laye.

L'action commence avec le jour, & ſe paſſe dans un ſallon de la maiſon de Clairville.

LE FILS NATUREL,
OU LES EPREUVES
DE LA VERTU,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

La Scene eſt dans un ſallon. On y voit un claveſſin, des chaiſes, des tables de jeu; ſur une de ces tables un trictrac; ſur une autre quelques brochures; d'un côté un métier à tapiſſerie, *&c.* . . dans le fond un canapé, *&c.*

DORVAL, ſeul.

Il eſt en habit de Campagne, en cheveux négligé, aſſis dans un fauteuil, à côté d'une table, ſur laquelle il y a des brochures. Il paroît agité. Aprés quelques mouvemens violents, il s'appuie ſur un des bras de ſon fauteuil, com-

me pour dormir. Il quitte bientôt cette ſituation. Il tire ſa montre, & dit.

A Peine eſt-il ſix heures.
(*Il ſe jette ſur l'autre bras de ſon fauteuil; mais il n'y eſt pas plutôt qu'il ſe releve, & dit:*)
Je ne ſaurois dormir.
(*Il prend un livre qu'il ouvre au hazard, qu'il referme preſque ſur le champ, & dit:*)
Je lis ſans rien entendre.
(*Il ſe leve. Il ſe promene, & dit:*)
Je ne peux m'éviter..... Il faut ſortir d'ici... Sortir d'ici! Et j'y ſuis enchainé! J'aime!... (*comme effrayé,*) & qui aimé-je?... J'oſe me l'avouer; malheureux, & je reſte. *Il appelle violemment:*) Charles, Charles.

SCENE II.

(*Cette Scene marche vîte.*)

DORVAL, CHARLES.

(*Charles croit que ſon maître demande ſon chapeau & ſon épée; il les apporte, les poſe ſur un fauteuil, & dit:*)

CHARLES.

MOnſieur, ne vous faut-il plus rien?

DORVAL.

Des chevaux; ma chaiſe.

CHARLES.

Quoi, nous partons!

DORVAL.

A l'inſtant. (*Il eſt aſſis dans le fauteuil; & tout en parlant, il ramaſſe des livres, des papiers, des brochures, comme pour en faire des paquets.*)

CHARLES.

Monſieur, tout dort encore ici.

DORVAL.

Je ne verrai perſonne.

CHARLES.

Cela ſe peut-il?

DORVAL.

Il le faut.

CHARLES,

Monſieur....

DORVAL

(*Se tournant vers Charles, d'un air triſte & accablé.*) Eh bien Charles!

CHARLES.

Avoir été accueilli dans cette mai-

ſon, chéri de tout le monde, prévenu ſur-tout, & s'en aller ſans parler à perſonne; permettez, Monſieur...

DORVAL.

J'ai tout entendu. Tu as raiſon. Mais je pars.

CHARLES.

Que dira Clairville votre ami? Conſtance ſa ſœur, qui n'a rien négligé pour vous faire aimer ce ſéjour? (*d'un ton plus bas*) Et Roſalie?... Vous ne les verrez point?

DORVAL

(*Soupire profondément, laiſſe tomber ſa tête ſur ſes mains, & Charles continue.*)

CHARLES.

Clairville & Roſalie s'étoient flattés de vous avoir pour témoin de leur mariage. Roſalie ſe faiſoit une joie de vous préſenter à ſon pere. Vous deviez les accompagner tous à l'autel.

DORVAL

(*ſoupire, s'agite, &c.*)

CHARLES.

Le bon-homme arrive, & vous partez. Tenez, mon cher maître, j'oſe

vous le dire, les conduites bizarres ſont rarement ſenſées.... Clairville ! Conſtance ! Roſalie !

DORVAL

(*Bruſquement, en ſe levant :* (Des chevaux, ma chaiſe, te dis-je.

CHARLES.

Au moment où le pere de Roſalie arrive d'un voyage de plus de mille lieues ! à la veille du mariage de votre ami !

DORVAL

(*en colere... à Charles.*) Malheureux...

(*à lui-même, en ſe mordant la levre & ſe frappant la poitrine*) que je ſuis... Tu perds le temps, & je demeure.

CHARLES.

Je vais.

DORVAL.

Qu'on ſe dépêche.

SCENE III.

DORVAL *ſeul.*

(*Il continue de ſe promener & de rêver.*)

PArtir ſans dire adieu ! Il a raiſon ; cela ſeroit d'une bizarrerie, d'une inconſéquence... Et qu'eſt-ce que ces mots ſignifient ? eſt-il queſtion de ce qu'on croira, ou de ce qu'il eſt honnête de faire ?.... Mais après tout, pourquoi ne verrois-je pas Clairville & ſa ſœur ? ne puis je les quitter & leur en taire le motif.... Et Roſalie ? je ne la verrai point ?.... Non.... l'amour & l'amitié n'impoſent point ici les mêmes devoirs, ſur-tout un amour inſenſé qu'on ignore & qu'il faut étouffer.... Mais que dira-t-elle ? que penſera-t-elle ?... Amour, ſophiſte dangereux, je t'entends.

(*Conſtance arrive en robe de matin, tourmentée de ſon côté par une paſſion qui lui a ôté le repos. Un moment après, entrent des Domeſtiques qui rangent le ſallon, qui ramaſſent les choſes qui ſont à Dorval... Charles qui a envoyé à la Poſte pour avoir des chevaux, rentre auſſi.*)

SCENE IV.

DORVAL, CONSTANCE, des Domeſtiques.

DORVAL.

QUoi, Madame, ſi matin !

CONSTANCE.

J'ai perdu le ſommeil. Mais vous-même, déjà habillé !

DORVAL *vîte.*

Je reçois des lettres à l'inſtant. Une affaire m'appelle à Paris. Elle y demande ma préſence. Je prends le thé. Charles, du thé. J'embraſſe Clairville. Je vous rends graces à tous les deux des bontés que vous avez eues pour moi. Je me jette dans ma chaiſe, & je pars.

CONSTANCE.

Vous partez ? Eſt-il poſſible !

DORVAL.

Rien malheureuſement n'eſt plus néceſſaire.

(*Les Domeſtiques qui ont achevé de ranger le ſallon ; & de ramaſſer ce qui eſt à Dorval, s'éloignent. Charles laiſſe le thé ſur une des tables. Dorval prend le thé.*)

(CONSTANCE, *un coude appuyé ſur la table, & la tête penchée ſur une de ſes mains, demeure dans cette ſituation penſive.*)

DORVAL.

Conſtance, vous rêvez ?

CONSTANCE *émue, ou plutôt d'un ſang froid un peu contraint.*

Oui, je rêve... mais j'ai tort... la vie que l'on mene ici vous ennuie... Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je m'en apperçois.

DORVAL.

Elle m'ennuie ! Non, Madame, ce n'eſt pas cela.

CONSTANCE.

Qu'avez-vous donc?... Un air ſombre que je vous trouve....

DORVAL.

Les malheurs laiſſent des impreſſions... Vous ſavez.... Madame.... je vous jure que depuis long-temps je ne connoiſſois de douceurs que celles que je goûtois ici.

CONSTANCE.

Si cela eſt, vous revenez ſans doute.

DORVAL.

DORVAL.

Je ne ſais... Ai-je jamais ſu ce que je deviendrois ?

CONSTANCE

(*après s'être promenée un inſtant.*)

Ce moment eſt donc le ſeul qui me reſte. Il faut parler. (*Une pauſe.*)

Dorval, écoutez-moi. Vous m'avez trouvée ici il y a ſix mois, tranquille & heureuſe. J'avois éprouvé tous les malheurs des nœuds mal aſſortis. Libre de ces nœuds, je m'étois promis une indépendance éternelle, & j'avois fondé mon bonheur ſur l'averſion de tout lien, & dans la ſécurité d'une vie retirée.

Après les longs chagrins, la ſolitude a tant de charmes! On y reſpire en liberté. J'y jouiſſois de moi, j'y jouiſſois de mes peines paſſées. Il me ſembloit qu'elles avoient épuré ma raiſon. Mes journées toujours innocentes, quelquefois délicieuſes, ſe partageoient entre la lecture, la promenade, & la converſation de mon frere. Clairville me parloit ſans ceſſe de ſon auſtere & ſublime ami. Que j'avois de plaiſir à l'entendre! Combien je deſirois de connoître un homme que mon frere aimoit, reſpectoit à tant de titres, & qui avoit développé dans ſon cœur les premiers germes de la ſageſſe!

Je vous dirai plus. Loin de vous ; je marchois déja ſur vos traces ; & cette jeune Roſalie que vous voyez ici, étoit l'objet de tous mes ſoins, comme Clairville avoit été l'objet des vôtres.

DORVAL

(*ému & attendri.*) Roſalie !

CONSTANCE.

Je m'apperçus du goût que Clairville prenoit pour elle, & je m'occupai à former l'eſprit, & ſur-tout le caractere de cet enfant qui devoit un jour faire la deſtinée de mon frere. Il eſt étourdi, je la rendois prudente. Il eſt violent, je cultivois ſa douceur naturelle. Je me complaiſois à penſer que je préparois, de concert avec vous, l'union la plus heureuſe qu'il y eut peut-être au monde, vous arrivâtes. Hélas !...

(*La voix de Conſtance prend ici l'accent de la tendreſſe, & s'affoiblit un peu.*)

Votre préſence qui devoit m'éclairer & m'encourager, n'eut point ces effets que j'en attendois. Peu-à-peu mes ſoins ſe détournerent de Roſalie. Je ne lui enſeignai plus à plaire.... & je n'en ignorai pas long-temps la raiſon.

Dorval, je connus tout l'empire que la vertu avoit ſur vous ; & il me parut

que je l'en aimois encore davantage. Je me propoſai d'entrer dans votre ame avec elle, & je crus n'avoir jamais formé de deſſein qui fut ſi bien ſelon mon cœur. Qu'une femme eſt heureuſe, me diſois-je, lorſque le ſeul moyen qu'elle ait d'attacher celui qu'elle a diſtingué, c'eſt d'ajouter de plus en plus à l'eſtime qu'elle ſe doit, c'eſt de s'élever ſans ceſſe à ſes propres yeux.

Je n'en ai point employé d'autre. Si je n'en ai pas attendu le ſuccès, ſi je parle, c'eſt le temps & non la confiance qui m'a manqué. Je ne doutai jamais que la vertu ne fit naître l'amour, quand le moment en ſeroit venu.

(*Une petite pauſe : ce qui ſuit doit coûter à dire à une femme telle que Conſtance.*)

Vous avouerai-je ce qui m'a coûté le plus ? C'étoit de vous dérober ces mouvemens ſi tendres & ſi peu libres, qui trahiſſent preſque toujours une femme qui aime. La raiſon ſe fait entendre par intervalles. Le cœur importun parle ſans ceſſe. Dorval, cent fois le mot fatal à mon projet s'eſt préſenté ſur mes levres. Il m'eſt échappé quelquefois, mais vous ne l'avez point entendu, & je m'en ſuis toujours félicitée.

Telle eſt Conſtance. Si vous la fuyez,

du moins elle n'aura point à rougir d'elle. Eloignée de vous, elle ſe retrouvera dans le ſein de la vertu. Et tandis que tant de femmes déteſteront l'inſtant où l'objet d'une criminelle tendreſſe arracha de leur cœur un premier ſoupir, Conſtance ne ſe rappellera Dorval que pour s'applaudir de l'avoir connu. Ou s'il ſe mêle quelque amertume à ſon ſouvenir, il lui reſtera toujours une conſolation douce & ſolide dans les ſentimens mêmes que vous lui aurez inſpirés.

SCENE V.

DORVAL, CONSTANCE, CLAIRVILLE.

DORVAL.

MAdame, voilà votre frere.

CONSTANCE (*attriſtée, dit*)

Mon frere, Dorval nous quitte. (*& ſort.*)

CLAIRVILLE.

On vient de me l'apprendre.

SCENE VI.

DORVAL, CLAIRVILLE.

DORVAL.

(*faiſant quelques pas, diſtrait & embarraſſé.*)

DEs lettres de Paris... Des affaires qui preſſent... Un Banquier qui chancelle...

CLAIRVILLE.

Mon ami, vous ne partirez point ſans m'accorder un moment d'entretien. Je n'ai jamais eu un ſi grand beſoin de votre ſecours.

DORVAL.

Diſpoſez de moi; mais ſi vous me rendez juſtice, vous ne douterez pas que je n'aie les raiſons les plus fortes....

CLAIRVILLE (*affligé.*)

J'avois un ami, & cet ami m'abandonne. J'étois aimé de Roſalie, & Roſalie ne m'aime plus. Je ſuis déſeſpéré.... Dorval, m'abandonnerez-vous?...

DORVAL.

Que puis-je faire pour vous?

CLAIRVILLE.

Vous ſavez ſi j'aime Roſalie ! . . . Mais non, vous n'en ſavez rien. Devant les autres l'amour eſt ma premiere vertu ; j'en rougis preſque devant vous. . . . Eh bien, Dorval, je rougirai s'il le faut ; mais je l'adore. . . Que ne puis-je vous dire tout ce que j'ai ſouffert ! Avec quel ménagement, quelle délicateſſe j'ai impoſé ſilence à la paſſion la plus forte ! . . . . Roſalie vivoit retirée, près d'ici, avec une tante. C'étoit une Amériquaine fort âgée, une amie de Conſtance. Je voyois Roſalie tous les jours, & tous les jours je voyois augmenter ſes charmes ; je ſentois augmenter mon trouble. Sa tante meurt. Dans ſes derniers momens elle appelle ma ſœur, lui tend une main défaillante ; & lui montrant Roſalie qui ſe déſoloit au bord de ſon lit, elle la regardoit ſans parler : enſuite elle regardoit Conſtance ; des larmes tomboient de ſes yeux ; elle ſoupiroit ; & ma ſœur entendoit tout cela. Roſalie devint ſa compagne, ſa pupille, ſon éleve ; & moi, je fus le plus heureux des hommes. Conſtance voyoit ma paſſion : Roſalie en paroiſſoit touchée. Mon bonheur n'étoit plus traverſé que

par la volonté d'une mere inquiete qui redemandoit ſa fille. Je me préparois à paſſer dans les climats éloignés où Roſalie a pris naiſſance ; mais ſa mere meurt ; & ſon pere, malgré ſa vieilleſſe, prend le parti de revenir parmi nous.

Je l'attendois, ce pere, pour achever mon bonheur ; il arrive, & il me trouvera déſolé.

DORVAL.

Je ne vois pas encore les raiſons que vous avez de l'être.

CLAIRVILLE.

Je vous l'ai dit d'abord. Roſalie ne m'aime plus. A meſure que les obſtacles qui s'oppoſoient à mon bonheur ont diſparu, elle eſt devenue réſervée, froide, indifférente. Ces ſentimens tendres qui ſortoient de ſa bouche avec une naïveté qui me raviſſoit, ont fait place à une politeſſe qui me tue. Tout lui eſt inſipide ; rien ne l'occupe ; rien ne l'amuſe. M'apperçoit-elle ? ſon premier mouvement eſt de s'éloigner. Son pere arrive ; & l'on diroit qu'un événement ſi deſiré, ſi long-temps attendu, n'a plus rien qui la touche. Un goût ſombre pour la ſolitude eſt tout ce qui lui reſte. Conſtance n'eſt pas mieux traitée que moi. Si Roſalie nous cher-

che encore, c'eſt pour nous éviter l'un par l'autre; & pour comble de malheur, ma ſœur même ne paroît plus s'intéreſſer à moi.

DORVAL.

Je reconnois bien là Clairville. Il s'inquiéte, il ſe chagrine, & il touche au moment de ſon bonheur.

CLAIRVILLE.

Ah, mon cher Dorval, vous ne le croyez pas. Voyez....

DORVAL.

Je ne vois dans toute la conduite de Roſalie que de ces inégalités auxquelles les femmes les mieux nées ſont le plus ſujettes, & qu'il eſt quelquefois ſi doux d'avoir à leur pardonner. Elles ont le ſentiment ſi exquis; leur ame eſt ſi ſenſible; leurs organes ſont ſi délicats, qu'un ſoupçon, un mot, une idée, ſuffit pour les alarmer. Mon ami, leur ame eſt ſemblable au cryſtal d'une onde pure & tranſparente où le ſpectacle tranquille de la nature s'eſt peint. Si une feuille en tombant vient à en agiter la ſurface, tous les objets ſont vacillants.

CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE (*affligé.*)

Vous me conſolez;... Dorval, je ſuis perdu, Je ne ſens que trop.... que je ne peux vivre ſans Roſalie; mais quel que ſoit le ſort qui m'attend, j'en veux être éclairci avant l'arrivée de ſon pere.

DORVAL.

En quoi puis-je vous ſervir?

CLAIRVILLE.

Il faut que vous parliez à Roſalie.

DORVAL.

Que je lui parle!

CLAIRVILLE.

Oui, mon ami. Il n'y a que vous au monde qui puiſſiez me la rendre. L'eſtime qu'elle a pour vous me fait tout eſpérer.

DORVAL.

Clairville, que me demandez-vous? A peine Roſalie me connoît-elle; & je ſuis ſi peu fait pour ces ſortes de diſcuſſions.

CLAIRVILLE.

Vous pouvez tout, & vous ne me refuſerez point. Roſalie vous révére. Votre préſence la ſaiſit de reſpect,

c'eſt elle qui l'a dit. Elle n'oſera jamais être injuſte, inconſtante, ingrate à vos yeux. Tel eſt l'auguſte privilége de la vertu; elle en impoſe à tout ce qui l'approche. Dorval, paroiſſez devant Roſalie, & bientôt elle redeviendra pour moi ce qu'elle doit être, ce qu'elle étoit.

DORVAL

(*poſant la main ſur l'épaule de Clairville.*)

Ah, malheureux!

CLAIRVILLE.

Mon ami, ſi je le ſuis!

DORVAL.

Vous exigez...

CLAIRVILLE.

J'exige....

DORVAL.

Vous ſerez ſatisfait.

SCENE VII.

DORVAL *ſeul.*

QUels nouveaux embarras!.... le frere... la ſœur... Ami cruel, amant aveugle, que me propoſez-

vous ?. . . „ Paroiſſez devant Roſalie ! „ Moi, paroître devant Roſalie, & je voudrois me cacher à moi-même... Que deviens-je, ſi Roſalie me devine ? & comment en impoſerai-je à mes yeux ; à ma voix, à mon cœur ?... Qui me répondra de moi ?... La vertu ?.... M'en reſte-t-il encore ?

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE.

JUſtine, aprochez mon ouvrage.

(*Juſtine approche un métier à tapiſſerie. Roſalie eſt triſtement appuyée ſur ce métier. Juſtine eſt aſſiſe d'un autre côté. Elles travaillent, Roſalie n'interrompt ſon ouvrage que pour eſſuyer des larmes qui tombent de ſes yeux. Elle le reprend enſuite. Le ſilence dure un moment, pendant lequel Juſtine laiſſe l'ouvrage, & conſidere ſa maîtreſſe.*)

JUSTINE.

Eſt-ce là la joie avec laquelle vous attendez Monſieur votre pere? ſont-ce là les tranſports que vous lui préparez? Depuis un temps je n'entends rien à votre ame. Il faut que ce qui s'y paſſe ſoit mal; car vous me le cachez, & vous faites très-bien.

ROSALIE

(Point de réponſe de la part de Roſalie ; mais des ſoupirs, du ſilence & des larmes.)

JUSTINE.

Perdez-vous l'eſprit, Mademoiſelle ? au moment de l'arrivée d'un pere ! à la veille d'un mariage ! Encore un coup, perdez-vous l'eſprit ?

ROSALIE.

Non, Juſtine.

JUSTINE (*aprés une pauſe.*)

Seroit-il arrivé quelque malheur à Monſieur votre pere ?

ROSALIE.

Non, Juſtine. *Toutes ces queſtions ſe font à différents intervalles dans leſquels Juſtine quitte & reprend ſon ouvrage.*

JUSTINE

(*aprés une pauſe un peu plus longue.*)

Par hazard, eſt-ce que vous n'aimeriez plus Clairville ?

ROSALIE.

Non, Juſtine.

(*reſte un peu ſtupéfaite. Elle dit enſuite.*)

La voilà donc la cauſe de ces ſoupirs, de ce ſilence & de ces larmes?... Oh, pour le coup, les hommes n'ont qu'à dire que nous ſommes folles : que la tête nous tourne aujourd'hui pour un objet que demain nous voudrions ſavoir à mille lieues : qu'ils diſent de nous tout ce qu'ils voudront, je veux mourir ſi je les en dédis.... Vous ne vous êtes pas attendue, Mademoiſelle, que j'approuverois ce caprice..... Clairville vous aime éperdûment, Vous n'avez aucun ſujet de vous plaindre de lui. Si jamais femme a pû ſe flatter d'avoir un amant tendre, fidele, honnête ; de s'être attaché un homme qui eût de l'eſprit, de la figure, des mœurs, c'eſt vous. Des mœurs ! Mademoiſelle, des mœurs !... Je n'ai jamais pû concevoir, moi, qu'on ceſſât d'aimer ; à plus forte raiſon qu'on ceſſât ſans ſujet. Il y a là quelque choſe où je n'entends rien.

(*Juſtine s'arrête un moment. Roſalie continue de travailler & de pleurer. Juſtine reprend d'un ton hipocrite & radouci, & dit tout en travaillant, & ſans lever les yeux de deſſus ſon ouvrage* :)

Après tout, ſi vous n'aimez plus

Clairville, cela eſt fâcheux... mais il ne faut pas s'en déſeſpérer comme vous faites.... Quoi donc! après lui, n'y auroit-il plus perſonne au monde que vous puiſſiez aimer?

ROSALIE.

Non, Juſtine.

JUSTINE.

Oh pour celui-là, on ne s'y attend pas.

(*Dorval entre, Juſtine ſe retire: Roſalie quitte ſon métier, ſe hâte de s'eſſuyer les yeux, & de ſe compoſer un viſage tranquille. Elle a dit auparavant:*)

ROSALIE.

O Ciel! c'eſt Dorval.

SCENE II.

ROSALIE, DORVAL.

DORVAL (*d'un ton un peu ému.*)

PErmettez, Mademoiſelle, qu'avant mon départ (*à ces mots Roſalie paroît étonnée,*) j'obéiſſe à un ami, & que je cherche à lui rendre auprès de vous un ſervice qu'il croit important. Perſonne ne s'intéreſſe plus que moi à votre

bonheur & au ſien ; vous le ſavez. Souffrez donc que je vous demande en quoi Clairville a pu vous déplaire, & comment il a mérité la froideur avec laquelle il dit qu'il eſt traité.

ROSALIE.

C'eſt que je ne l'aime plus.

DORVAL.

Vous ne l'aimez plus !

ROSALIE.

Non, Dorval.

DORVAL.

Et qu'a-t-il fait pour s'attirer cette horrible diſgrace ?

ROSALIE.

Rien. Je l'aimois. J'ai ceſſé. J'étois légere apparemment, ſans m'en douter.

DORVAL.

Avez-vous oublié que Clairville eſt l'amant que votre cœur a préféré ?... Songez-vous qu'il traîneroit des jours bien malheureux, ſi l'eſpérance de recouvrer votre tendreſſe lui étoit ôtée?.. Mademoiſelle, croyez-vous qu'il ſoit permis à une honnête femme de ſe jouer du bonheur d'un honnête homme ?

ROSALIE.

Je ſais là-deſſus tout ce qu'on peut me dire. Je m'accable ſans ceſſe de reproches. Je ſuis déſolée. Je voudrois être morte !

DORVAL.

Vous n'êtes point injuſte.

ROSALIE.

Je ne ſais plus ce que je ſuis. Je ne m'eſtime plus.

DORVAL.

Mais pourquoi n'aimez-vous plus Clairville ? Il y a des raiſons à tout.

ROSALIE.

C'eſt que j'en aime un autre.

DORVAL.

Roſalie ! Elle ! (*avec un étonnement mêlé de reproche.*)

ROSALIE.

Oui, Dorval, ... Clairville ſera bien vengé !

DORVAL.

Roſalie, ... ſi par malheur il étoit arrivé,.. que votre cœur ſurpris... fût entraîné par un penchant... dont votre raiſon vous fît un crime... J'ai connu

cet état cruel !... Que je vous plaindrois !

ROSALIE.

Plaignez-moi donc.

DORVAL.

(ne lui répond que par le geſte de commiſération.)

ROSALIE.

Jaimais Clairville. Je n'imaginois pas que je puſſe en aimer un autre, lorſque je rencontrai l'écueil de ma conſtance & de notre bonheur.... Les traits, l'eſprit, le regard, le ſon de la voix, tout dans cet objet doux & terrible ſembloit répondre à je ne ſais quelle image que la nature avoit gravée dans mon cœur. Je le vis. Je crus y reconnoître la vérité de toutes ces chimeres de perfection que je m'étois faites, & d'abord il eut ma confiance.... Si j'avois pû concevoir que je manquois à Clairville !... Mais hélas ! je n'en avois pas eu le premier ſoupçon, que j'étois toute accoutumée à aimer ſon rival.... Et comment ne l'aurois-je pas aimé ?... Ce qu'il diſoit, je le penſois toujours. Il ne manquoit jamais de blâmer ce qui devoit me déplaire. Je loüois quelquefois d'a-

vance ce qu'il alloit approuver. S'il exprimoit un ſentiment, je croyois qu'il avoit deviné le mien..... Que vous dirai-je enfin? Je me voyois à peine dans les autres; (*elle ajoute en baiſſant les yeux & la voix*) & je me retrouvois ſans ceſſe en lui.

DORVAL.

Et ce mortel-heureux connoît-il ſon bonheur?

ROSALIE.

Si c'eſt un bonheur, il doit le connoître.

DORVAL.

Si vous aimez, on vous aime ſans doute?

ROSALIE.

Dorval, vous le ſavez.

DORVAL (*vivement.*)

Oui, je le ſais, & mon cœur le ſent.... Qu'ai-je entendu?... Qu'ai-je dit?... Qui me ſauvera de moi-même?.....

(*Dorval & Roſalie ſe regardent un moment en ſilence. Roſalie pleure amérement. On annoĉe Clairville.*)

SYLVESTRE (*à Dorval.*)

Monſieur, Clairville demande à vous parler.

DORVAL *à Roſalie.*)

Roſalie... Mais on vient... Y penſez-vous ?... C'eſt Clairville. C'eſt mon ami. C'eſt votre amant.

ROSALIE.

Adieu, Dorval. (*Elle lui tend une main ; Dorval la prend, & laiſſe tomber triſtement ſa bouche ſur cette main, & Roſalie ajoûte :*) Adieu, quel mot !

SCENE III.

DORVAL *ſeul.*

DAns ſa douleur qu'elle m'a paru belle ! Que ſes charmes étoient touchants ! J'aurois donné ma vie pour recueillir une des larmes qui couloient de ſes yeux... „ Dorval, vous le ſavez „ .... Ces mots retentiſſent encore dans le fond de mon cœur... Ils ne ſortiront pas ſi-tôt de ma mémoire !...

SCENE IV.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

EXcuſez mon impatience. Eh bien, Dorval!...

DORVAL.

(Dorval eſt troublé. Il tâche de ſe remettre, mais il y réuſſit mal. Clairville qui cherche à lire ſur ſon viſage, s'en appreçoit, ſe reprend, & dit:)

CLAIRVILLE.

Vous êtes troublé! Vous ne me parlez point! Vos yeux ſe rempliſſent de larmes! je vous entends, je ſuis perdu!

(Clairville, en achevant ces mots, ſe jette dans le ſein de ſon ami. Il y reſte un moment en ſilence. Dorval verſe quelques larmes ſur lui, & Clairville dit, ſans ſe déplacer, d'une voix baſſe & ſanglottante:)

CLAIRVILLE.

Qu'a-t-elle dit? Quel eſt mon crime? Ami, de grace, achevez-moi.

DORVAL.

Que je l'acheve !

CLAIRVILLE

Elle m'enfonce un poignard dans le ſein ! & vous, le ſeul homme qui pût l'arracher peut être, vous vous éloignez ! vous m'abandonnez à mon déſeſpoir !... Trahi par ma maîtreſſe ! abandonné de mon ami ! que vais-je devenir ? Dorval, vous ne me dites rien ?

DORVAL.

Que vous dirai-je ?... Je crains de parler.

CLAIRVILLE.

Je crains bien plus de vous entendre ; parlez pourtant, je changerai du moins de ſupplice... Votre ſilence me ſemble en ce moment le plus cruel de tous.

DORVAL (*en héſitant.*)

Roſalie...

CLAIRVILLE (*en héſitant.*)

Roſalie....

DORVAL.

Vous me l'aviez bien dit.... ne me paroît plus avoir cet empreſſement

qui vous promettoit un bonheur ſi prochain.

CLAIRVILLE.

Elle a changé!... Que me reproche-t-elle!

DORVAL.

Elle n'a pas changé, ſi vous voulez... Elle ne vous reproche rien... mais ſon pere...

CLAIRVILLE.

Son pere a-t-il repris ſon conſentement?

DORVAL.

Non. Mais elle attend ſon retour... Elle craint.... Vous ſavez mieux que moi qu'une fille bien née craint toujours.

CLAIRVILLE.

Il n'y a plus de craintes à avoir. Tous les obſtacles ſont levés. C'étoit ſa mere qui s'oppoſoit à nos vœux; elle n'eſt plus, & ſon pere n'arrive que pour m'unir à ſa fille, ſe fixer parmi nous, & finir ſes jours tranquillement, dans ſa patrie, au ſein de ſa famille, au milieu de ſes amis. Si j'en juge par ſes lettres, ce reſpectable vieillard ne ſera gueres moins affligé que moi. Songez, Dorval, que rien n'a pu l'arrêter; qu'il a vendu

ſes habitations ; qu'il s'eſt embarqué avec toute ſa fortune à l'âge . . . de quatre-vingts ans, je crois, ſur des mers couvertes de vaiſſeaux ennemis.

DORVAL.

Clairville, il faut l'attendre. Il faut tout eſpérer des bontés du pere, de l'honnêteté de la fille, de votre amour, & de mon amitié. Le Ciel ne permettra pas que des êtres qu'il ſemble avoir formés pour ſervir de conſolation & d'encouragement à la vertu, ſoient tous malheureux ſans l'avoir mérité.

CLAIRVILLE.

Vous voulez donc que je vive ?

DORVAL.

Si je le veux !.... Si Clairville pouvoit lire au fond de mon ame !.. Mais j'ai ſatisfait à ce que vous exigiez.

CLAIRVILLE.

C'eſt à regret que je vous entends. Allez, mon ami. Puiſque vous m'abandonnez dans la triſte ſituation où je ſuis, je peux tout croire des motifs qui vous rappellent. Il ne me reſte plus qu'à vous demander un moment. Ma ſœur alarmée de quelques bruits fâcheux qui ſe ſont répandus ici ſur la fortune de

Roſalie

Roſalie & ſur le retour de ſon pere, eſt ſortie malgré elle. Je lui ai promis que vous ne partiriez point qu'elle ne fût rentrée. Vous ne me refuſerez pas de l'attendre.

DORVAL.

Y a-t-il quelque choſe que Conſtance ne puiſſe obtenir de moi?

CLAIRVILLE.

Conſtance! hélas, j'ai penſé quelquefois... Mais renvoyons ces idées à des temps plus heureux... Je ſais où elle eſt, & je vais hâter ſon retour.

SCENE V.

DORVAL *ſeul.*

SUis-je aſſez malheureux!... J'inſpire une paſſion ſecrete à la ſœur de mon ami... J'en prends une inſenſée pour ſa maîtreſſe; elle pour moi... Que fais-je encore dans une maiſon que je remplis de déſordre? Où eſt l'honnêteté? Y en a-t-il dans ma conduite?... (*Il appelle comme un forcené:*) Charles, Charles.... On ne vient point... Tout m'abandonne... (*Il ſe renverſe dans un fauteuil. Il s'a-*

byme dans la rêverie. Il jette ces mots par intervalles) Encore, ſi c'étoient-là les premiers malheureux que je fais !... Mais non, je traîne par-tout l'infortune... Triſtes mortels, miſérables jouets des événements !... Soyez bien fiers de votre bonheur, de votre vertu !... Je viens ici, j'y porte une ame pure... Oui ; car elle l'eſt encore... J'y trouve trois êtres favoriſés du Ciel ; une femme vertueuſe & tranquille ; un amant paſſionné & payé de retour ; une jeune amante raiſonnable & ſenſible... La femme vertueuſe a perdu ſa tranquillité. Elle nourrit dans ſon cœur une paſſion qui la tourmente. L'amant eſt déſeſpéré. Sa maîtreſſe devient inconſtante, & n'en eſt que plus malheureuſe... Quel plus grand mal eût fait un ſcélérat !... O toi qui conduis tout, qui m'as conduit ici, te chargeras-tu de te juſtifier ?... Je ne ſais où j'en ſuis... (*Il crie encore.*) Charles, Charles.

SCENE VI.

DORVAL, CHARLES, SYLVESTRE.

CHARLES.

MOnſieur, les chevaux ſont mis, tout eſt prêt. (*Cela dit, il ſort.*)

SYLVESTRE (*entre.*)

Madame vient de rentrer. Elle va deſcendre.

DORVAL.

Conſtance?

SYLVESTRE.

Oui, Monſieur. (*Cela dit, il ſort.*)

CHARLES

(*rentre, & dit à Dorval qui, l'air ſombre & les bras croiſés, l'écoute & le regarde.*)

(*En cherchant dans ſes poches*) Monſieur... vous me troublez auſſi avec vos impatiences.... Non, il ſemble que le bon ſens ſe ſoit enfui de cette maiſon.... Dieu veuille que nous le rattrapions en route... Je ne penſois plus que j'avois une lettre; & mainte-

nant que j'y penſe, je ne la trouve plus. (*A force de chercher, il trouve la lettre & la donne à Dorval.*)

DORVAL.

Et donne donc? (*Charles ſort.*)

SCENE VII.

DORVAL *ſeul.* (*Il lit.*)

„ LA honte & les remords me pour-
„ ſuivent... Dorval, vous connoiſſez
„ les loix de l'innocence... Suis-je cri-
„ minelle!... Sauvez-moi! Hélas, en
„ eſt-il temps encore?... Que je plains
„ mon pere!... mon pere!... Et
„ Clairville? je donnerois ma vie pour
„ lui... Adieu, Dorval, je donnerois
„ pour vous mille vies... Adieu!....
„ vous vous éloignez, & je vais
„ mourir de douleur. „

(*Après avoir lu d'une voix entrecoupée & dans un trouble extrême, il ſe jette dans un fauteuil. Il garde un moment le ſilence. Tournant enſuite des yeux égarés & diſtraits ſur la Lettre qu'il tient d'une main tremblante, il en relit quelques mots, & il dit:*).

„ La honte & les remords me pour-
„ ſuivent. „ C'eſt à moi de rougir,

d'être déchiré... „ Vous connoiſſez „ les loix de l'innocence „... Je les connus autrefois... „ Suis-je crimi- „ nelle? „ Non, c'eſt moi qui le ſuis.... „ Vous vous éloignez, & je vais „ mourir. „... O Ciel, je ſuccombe... (*En ſe levant :*) Arrachons-nous d'ici... Je veux... je ne puis... ma raiſon ſe trouble.... Dans quelles ténebres ſuis-je tombé?..... O Roſalie! ô vertu! ô tourment!

(*Après un moment de ſilence, il ſe leve, mais avec peine. Il s'approche lentement d'une table. Il écrit quelques lignes pénibles; mais tout au travers de ſon écriture arrive Charles, en criant:*)

SCENE VIII.

DORVAL, CHARLES.

CHARLES.

MOnſieur, au ſecours. On aſſaſſine,.. Clairville...

(*Dorval quitte la table où il écrit, laiſſe ſa lettre à moitié, ſe jette ſur ſon épée qu'il trouve ſur un fauteuil, & vole au ſecours de ſon ami. Dans ces mouvemens, Conſtance ſurvient, & demeure fort ſurpriſe de ſe voir laiſſer ſeule par le maître & par le valet.*)

SCENE IX.

CONSTANCE *ſeule.*

QUe veut dire cette fuite ?... Il a dû m'attendre. J'arrive, il diſparoît... Dorval, vous me connoiſſez mal... J'en peux guérir...

(*Elle approche de la table, & apperçoit la lettre à demi-écrite.*)

Une lettre !

(*Elle prend la lettre, & la lit.*)

„ Je vous aime, & je fuis :... hélas, „ beaucoup trop tard !... Je ſuis l'ami „ de Clairville.... Les devoirs de „ l'amitié, les loix ſacrées de l'hoſpi- „ talité „ ?...

Ciel, quel eſt mon bonheur !... Il m'aime !... Dorval, vous m'aimez... (*Elle ſe promene agitée.*)... Non, vous ne partirez point... Vos craintes ſont frivoles... votre délicateſſe eſt vaine... Vous avez ma tendreſſe... Vous ne connoiſſez ni Conſtance ni votre ami... Non, vous ne les connoiſſez pas.... mais peut-être qu'il s'éloigne, qu'il fuit au moment où je parle. (*Elle ſort de la Scene avec quelque précipitation.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORVAL, CLAIRVILLE.

(*Ils rentrent le chapeau ſur la tête. Dorval remet le ſien avec ſon épée ſur le fauteuil.*)

CLAIRVILLE.

SOyez aſſuré que ce que j'ai fait, tout autre l'eût fait à ma place.

DORVAL.

Je le crois. Mais je connois Claïrville. Il eſt vif.

CLAIRVILLE.

J'étois trop affligé pour m'offenſer légérement... Mais que penſez-vous de ces bruits qui avoient appellé Conſtance chez ſon amie?

DORVAL.

Il ne s'agit pas de cela.

CLAIRVILLE.

Pardonnez-moi. Les noms s'accordent; on parle d'un vaiſſeau pris, d'un vieillard appellé Mérian....

DORVAL.

De grace, laiſſons pour un moment ce vaiſſeau, ce vieillard, & venons à votre affaire. Pourquoi me taire une choſe dont tout le monde s'entretient à préſent, & qu'il faut que j'apprenne?

CLAIRVILLE.

J'aimerois mieux qu'un autre vous la dît.

DORVAL.

Je n'en veux croire que vous.

CLAIRVILLE.

Puiſqu'abſolument vous voulez que je parle; il s'agiſſoit de vous.

DORVAL.

De moi?

CLAIRVILLE.

De vous. Ceux contre leſquels vous m'avez ſecouru, ſont deux méchants & deux lâches. L'un s'eſt fait chaſſer de chez Conſtance pour des noirceurs; l'autre eut quelque temps des vues ſur Roſalie. Je les trouve chez cette femme que ma ſœur venoit de quitter. Ils parloient de votre départ; car tout ſe ſait ici. Ils doutoient s'il falloit m'en féliciter ou m'en plaindre. Ils en étoient également ſurpris.

DORVAL.

DORVAL.

Pourquoi ſurpris ?

CLAIRVILLE.

C'eſt, diſoit l'un, que ma ſœur vous aime.

DORVAL.

Ce diſcours m'honore.

CLAIRVILLE.

L'autre, que vous aimez ma maîtreſſe.

DORVAL.

Moi ?

CLAIRVILLE.

Vous.

DORVAL.

Roſalie ?

CLAIRVILLE.

Roſalie.

DORVAL.

Clairville, vous croiriez....

CLAIRVILLE.

Je vous crois incapable d'une trahiſon. (*Dorval s'agite.*) Jamais un ſentiment bas n'entra dans l'ame de Dorval, ni un ſoupçon injurieux dans l'eſprit de Clairville.

DORVAL.

Clairville, épargnez-moi.

CLAIRVILLE.

Je vous rends juſtice. Auſſi tournant ſur eux des regards d'indignation & de mépris. (*Clairville regardant Dor-*

vous-même. Pouviez-vous prévenir un indigne ſoupçon ?

DORVAL.

Peut-être.

CLAIRVILLE.

Empêcher d'injurieux propos ?

DORVAL.

Peut-être.

CLAIRVILLE.

Que vous êtes injuſte envers vous !

DORVAL.

Que l'innocence & la vertu ſont grandes, & que le vice obſcur eſt petit devant elles.

SCENE II.

DORVAL, CLAIRVILLE. CONSTANCE.

CONSTANCE.

DOrval... mon frere... dans quelles inquiétudes vous nous jettez !... Vous m'en voyez encore toute tremblante, & Roſalie en eſt à moitié morte.

DORVAL & CLAIRVILLE.

Roſalie ! (*Dorval ſe contraint ſubitement.*)

CLAIRVILLE.

J'y vais. J'y cours.

CONSTANCE (*l'arrêtant par le bras.*)

Elle eſt avec Juſtine. Je l'ai vue. Je la quitte. N'en ſoyez point inquiet.

CLAIRVILLE.

Je le ſuis d'elle... Je le ſuis de Dorval... Il eſt d'un ſombre qui ne ſe conçoit pas... Au moment où il ſauve la vie à ſon ami!... Mon ami, ſi vous avez quelques chagrins, pourquoi ne pas les répandre dans le ſein d'un homme qui partage tous vos ſentimens; qui, s'il étoit heureux, ne vivroit que pour Dorval & pour Roſalie.

CONSTANCE.

(*tirant une lettre de ſon ſein, la donne à ſon frere, & lui dit :*)

Tenez, mon frere, voilà ſon ſecret, le mien, & le ſujet apparemment de ſa mélancolie.

(*Clairville prend la lettre & la lit. Dorval qui reconnoît cette lettre pour celle qu'il écrivoit à Roſalie, s'écrie :*)

DORVAL

Juſte ciel! c'eſt ma lettre!

CONSTANCE.

Oui, Dorval. Vous ne partez plus. Je ſais tout. Tout eſt arrangé.... Quelle délicateſſe vous rendoit ennemi de notre bonheur?.... Vous m'aimiez!.... Vous m'écriviez!... Vous fuyiez!...

(*A chacun de ces mots Dorval s'agite & ſe tourmente.*)

DORVAL.

Il le falloit. Il le faut encore. Un ſort cruel me pourſuit. Madame, cette lettre... (*bas*) Ciel, qu'allois-je dire?

CLAIRVILLE.

Qu'ai-je lu? Mon ami, mon libérateur va devenir mon frere! Quel ſurcroît de bonheur & de reconnoiſſance!

CONSTANCE.

Aux tranſports de ſa joie, reconnoiſſez enfin la vérité de ſes ſentimens & l'injuſtice de votre inquiétude. Mais quel motif ignoré peut encore ſuſpendre les vôtres? Dorval, ſi j'ai votre tendreſſe, pourquoi n'ai-je pas auſſi votre confiance?

DORVAL (*d'un ton triſte & avec un air abattu.*)

Clairville.

CLAIRVILLE.

Mon ami, vous êtes triſte.

DORVAL.

Il eſt vrai.

CONSTANCE.

Parlez, ne vous contraignez plus.... Dorval, prenez quelque confiance en votre ami. (*Dorval continuant toujours de ſe taire, Conſtance ajoute.*) Mais je vois que ma préſence vous gêne. Je vous laiſſe avec lui.

SCENE III.

DORVAL, CLAIRVILLE,

CLAIRVILLE.

DOrval, nous ſommes ſeuls.... Auriez-vous douté ſi j'approuverois l'union de Conſtance avec vous?.... Pourquoi m'avoir fait un myſtere de votre penchant? J'excuſe Conſtance, c'eſt une femme... mais vous!... Vous ne me répondez pas.

(*Dorval écoute la tête penchée & les bras croiſés.*)

Auriez-vous craint que ma ſœur inſtruite des circonſtances de votre naiſſance?...

DORVAL

(*Sans changer de poſture, ſeulement en tournant la tête vers Clairville.*)

Clairville, vous m'offenſez. Je porte une ame trop haute pour concevoir de pareilles craintes. Si Conſtance étoit capable de ce préjugé, j'oſe le dire, elle ne ſeroit pas digne de moi.

CLAIRVILLE.

Pardonnez, mon cher Dorval. La triſteſſe opiniâtre où je vous vois plongé, quand tout paroît ſeconder vos vœux...

DORVAL.

(*Bas & avec amertume.*) Oui, tout me réuſſit ſinguliérement.

CLAIRVILLE.

Cette triſteſſe m'agite, me confond, & porte mon eſprit ſur toutes ſortes d'idées. Un peu plus de confiance de votre part m'en épargneroit beaucoup de fauſſes... Mon ami, vous n'avez jamais eu d'ouverture avec moi... Dorval ne connoît point ces doux épanchements.... ſon ame renfermée.... Mais enfin vous aurois-je compris? Auriez-vous appréhendé que privé par un ſecond mariage de Conſtance de la moitié d'une fortune, à la vérité peu conſidérable, mais qu'on me croyoit

assurée, je ne fusse plus assez riche pour épouser Rosalie ?

DORVAL (*tristement.*)

La voilà cette Rosalie !.... Clairville, songez à soutenir l'impression que votre péril a dû faire sur elle.

SCENE IV.

DORVAL, CLAIRVILLE. ROSALIE, JUSTINE.

CLAIRVILLE.

(*se hâtant d'aller au devant de Rosalie.*)

EST-il bien vrai que Rosalie ait craint de me perdre ? quelle ait tremblé pour ma vie ? Que l'instant où j'allois périr me feroit cher, s'il avoit rallumé dans son cœur une étincelle d'intérêt !

ROSALIE.

Il est vrai que votre imprudence m'a fait frémir.

CLAIRVILLE.

Que je suis fortuné ! (*Il veut baiser la main de Rosalie qui la retire.*)

ROSALIE.

Arrêtez, Monsieur. Je sens toute l'obligation que nous avons à Dorval.

Mais je n'ignore pas que de quelque maniere que ſe terminent ces événements pour un homme, les ſuites en ſont toujours fâcheuſes pour une femme.

DORVAL.

Mademoiſelle, le hazard nous engage, & l'honneur a ſes loix.

CLAIRVILLE.

Roſalie, je ſuis au déſeſpoir de vous avoir déplu. Mais n'accablez pas l'amant le plus ſoumis & le plus tendre. Ou ſi vous l'avez réſolu, du moins n'affligez pas davantage un ami qui ſeroit heureux ſans votre injuſtice. Dorval aime Conſtance. Il en eſt aimé. Il partoit. Une lettre ſurpriſe a tout découvert.... Roſalie, dites un mot, & nous allons tous être unis d'un lien éternel, Dorval à Conſtance, Clairville à Roſalie; un mot, & le Ciel reverra ce ſéjour avec complaiſance.

ROSALIE.

(*tombant dans un fauteuil.*)

Je me meurs.

DORVAL & CLAIRVILLE.

O Ciel! elle ſe meurt.

CLAIRVILLE

(*tombe aux genoux de Roſalie.*)

DORVAL.

(*appelle les domeſtiques.*) Charles, Sylveſtre, Juſtine.

JUSTINE

(*ſecourant ſa maîtreſſe.*) Vous voyez, Mademoiſelle.... Vous avez voulu ſortir.... Je vous l'avois prédit....

ROSALIE

(*revenant à elle, & ſe levant, dit :*) Allons, Juſtine.

CLAIRVILLE

(*veut lui donner le bras & la ſoutenir.*) Roſalie....

ROSALIE.

Laiſſez-moi.... Je vous hais.... Laiſſez-moi, vous dis je.

SCENE V.

DORVAL, CLAIRVILLE.

(*Clairville quitte Roſalie. Il eſt comme un fou. Il va, il vient, il s'arrête. Il ſoupire de douleur, de fureur. Il s'appuie les coudes ſur le dos d'un fauteuil, la tête ſur ſes mains, & les poings dans les yeux. Le ſilence dure un moment. Enfin il dit :*)

CLAIRVILLE.

EN eſt-ce aſſez? .... Voilà donc le prix de mes inquiétudes! Voilà le fruit de toute ma tendreſſe! Laiſſez-

moi. Je vous hais. Ah ! (*Il pouſſe l'accent inarticulé du déſeſpoir ; il ſe promene avec agitation ; & il répete ſous différentes ſortes de déclamations violentes :* Laiſſez-moi, je vous hais. *Il ſe jette dans un fauteuil. Il y demeure un moment en ſilence Puis il dit d'un ton ſourd & bas :*) elle me hait !.... & qu'ai-je fait pour qu'elle me haïſſe ? Je l'ai trop aimée. *Il ſe tait encore un moment. Il ſe leve. Il ſe promene. Il paroît s'être un peu tranquilliſé. Il dit :*) Oui, je lui ſuis odieux, je le vois, je le ſens. Dorval, vous êtes mon ami. Faut-il ſe détacher d'elle.... & mourir ? Parlez. Décidez de mon ſort. (*Charles entre. Clairville ſe promene.*)

SCENE VI.

DORVAL, CLAIRVILLE, CHARLES.

CHARLES.

(*en tremblant, à Clairville qu'il voit agité.*)

MOnſieur....

CLAIRVILLE.

(*le regardant de côté.*) Eh bien ?

CHARLES.

Il y a là-bas un inconnu qui demande à parler à quelqu'un.

CLAIRVILLE (*bruſquement.*)

Qu'il attende.

CHARLES.

(*toujours en tremblant & fort bas.*) C'eſt un malheureux, & il y a long-temps qu'il attend.

CLAIRVILLE.

(*avec impatience :*) Qu'il entre.

SCENE VII.

DORVAL, CLAIRVILLE, JUSTINE, CHARLES, SYLVESTRE, ANDRE',

Et les autres domeſtiques de la maiſon attirés par la curioſité, & diverſement répandus ſur la Scene. Juſtine arrive un peu plus tard que les autres.

CLAIRVILLE

(*un peu bruſquement :*)

QUi êtes-vous? que voulez-vous?

ANDRE'.

Monſieur, je m'appelle André. Je

ſuis au ſervice d'un honnête vieillard. J'ai été le compagnon de ſes infortunes; & je venois annoncer ſon retour à ſa fille.

CLAIRVILLE.

A Roſalie ?

ANDRE'.

Oui, Monſieur.

CLAIRVILLE.

Encore des malheurs ! Où eſt votre maître ? Qu'en avez-vous fait ?

ANDRE'.

Raſſûrez-vous, Monſieur. Il vit. Il arrive. Je vous inſtruirai de tout, ſi j'en ai la force, & ſi vous avez la bonté de m'entendre.

CLAIRVILLE.

Parlez.

ANDRE'.

Nous ſommes partis mon maître & moi, ſur le vaiſſeau *l'Apparent*, de la rade du Fort-royal, le ſix du mois de Juillet. Jamais mon maître n'avoit eu plus de ſanté, ni montré tant de joie. Tantôt le viſage tourné où les vents ſembloient nous porter, il élevoit ſes mains au Ciel, & lui demandoit un prompt retour. Tantot me regardant

avec des yeux remplis d'eſpérance, il me diſoit: „ André, encore quinze „ jours, & je verrai mes enfants, & „ je les embraſſerai, & je ſerai heureux „ une fois du moins avant que de „ mourir. „

CLAIRVILLE. (*touché.*)

(*à Dorval*:) Vous entendez. Il m'appelloit déja du doux nom de fils. Eh bien, André?

ANDRE'.

Monſieur, que vous dirai-je? Nous avions eu la navigation la plus heureuſe. Nous touchions aux côtes de la France. Echappés aux dangers de la mer, nous avons ſalué la terre par mille cris de joie; & nous nous embraſſions tous les uns les autres, Commandants, Officiers, Paſſagers, Matelots, lorſque nous ſommes approchés par des vaiſſeaux qui nous crient, *la paix*, *la paix*; abordés à la faveur de ces cris perfides, & faits priſonniers.

DORVAL & CLAIRVILLE

(*en marquant leur ſurpriſe & leur douleur! chacun par l'action qui convient à ſon caractere.*)

Priſonniers?

ANDRE'.

Que devint alors mon maître ? Des larmes couloient de ſes yeux. Il pouſſoit de profonds ſoupirs. Il tournoit ſes regards, il étendoit ſes bras, ſon ame ſembloit s'élancer vers les rivages d'où nous nous éloignions. Mais à peine les eumes-nous perdus de vue, que ſes yeux ſe ſécherent. Son cœur ſe ſerra. Sa vue s'attacha ſur les eaux; il tomba dans une douleur ſombre & morne qui me fit trembler pour ſa vie. Je lui préſentai pluſieurs fois du pain & de l'eau qu'il repouſſa.

(*André s'arrête ici un moment pour pleurer.*)

Cependant nous arrivons dans le port ennemi.... Diſpenſez-moi de vous dire le reſte.... Non, je ne pourrai jamais.

CLAIRVILLE.

André, continuez.

ANDRE'.

On me dépouille. On charge mon maître de liens. Ce fut alors que je ne pus retenir mes cris. Je l'appellai pluſieurs fois : „ Mon maître, mon cher maître. „ Il m'entendit, me regarda, laiſſa tomber ſes bras triſtement, ſe re-

tourna, & ſuivit ſans parler ceux qui l'environnoient.... Cependant on me jette à moitié nud, dans le lieu le plus profond d'un bâtiment, pêle-mêle, avec une foule de malheureux, abandonés impitoyablement dans la fange, aux extrêmités terribles de la faim, de la ſoif & des maladies. Et pour vous peindre, en un mot, toute l'horreur du lieu, je vous dirai qu'en un inſtant j'y entendis tous les accents de la douleur, toutes les voix du déſeſpoir; & que de quelque côté que je regardaſſe, je voyois mourir.

CLAIRVILLE.

Voilà donc ces peuples dont on vante ~~le~~ ſage, qu'on nous propoſe ſans ceſſe pour modeles! C'eſt ainſi qu'ils traitent les hommes!

DORVAL.

Combien l'eſprit de cette nation généreuſe a changé!

ANDRÉ.

Il y avoit trois jours que j'étois confondu dans cet amas de morts & de mourans, tous François, tous victimes de la trahiſon, lorſque j'en fus tiré. On me couvrit de lambeaux déchirés, & l'on me conduiſit avec quelques-uns de mes malheureux compagnons, dans la ville,

ville, à travers des rues pleines d'une populace effrenée qui nous accabloit d'imprécations & d'injures; tandis qu'un monde tout-à-fait différent, que le tumulte avoit attiré aux fenétres, faiſoit pleuvoir ſur nous l'argent & les ſecours.

DORVAL.

Quel mélange incroyable d'humanité, de bienfaiſance & de barbarie!

ANDRE'.

Je ne ſavois ſi l'on nous conduiſoit à la liberté, ou ſi l'on nous traînoit au ſupplice.

CLAIRVILLE.

Et votre maître, André?

ANDRE'.

J'allois à lui; c'étoit le premier des bons offices d'un ancien correſpondant qu'il avoit informé de notre malheur. J'arrivai à une des priſons de la ville. On ouvrit les portes d'un cachot obſcur où je deſcendis. Il y avoit déjà quelque temps que j'étois immobile dans ces ténebres, lorſque je fus frappé d'une voix mourante qui ſe faiſoit à peine entendre, & qui diſoit en s'éteignant, „ André, eſt-ce toi? Il y a „ long-temps que je t'attends. „ Je cou-

rus à l'endroit d'où venoit cette voix, & je rencontrai des bras nuds qui cherchoient dans l'obſcurité. Je les ſaiſis. Je les baiſai. Je les baignai de larmes. C'étoient ceux de mon maître. (*Une petite pauſe.*)

Il étoit nud. Il étoit étendu ſur la terre humide.....„ Les malheureux qui „ ſont ici, me dit-il à voix baſſe, ont „ abuſé de mon âge & de ma foibleſſe „ pour m'arracher le pain, & pour m'ô„ ter ma paille „

(*Ici tous les domeſtiques pouſſent un cri de douleur. Clairville ne peut plus contenir la ſienne. Dorval fait ſigne à André de s'arrêter un moment. André s'arrête. Puis il continue en ſanglottant.*)

Cependant je me dépouille de mes lambeaux, & je les étends ſous mon maître qui béniſſoit d'une voix expirante la bonté du Ciel...

DORVAL.

(*bas, à part, & avec amertume.*) qui le faiſoit mourir dans le fond d'un cachot, ſur les haillons de ſon valet!

ANDRE'.

Je me ſouvins alors des aumônes que j'avois reçues. J'appellai du ſecours, & je ranimai mon vieux & reſpectable

maître. Lorſqu'il eut un peu repris de ſes forces, „ André, me dit-il, aie „ bon courage. Tu ſortiras d'ici. Pour „ moi, je ſens à ma foibleſſe qu'il faut „ que j'y meure „ Alors je ſentis ſes bras ſe paſſer autour de mon cou, ſon viſage s'approcher du mien, & ſes pleurs couler ſur mes joues. „ Mon ami, (me dit-„ il, & ce fut ainſi qu'il m'appella ſou-„ vent) tu vas recevoir mes derniers „ ſoupirs. Tu porteras mes denieres „ paroles à mes enfants. Hélas, c'étoit „ de moi qu'ils devoient les entendre! „

CLAIRVILLE.

(*regardant Dorval & pleurant.*) Ses enfants!

ANDRE'.

Il m'avoit dit pendant la traverſée qu'il étoit né François, qu'il ne s'appelloit point Mérian; qu'en s'éloignant de ſa patrie, il avoit quitté ſon nom de famille pour des raiſons que je ſaurois un jour. Hélas, il ne croyoit pas ce jour ſi prochain! Il ſoupiroit, & j'en allois apprendre davantage, lorſque nous entendîmes notre cachot s'ouvrir. On nous appella; c'étoit cet ancien correſpondant qui nous avoit réunis, & qui venoit nous délivrer. Quelle fut ſa douleur! lorſqu'il jetta ſes regards ſur un

„ adieu. „ J'y courus. Hélas, de tant de miſérables il n'en reſtoit qu'un petit nombre, ſi exténués, ſi proches de leur fin, que la plûpart n'avoient pas la force de tendre la main pour recevoir.

Voilà, Monſieur, tout le détail de notre malheureux voyage.

(*On garde ici un aſſez long ſilence, aprés lequel André dit ce qui ſuit. Cependant Dorval rêveur ſe promene vers le fond du ſallon.*)

J'ai laiſſé mon maître à Paris pour y prendre un peu de repos. Il s'étoit fait une grande joie d'y retrouver un ami.

(*Ici Dorval ſe retourne du côté d'André, & lui donne attention.*)

Mais cet ami eſt abſent depuis pluſieurs mois; & mon maître comptoit me ſuivre de prés.

(*Dorval continue de ſe promener en rêvant.*)

CLAIRVILLE.

Avez-vous vu Roſalie?

ANDRE'.

Non, Monſieur; je ne lui apporte que de la douleur, & je n'ai pas oſé paroître devant elle.

CLAIRVILLE.

André, allez vous repoſer. Sylveſtre, je vous le recommande.... Qu'il ne lui manque rien.

(*Tous les Domeſtiques s'emparent d'André, & l'emmenent.*)

SCENE VIII.

DORVAL, CLAIRVILLE

(*Après un ſilence pendant lequel Dorval a reſté immobile, la tête baiſſée, l'air penſif, & les bras croiſés, c'eſt aſſez ſon attitude ordinaire. & Clairville s'eſt promené avec agitation, Clairville dit :*)

CLAIRVILLE.

EH bien, mon ami, ce jour n'eſt-il pas fatal pour la probité? & croyez-vous qu'à l'heure que je vous parle il y ait un ſeul honnête homme heureux ſur la terre?

DORVAL.

Vous voulez dire un ſeul méchant. Mais, Clairville, laiſſons la morale. On en raiſonne mal, quand on croit avoir à ſe plaindre du Ciel... Quels ſont maintenant vos deſſeins?

CLAIRVILLE.

Vous voyez toute l'étendue de mon malheur. J'ai perdu le cœur de Roſalie. Hélas, c'eſt le ſeul bien que je regrette !

Je n'oſe ſoupçonner que la médiocrité de ma fortune ſoit la raiſon ſecrete de ſon inconſtance. Mais ſi cela eſt, à quelle diſtance n'eſt-elle pas de moi à préſent qu'elle eſt réduite elle-même à une fortune aſſez bornée ? S'expoſera-t-elle pour un homme qu'elle n'aime plus, à toutes les ſuites d'un état preſque indigent ? Moi-même, irai-je l'en ſolliciter ? Le puis-je ? Le dois-je ? Son pere va devenir pour elle un ſurcroit onéreux. Il eſt incertain qu'il veuille m'accorder ſa fille. Il eſt preſque évident qu'en l'acceptant j'acheverois de la ruiner. Voyez & décidez.

DORVAL.

Cet André a jetté le trouble dans mon ame. Si vous ſaviez les idées qui me ſont venues pendant ſon recit... Ce vieillard... Ses diſcours... Son caractere... Ce changement de nom... Mais laiſſez-moi diſſiper un ſoupçon qui m'obſede, & penſer à votre affaire.

CLAIRVILLE.

Songez, Dorval, que le ſort de Clairville eſt entre vos mains.

SCENE IX.

DORVAL, *ſeul.*

QUel jour d'amertume & de trouble ! Quelle variété de tourments ! Il ſemble que d'épaiſſes ténébres ſe forment autour de moi, & couvrent ce cœur accablé ſous mille ſentimens douloureux !... O Ciel, ne m'accorderas-tu pas un moment de repos !... Le menſonge, la diſſimulation, me ſont en horreur ; & dans un inſtant j'en impoſe à mon ami, à ſa ſœur, à Roſalie... Que doit-elle penſer de moi ?... Que déciderai-je de ſon amant ?.... Quel parti prendre avec Conſtance ?... Dorval, ceſſeras-tu, continueras-tu d'être homme de bien ?... Un événement imprévû a ruiné Roſalie. Elle eſt indigente. Je ſuis riche. Je l'aime. J'en ſuis aimé. Clairville ne peut l'obtenir.... Sortez de mon eſprit, éloignez vous de mon cœur, illuſions honteuſes ! Je peux être le plus malheureux des hommes ; mais je ne me rendrai pas le plus vil...

vil... Vertu, douce & cruelle idée ! Chers & barbares devoirs ! Amitié qui m'enchaîne & qui me déchire, vous ſerez obéïe. O vertu, qu'es-tu, ſi tu n'exiges aucun ſacrifice ? Amitié, tu n'es qu'un vain nom, ſi tu n'impoſes aucune loi.... Clairville épouſera donc Roſalie !...

(*Il tombe preſque ſans ſentiment dans un fauteuil : il ſe releve enſuite, & il dit :*)... Non, je n'enleverai point à mon ami ſa maîtreſſe. Je ne me dégraderai point juſques-là. Mon cœur m'en répond. Malheur à celui qui n'écoute point la voix de ſon cœur !... Mais Clairville n'a point de fortune. Roſalie n'en a plus... Il faut écarter ces obſtacles. Je le puis. Je le veux. Y a-t-il quelque peine dont un acte généreux ne conſole ? Ah, je commence à reſpirer !...

Si je n'épouſe point Roſalie, qu'ai-je beſoin de fortune ? Quel plus digne uſage que d'en diſpoſer en faveur de deux êtres qui me ſont chers ? Hélas, à bien juger, ce ſacrifice ſi peu commun n'eſt rien... Clairville me devra ſon bonheur ! Roſalie me devra ſon bonheur ! Le pere de Roſalie me devra ſon bonheur !... Et Conſtance ?... Elle entendra de moi la vérité. Elle me connoîtra. Elle tremblera pour la femme qui oſeroit s'attacher à ma deſ-

tinée. . En rendant le calme à tout ce qui m'environne, je trouverai ſans doute un repos qui me fuit ! . . (*il ſoupire.*) . . : Dorval, pourquoi ſouffres-tu donc ? Pourquoi ſuis-je déchiré ? O vertu, n'ai-je point encore aſſez fait pour toi !

Mais Roſalie ne voudra point accepter de moi ſa fortune. Elle connoît trop le prix de cette grace pour l'accorder à un homme qu'elle doit haïr, mépriſer. . . . Il faudra donc la tromper ! . . . Et ſi je m'y réſous, comment y réuſſir ? . . . Prévenir l'arrivée de ſon pere ? . . . Faire répandre par les papiers publics que le vaiſſeau qui portoit ſa fortune étoit aſſuré ? . . . Lui envoyer par un inconnu la valeur de ce qu'elle a perdu ? Pourquoi non ? . . . Le moyen eſt naturel. Il me plaît. Il ne faut qu'un peu de célérité. (*Il appelle Charles.*) Charles. (*Il ſe met à une table ; & il écrit.*)

SCENE X.

DORVAL, CHARLES.

DORVAL

(*Il lui donne un billet, & dit :*)

A Paris, chez mon banquier.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, JUSTINE.

JUSTINE.

EH bien, Mademoiſelle. Vous avez voulu voir André. Vous l'avez vu, Monſieur votre pere arrive; mais vous voilà ſans fortune.

ROSALIE (*un mouchoir à la main.*) Que puis-je contre le ſort? Mon pere ſurvit. Si la perte de ſa fortune n'a pas altéré ſa ſanté, le reſte n'eſt rien.

JUSTINE.

Comment, le reſte n'eſt rien.

ROSALIE

Non, Juſtine. Je connoîtrai l'indigence. Il y a de plus grands maux.

JUSTINE.

Ne nous y trompez pas, Mademoiſelle. Il n'y en a point qui laſſe plus vite.

ROSALIE.

Avec des richeſſes, ſerois-je moins à plaindre?... C'eſt dans une ame innocente & tranquille que le bonheur habite; & cette ame, Juſtine, je l'avois!

JUSTINE.

Et Clairville y régnoit.

ROSALIE (*aſſiſe & pleurant.*)

Amant qui m'étois alors ſi cher! Clairville que j'eſtime & que je déſeſpere! O toi à qui un bien moins digne a ravi toute ma tendreſſe, te voilà bien vengé! Je pleure, & l'on ſe rit de mes larmes.

Juſtine, que penſes-tu de ce Dorval?... Le voilà donc cet ami ſi tendre, cet homme ſi vrai, ce mortel ſi vertueux? Il n'eſt, comme les autres, qu'un méchant qui ſe joue de ce qu'il y a de plus ſacré; l'amour, l'amitié, la vertu, la vérité!... Que je plains Conſtance! Il m'a trompée. Il peut bien la tromper auſſi... (*En ſe levant.*) Mais j'entends quelqu'un... Juſtine, ſi c'étoit lui?...

JUSTINE.

Mademoiſelle, ce n'eſt perſonne.

ROSALIE.

(*Elle ſe raſſied, & dit :*)

Qu'ils ſont méchans ces hommes ! & que nous ſommes ſimples !... Vois, Juſtine, comme dans leur cœur la vérité eſt à côté du parjure ; comme l'élévation y touche à la baſſeſſe !... Ce Dorval qui expoſe ſa vie pour ſon ami, c'eſt le même qui le trompe, qui trompe ſa ſœur, qui ſe prend pour moi de tendreſſe. Mais pourquoi lui reprocher de la tendreſſe ! C'eſt mon crime. Le ſien eſt une fauſſeté qui n'eut jamais d'exemple.

SCENE II.

ROSALIE, CONSTANCE.

ROSALIE (*allant au devant de Conſtance.*)

AH, Madame, en quel état vous me ſurprenez !

CONSTANCE.

Je viens partager votre peine.

ROSALIE

Puiſſiez-vous toujours être heureuſe !

CONSTANCE.

(*s'assied, fait asseoir Rosalie à côté d'elle, & lui prend les deux mains.*)

Rosalie, je ne demande que la liberté de m'affliger avec vous. J'ai long-temps éprouvé l'incertitude des choses de la vie, & vous savez si je vous aime.

ROSALIE.

Tout a changé. Tout s'est détruit en un moment.

CONSTANCE.

Constance vous reste. . . & Clairville.

ROSALIE.

Je ne peux m'éloigner trop tôt d'un séjour où ma douleur est importune.

CONSTANCE.

Mon enfant, prenez garde. Le malheur vous rend injuste & cruelle. Mais ce n'est point à vous que j'en dois faire le reproche. Dans le sein du bonheur, j'oubliai de vous préparer aux revers. Heureuse, j'ai perdu de vue les malheureux. J'en suis bien punie c'est vous qui m'en rapprochez. . . . Mais votre pere?...

ROSALIE.

Je lui ai déjà coûté bien des lar-

mes!... Madame, vous ſerez mere un jour... Que je vous plains!...

CONSTANCE.

Roſalie, rappellez-vous la volonté de votre tante. Ses dernieres paroles me confioient votre bonheur... Mais ne parlons point de mes droits; c'eſt une marque d'eſtime que j'attends: jugez combien un refus pourroit m'offenſer?... Roſalie, ne détachez point votre ſort du mien? Vous connoiſſez Dorval. Il vous aime. Je lui demanderai Roſalie. Je l'obtiendrai; & ce gage ſera pour moi le premier & le plus doux de ſa tendreſſe.

ROSALIE.

(*dégage avec vivacité ſes mains de celles de Conſtance, ſe leve avec une ſorte d'indignation, & dit:*)

Dorval!

CONSTANCE.

Vous avez toute ſon eſtime!

ROSALIE.

Un étranger!... un inconnu!... un homme qui n'a paru qu'un moment parmi nous!... dont on n'a jamais nommé les parents!... dont la vertu peut-être feinte!... Madame pardon,

nez... J'oublois... Vous le connoiſſez bien ſans doute ?...

CONSTANCE.

Il faut vous pardonner. Vous êtes dans la nuit. Mais ſouffrez que je vous faſſe luire un rayon d'eſpérance.

ROSALIE

J'ai eſpéré, j'ai été trompée, Je n'eſpérerai plus.

CONSTANCE.

(*ſourit triſtement*)

ROSALIE.

Hélas, ſi Conſtance eût été ſeule, retirée comme autrefois; peut-être... encore, n'eſt-ce qu'une idée vaine qui nous auroit trompées toutes deux. Notre amie devient malheureuſe. On craint de ſe manquer à ſoi-même. Un premier mouvement de généroſité nous emporte. Mais le temps ! le temps !... Madame, les malheureux ſont fiers, importuns, ombrageux. On s'accoutume peu-à-peu au ſpectacle de leur douleur. Bientôt on s'en laſſe. Epargnons-nous des torts réciproques. J'ai tout perdu; ſauvons du moins notre amitié du naufrage.... Il me ſemble que je dois déjà quelque choſe à l'infortune.... Toujours ſoutenue de vos

conſeils, Roſalie n'a rien fait encore dont elle puiſſe s'honorer à ſes propres yeux. Il eſt temps qu'elle apprenne ce dont elle ſera capable, inſtruite par Conſtance & par les malheurs. Lui envieriez-vous le ſeul bien qui lui reſte, celui de ſe connoître elle-même ?

CONSTANCE.

Roſalie, vous êtes dans l'enthouſiaſme; méfiez-vous de cet état. Le premier effet du malheur eſt de roidir une ame, le dernier eſt de la briſer... Vous qui craignez tout du temps pour vous & pour moi, n'en craignez-vous rien pour vous ſeule?... Songez, Roſalie, que l'infortune vous rend ſacrée. S'il m'arrivoit jamais de manquer de reſpect au malheur; rappellez-moi, dites-moi, faites-moi rougir pour la premiere fois... Mon enfant, j'ai vécu. J'ai ſouffert. Je crois avoir acquis le droit de préſumer quelque choſe de moi; cependant je ne vous demande que de compter autant ſur mon amitié que ſur votre courage... Si vous vous promettez tout de vous-même, & que vous n'attendiez rien de Conſtance, ne ſerez-vous pas injuſte?... Mais les idées de bienfait & de reconnoiſſance vous effraieroient-elles ? Ren-

dez votre tendreſſe à mon frere, & c'eſt moi qui vous devrai tout.

ROSALIE.

Madame, voilà Dorval... Permettez que je m'éloigne... J'ajouterois ſi peu de choſe à ſon triomphe. (*Dorval entre.*)

CONSTANCE.

Roſalie.... Dorval, retenez cet enfant... Mais elle nous échappe.

SCENE III.

CONSTANCE, DORVAL.

DORVAL.

MAdame, laiſſons lui le triſte plaiſir de s'affliger ſans témoins.

CONSTANCE.

C'eſt à vous à changer ſon ſort. Dorval, le jour de mon bonheur peut devenir le commencement de ſon repos.

DORVAL.

Madame, ſouffrez que je vous parle librement: qu'en vous confiant ſes plus ſecretes penſées, Dorval s'efforce d'être digne de ce que vous faiſiez pour lui,

& que du moins il ſoit plaint & regretté.

CONSTANCE.

Quoi, Dorval ! Mais parlez.

DORVAL.

Je vais parler. Je vous le dois. Je le dois à votre frere. Je me le dois à moi-même... Vous voulez le bonheur de Dorval ; mais connoiſſez-vous bien Dorval ?... De foibles ſervices dont un jeune homme bien né s'eſt exagéré le mérite. Ses tranſports à l'apparence de quelques vertus. Sa ſenſibilité pour quelques-uns de mes malheurs ; tout a préparé & établi en vous des préjugés que la vérité m'ordonne de détruire. L'eſprit de Clairville eſt jeune ; Conſtance doit porter de moi d'autres jugements. (*Une pauſe.*)

J'ai reçu du Ciel un cœur droit ; c'eſt le ſeul avantage qu'il ait voulu m'accorder... Mais ce cœur eſt flétri, & je ſuis, comme vous voyez... ſombre & mélancolique. J'ai... de la vertu, mais elle eſt auſtere ; des mœurs, mais ſauvages... une ame tendre, mais aigrie par de longues diſgraces. Je peux encore verſer des larmes, mais elles ſont rares & cruelles..... Non, un

homme de caractere n'eſt point l'époux qui convient à Conſtance.

CONSTANCE.

Dorval, raſſurez-vous. Lorſque mon cœur céda aux impreſſions de vos vertus, je vous vis tel que vous vous peignez. Je reconnus le malheur & ſes effets terribles. Je vous plaignis: & ma tendreſſe commença peut-être par ce ſentiment.

DORVAL.

Le malheur a ceſſé pour vous; il s'eſt appeſanti ſur moi. . . Combien je ſuis malheureux, & qu'il y a de temps! Abandonné preſqu'en naiſſant entre le deſert & la ſociété: quand j'ouvris les yeux, afin de reconnoître les liens qui pouvoient m'attacher aux hommes, à peine en retrouvai-je des débris. Il y avoit trente ans, Madame, que j'errois parmi eux, iſolé, inconnu, négligé, ſans avoir éprouvé la tendreſſe de perſonne, ni rencontré perſonne qui recherchât la mienne, lorſque votre frere vint à moi. Mon ame attendoit la ſienne. Ce fut dans ſon ſein que je verſai un torrent de ſentiments qui cherchoient depuis ſi long-temps à s'épancher; & je n'imaginai pas qu'il pût y avoir dans ma vie un moment plus

doux que celui où je me délivrai du long ennui d'exiſter ſeul.... Que j'ai payé cher cet inſtant de bonheur!... Si vous ſaviez....

CONSTANCE.

Vous avez été malheureux; mais tout a ſon terme, & j'oſe croire que vous touchez au moment d'une révolution durable & fortunée.

DORVAL.

Nous nous ſommes aſſez éprouvés le ſort & moi. Il ne s'agit plus de bonheur... Je hais le commerce des hommes, & je ſens que c'eſt loin de ceux-mêmes qui me ſont chers que le repos m'attend... Madame, puiſſe le Ciel vous accorder ſa faveur qu'il me refuſe, & rendre Conſtance la plus heureuſe des femmes!.. (*un peu attendri.*) Je l'apprendrai peut-être dans ma retraite, & j'en reſſentirai de la joie.

CONSTANCE.

Dorval, vous vous trompez. Pour être tranquille, il faut avoir l'approbation de ſon cœur, & peut-être celle des hommes. Vous n'obtiendrez point celle-ci, & vous n'emporterez point la premiere, ſi vous quittez le poſte

qui vous eſt marqué. Vous avez reçu les talens les plus rares, & vous en devez compte à la ſociété. Que cette foule d'êtres inutiles qui s'y meuvent ſans obſtacle, & qui l'embraſſent ſans la ſervir, s'en éloignent s'ils veulent. Mais vous, j'oſe vous le dire, vous ne le pouvez ſans crime. C'eſt à une femme qui vous aime à vous arrêter parmi les hommes. C'eſt à Conſtance à conſerver à la vertu opprimée un appui; au vice arrogant un fléau; un frere à tous les gens de bien; à tant de malheureux un pere qu'ils attendent; au genre humain ſon ami; à mille projets honnêtes, utiles & grands, cet eſprit libre de préjugés, & cette ame forte qu'ils exigent, & que vous avez.... Vous, renoncer à la ſociété! J'en apelle à votre cœur, interrogez-le, & il vous dira que l'homme de bien eſt dans la ſociété, & qu'il n'y a que le mêchant qui ſoit ſeul.

DORVAL.

Mais le malheur me ſuit & ſe répand ſur tout ce qui m'approche. Le Ciel qui veut que je vive dans les ennuis, veut-il auſſi que j'y plonge les autres? On étoit heureux ici quand j'y vins.

CONSTANCE.

Le Ciel s'obſcurcit quelquefois; & ſi nous ſommes ſous le nuage, un inſtant l'a formé ce nuage, un inſtant le diſſipera. Mais, quoi qu'il en arrive, l'homme ſage reſte à ſa place, & y attend la fin de ſes peines.

DORVAL.

Mais ne craindra-t-il pas de l'éloigner, en multipliant les objets de ſon attachement ?... Conſtance, je ne ſuis point étranger à cette pente ſi générale & ſi douce qui entraîne tous les êtres, & qui les porte à éterniſer leur eſpéce. J'ai ſenti dans mon cœur que l'Univers ne ſeroit jamais pour moi qu'une vaſte ſolitude, ſans une compagne qui partageât mon bonheur & ma peine.... Dans mes accès de mélancolie, je l'appellois, cette compagne.

CONSTANCE.

Et le Ciel vous l'envoie.

DORVAL

Trop tard pour mon malheur. Il a effarouché une ame ſimple qui auroit été heureuſe de ſes moindres faveurs. Il l'a remplie de craintes, de terreurs, d'une horreur ſecrete.... Dorval oſeroit ſe charger du bonheur d'une femme!...

Il ſeroit pere!.... Il auroit des enfants!... Des enfants!... Quand je penſe que nous ſommes jettés, tout en naiſſant, dans un cahos de préjugés, d'extravagances, de vices, & de miſere, l'idée m'en fait frémir.

CONSTANCE.

Vous êtes obſédé de fantômes, & je n'en ſuis pas étonné. L'hiſtoire de la vie eſt ſi peu connue; celle de la mort eſt ſi obſcure; & l'apparence du mal dans l'univers eſt ſi claire.... Dorval, vos enfants ne ſont point deſtinés à tomber dans le cahos que vous redoutez. Ils paſſeront ſous vos yeux les premieres années de leur vie, & c'en eſt aſſez pour vous répondre de celles qui ſuivront. Ils apprendront de vous à penſer comme vous. Vos paſſions, vos goûts, vos idées paſſeront en eux. Ils tiendront de vous ces notions ſi juſtes que vous avez de la grandeur & de la baſſeſſe réelles; du bonheur véritable, & de la miſere apparente. Il ne dépendra que de vous qu'ils aient une conſcience toute ſemblable à la vôtre. Ils vous verront agir. Ils m'entendront parler quelquefois. (*En ſouriant avec dignité, elle ajoute:*)... Dorval, vos filles ſeront honnêtes & décentes. Vos fils

fils ſeront nobles & fiers. Tous vos enfans ſeront charmans.

DORVAL

(*prend la main de Conſtance, la preſſe entre les deux ſiennes, lui ſourit d'un air touché, & lui dit :* . . . .)

Si par malheur Conſtance ſe trompoit. . . . Si j'avois des enfants, comme j'en vois tant d'autres, malheureux & méchants. Je me connois. J'en mourrois de douleur.

CONSTANCE (*d'un ton pathétique & d'un air pénétré.*)

Mais auriez-vous cette crainte, ſi vous penſiez que l'effet de la vertu ſur notre ame n'eſt ni moins néceſſaire, ni moins puiſſant que celui de la beauté ſur nos ſens. Qu'il eſt dans le cœur de l'homme un goût de l'ordre plus ancien qu'aucun ſentiment réfléchi. Que c'eſt ce goût qui nous rend ſenſibles à la honte, la honte qui nous fait redouter le mépris au delà même du trépas. Que l'imitation nous eſt naturelle, & qu'il n'y a point d'exemple qui captive plus fortement que celui de la vertu, pas même l'exemple du vice. . . . Ah, Dorval, combien de moyens de rendre les hommes bons !

DORVAL.

Oui, ſi nous ſavions en faire uſage.... Mais je veux qu'avec des ſoins aſſidus, ſecondés d'heureux naturels, vous puiſſiez les garantir du vice ; en ſeront-ils beaucoup moins à plaindre ? Comment écarterez-vous d'eux la terreur & les préjugés qui les attendent à l'entrée dans ce monde & qui les ſuivront juſqu'au tombeau ? La folie & la miſere de l'homme m'épouvantent. Combien d'opinions monſtrueuſes dont il eſt, tour à tour, & l'auteur & la victime ? Ah, Conſtance ! qui ne trembleroit d'augmenter le nombre de ces malheureux qu'on a comparés à des forçats qu'on voit dans un cachot funeſte.

Pouvant ſe ſecourir, l'un ſur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils ſont enchaînés ?

CONSTANCE.

Je connois les maux que le fanatiſme à cauſés, & ceux qu'il en faut craindre.... Mais s'il paroiſſoit aujourd'hui... parmi nous... un monſtre tel qu'il en a produit dans les temps de ténébres, où ſa fureur & ſes illuſions arroſoient de ſang cette terre....

qu'on vit ce monſtre s'avancer au plus grand des crimes, en invoquant le ſecours du Ciel.... & tenant la loi de ſon Dieu d'une main, & de l'autre un poignard, préparer aux peuples de longs regrets.... croyez, Dorval, qu'on en auroit autant d'étonnement que d'horreur.... Il y a ſans doute encore des barbares; & quand n'y en aura-t-il plus? Mais les temps de barbarie ſont paſſés. Le ſiecle s'eſt éclairé. La raiſon s'eſt épurée. Ses préceptes rempliſſent les ouvrages de la nation. Ceux où l'on inſpire aux hommes la bienveillance générale, ſont preſque les ſeuls qui ſoient lus. Voilà les leçons dont nos théatres retentiſſent, & dont ils ne peuvent retentir trop ſouvent. Et le Philoſophe, dont vous m'avez rappellé les vers, doit principalement ſes ſuccès aux ſentiments d'humanité qu'il a répandus dans ſes Poëmes, & au pouvoir qu'ils ont ſur nos ames. Non, Dorval, un peuple qui vient s'attendrir tous les jours ſur la vertu malheureuſe, ne peut être, ni méchant, ni farouche. C'eſt vous-même; ce ſont les hommes qui vous reſſemblent, que la Nation honore, & que le Gouvernement doit protéger plus que jamais, qui affranchiront vos enfants de cette chaîne terrible dont

votre mélancolie vous montre leurs mains innocentes chargées.

Et quel ſera mon devoir & le vôtre ! ſinon de les accoutumer à n'admirer, même dans l'Auteur de toutes choſes, que les qualités qu'ils chériront en nous ! Nous leur repréſenterons ſans ceſſe que les loix de l'humanité ſont immuables, que rien n'en peut diſpenſer, & nous verrons germer dans leurs ames ce ſentiment de bienfaiſance univerſelle qui embraſſe toute la nature. . . . , Vous m'avez-dit cent fois qu'une ame tendre n'enviſageoit point le ſyſtême général des êtres ſenſibles, ſans en deſirer fortement le bonheur, ſans y participer ; & je ne crains pas qu'une ame cruelle ſoit jamais formée dans mon ſein, & de votre ſang.

DORVAL

Conſtance, une famille demande une grande fortune, & je ne vous cacherai pas que la mienne vient d'être réduite à la moitié.

CONSTANCE.

Les beſoins réels ont des limites ; ceux de la fantaiſie ſont ſans bornes. Quelque fortune que vous accumuliez, Dorval, ſi la vertu manque à vos enfants, ils ſeront toujours pauvres.

DORVAL.

La vertu? on en parle beaucoup.

CONSTANCE.

C'eſt la choſe dans l'univers la mieux connue & la plus révérée. Mais, Dorval, on s'y attache plus encore par les ſacrifices qu'on lui fait, que par les charmes qu'on lui croit! & malheur à celui qui ne lui a pas aſſez ſacrifié pour la préférer à tout, ne vivre, ne reſpirer que pour elle, s'enivrer de ſa douce vapeur, & trouver la fin de ſes jours dans cette ivreſſe.

DORVAL.

Quelle femme! (*Il eſt étonné. Il garde le ſilence un moment. Il dit enſuite:*)

Femme adorable & cruelle, à quoi me réduiſez-vous? Vous m'arrachez le myſtere de ma naiſſance. Sachez donc qu'à peine ai-je connu ma mere. Une jeune infortunée, trop tendre, trop ſenſible, me donna la vie, & mourut peu de temps après. Ses parents irrités & puiſſants, avoient forcé mon pere de paſſer aux Iſles. Il y apprit la mort de ma mere au moment où il pouvoit ſe flatter de devenir ſon époux. Privé de cet eſpoir, il s'y fixa; mais il n'oublia point l'enfant qu'il avoit eu d'une

femme chérie. Conſtance, je ſuis cet enfant..... Mon pere a fait pluſieurs voyages en France. Je l'ai vu. J'eſperois le revoir encore, mais je ne l'eſpere plus. Vous voyez, ma naiſſance eſt abjecte aux yeux des hommes, & ma fortune a diſparu.

CONSTANCE.

La naiſſance nous eſt donnée; mais nos vertus ſont à nous. Pour ces richeſſes toujours embarraſſantes & ſouvent dangereuſes, le Ciel en les répandant indifféremment ſur la ſurface de la terre, & les faiſant tomber ſans diſtinction ſur le bon & ſur le méchant, dicte lui même le jugement qu'on en doit porter. Naiſſance, dignités, fortune, grandeurs, le méchant peut tout avoir, excepté la faveur du Ciel.

Voilà ce qu'un peu de raiſon m'avoit appris long-temps avant qu'on m'eût confié vos ſecrets; & il ne me reſtoit à ſavoir que le jour de mon bonheur & de ma gloire.

DORVAL.

Roſalie eſt malheureuſe. Clairville eſt au déſeſpoir.

CONSTANCE.

Je rougis du reproche. Dorval, voyez

mon frere. Je reverrai Roſalie ; ſans doute, c'eſt à nous à rapprocher ces deux êtres ſi dignes d'être unis. Si nous y réuſſiſſons, j'oſe eſpérer qu'il ne manquera plus rien à nos vœux.

SCENE IV.

DORVAL *ſeul.*

VOilà la femme par qui Roſalie a été élevée ! Voilà les principes qu'elle a reçus !

SCENE V.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

DOrval, que deviens-je ? Qu'avez-vous réſolu de moi ?

DORVAL.

Que vous vous attachiez plus fortement que jamais à Roſalie.

CLAIRVILLE.

Vous me le conſeillez ?

DORVAL.

Je vous le conſeille.

CLAIRVILLE (*en lui ſautant au col.*)

Ah, mon ami, vous me rendez la vie. Je vous la dois deux fois en un jour. Je venois en tremblant apprendre mon ſort. Combien j'ai ſouffert depuis que je vous ai quitté! Jamais je n'ai ſi bien connu que j'étois deſtiné à l'aimer, toute injuſte qu'elle eſt. Dans un inſtant de déſeſpoir, on forme un projet violent; mais l'inſtant paſſe, le projet ſe diſſipe, & la paſſion reſte.

DORVAL (*en ſouriant.*)

Je ſavois tout cela. Mais votre peu de fortune? la médiocrité de la ſienne?

CLAIRVILLE.

L'état le plus miſérable à mes yeux eſt de vivre ſans Roſalie. J'y ai penſé, & mon parti eſt pris. S'il eſt permis de ſupporter impatiemment l'indigence, c'eſt aux amants, aux peres de famille, à tous les hommes bienfaiſants; & il eſt toujours des voies pour en ſortir.

DORVAL.

Que ferez-vous?

CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

Je commencerai.

DORVAL.

Avec le nom que vous portez, auriez vous ce courage.

CLAIRVILLE.

Qu'appellez-vous courage? Je n'en trouve point à cela. Avec une ame fiere? un caractere infléxible, il eſt trop incertain que j'obtienne de la faveur la fortune dont j'ai beſoin. Celle qu'on fait par l'intrigue eſt prompte, mais vile; par les armes, glorieuſe, mais lente; par les talents toujours difficile & médiocre. Il eſt d'autres états qui menent rapidement à la richeſſe; mais le Commerce eſt preſque le ſeul où les grandes fortunes ſoient proportionnées au travail, à l'induſtrie, & aux dangers qui les rendent honnêtes. Je commencerai, vous dis-je; il ne me manque que des lumieres & des expédients, & j'eſpere les trouver en vous.

DORVAL

Vous penſez juſte. Je vois que l'amour eſt ſans préjugé. Mais ne ſongez qu'à fléchir Roſalie, & vous n'aurez point à changer d'état. Si le vaiſſeau qui portoit ſa fortune eſt tombé entre les mains

des ennemis, il étoit assuré, & la perte n'est rien. La nouvelle en est dans les papiers publics, & je vous conseille de l'annoncer à Rosalie.

CLAIRVILLE.

J'y cours.

SCENE VI.

DORVAL, CHARLES *encore botté.*

DORVAL (*Il se promene.*)

IL ne la fléchira point.... Non.... Mais pourquoi, si je veux?... Un exemple d'honnêteté, de courage... un dernier effort sur moi-même..... sur elle...

CHARLES.

(*entre & reste de bout sans mot dire, jusqu'à ce que son maître l'apperçoive. Alors il dit :*)

Monsieur, j'ai fait remettre à Rosalie.

DORVAL.

J'entends.

CHARLES.

En voilà la preuve. (*Il donne à son maître le reçu de Rosalie.*)

DORVAL.

Il ſuffit. (*Charles ſort. Dorval ſe promene encore ; & après une courte pauſe il dit :*)

SCENE VII.

DORVAL, *ſeul.*

J'Aurai donc tout ſacrifié. La fortune ! (*Il répete avec dédain :*) la fortune ! ma paſſion ! la liberté..... Mais le ſacrifice de ma liberté eſt-il bien réſolu !... O raiſon ! qui peut te réſiſter quand tu prends l'accent enchanteur & la voix de la femme ?... Homme petit & borné, aſſez ſimple pour imaginer que tes erreurs & ton infortune ſont de quelque importance dans l'univers ; qu'un concours de hazards infinis préparoit de tout temps ton malheur ; que ton attachement à un être, mene la chaîne de ſa deſtinée : viens entendre Conſtance ; & reconnois la vanité de tes penſées... Ah, ſi je pouvois trouver en moi la force de ſens, & la ſupériorité de lumieres avec laquelle cette femme s'emparoit de mon ame, & la dominoit, je verrois

Roſalie, elle m'entendroit, & Clairville ſeroit heureux.... Mais pourquoi n'obtiendrois-je pas ſur cette ame tendre & flexible, le même aſcendant que Conſtance a ſu prendre ſur moi? Depuis quand la vertu a-t-elle perdu ſon empire?... Voyons-la, parlons-lui, & eſpérons tout de la vérité de ſon caractere, & du ſentiment qui m'anime. C'eſt moi qui ai égaré ſes pas innocents; c'eſt moi qui l'ai plongée dans la douleur & dans l'abbattement; c'eſt à moi à lui tendre la main; & à la ramener dans la voie du bonheur.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, JUSTINE.

(ROSALIE *ſombre, ſe promene ou reſte immobile, ſans attention pour ce que Juſtine lui dit.*)

JUSTINE.

VOTRE pere échappe à mille dangers ! Votre fortune eſt réparée ! Vous devenez maîtreſſe de votre ſort ! Et rien ne vous touche. En vérité, Mademoiſelle, vous ne méritez guere le bien qui vous arrive.

ROSALIE.

... Un lien éternel va les unir !... Juſtine, André eſt-il inſtruit ? Eſt il parti ? Revient il ?

JUSTINE.

Mademoiſelle qu'allez-vous faire ?

ROSALIE.

Ma volonté... Non, mon pere n'entrera point dans cette maiſon fatale ! ... Je ne ſerai point le témoin de leur joie... J'échapperai du moins à des amitiés qui me tuent.

SCENE II.

ROSALIE, JUSTINE, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

(*Il arrive précipitamment; & tout en approchant de Roſalie, il ſe jette à ſes genoux, & lui dit:*

EH bien, cruelle, ôtez-moi donc la vie! Je ſais tout. André m'a tout dit. Vous éloignez d'ici votre pere. Et de qui l'éloignez-vous? D'un homme qui vous adore, qui quittoit ſans regret ſon pays, ſa famille, ſes amis, pour traverſer les mers, pour aller ſe jetter aux genoux de vos inflexibles parents, y mourir ou vous obtenir.... Alors Roſalie, tendre, ſenſible, fidelle, partageoit mes ennuis; aujourd'hui, c'eſt elle qui les cauſe.

ROSALIE.

(*Emue & un peu déconcertée.*) Cet André eſt un imprudent. Je ne voulois pas que vous ſuſſiez mon projet.

CLAIRVILLE

Vous vouliez me tromper!

ROSALIE.

(*Vivement.*) Je n'ai jamais trompé perſonne.

CLAIRVILLE.

Dites-moi donc pourquoi vous ne m'aimez plus ? M'ôter votre cœur, c'eſt me condamner à mourir. Vous voulez ma mort. Vous la voulez. Je le vois.

ROSALIE.

Non, Clairville. Je voudrois bien que vous fuſſiez heureux.

CLAIRVILLE.

Et vous m'abandonnez !

ROSALIE.

Mais ne pourriez vous pas être heureux ſans moi ?

CLAIRVILLE.

Vous me percez le cœur. (*Il eſt toujours aux genoux de Roſalie, en diſant ces mots, il tombe la tête appuyée contre elle, & garde un moment le ſilence*).... Vous ne deviez jamais changer!... Vous le jurâtes!... Inſenſé que j'étois; je vous crus... Ah, Roſalie! cette foi donnée & reçue chaque jour avec de nouveaux tranſports, qu'eſt-elle devenue ? Que ſont devenus vos ſerments?

. . . Mon cœur fait pour recevoir & garder éternellement l'impreſſion de vos vertus & de vos charmes, n'a rien perdu de ſes ſentiments : il ne vous reſte rien des vôtres. . . Qu'ai-je fait pour qu'ils ſe ſoient détruits ?

ROSALIE.

Rien.

CLAIRVILLE.

Et pourquoi donc ne ſont-ils plus, ni ces inſtants ſi doux, où je liſois mes ſentimens dans vos yeux ? . . . Où ces mains (*il en prend une*) daignoient eſſuyer mes larmes, ces larmes tantôt ameres, tantôt délicieuſes, que la crainte & la tendreſſe faiſoient couler tour-à-tour... Roſalie ! ne me déſeſpérez pas. . . par pitié pour vous-même. Vous ne connoiſſez pas votre cœur. Non, vous ne le connoiſſez pas. Vous ne ſavez pas tout le chagrin que vous vous préparez.

ROSALIE.

J'en ai déja beaucoup ſouffert.

CLAIRVILLE.

Je laiſſerai au fond de votre ame une image terrible qui y entretiendra le trouble & la douleur. Votre injuſtice vous ſuivra.

ROSALIE.

Clairville, ne m'effrayez pas. (*en le regardant fixement.*) Que voulez-vous de moi ?

CLAIRVILLE

Vous fléchir ou mourir.

ROSALIE.

(*Après une pauſe.*) Dorval eſt votre ami ?

CLAIRVILLE.

Il fait ma peine. Il la partage.

ROSALIE.

Il vous trompe.

CLAIRVILLE.

Je périſſois par vos rigueurs. Ses conſeils m'ont conſervé. Sans Dorval, je ne ſerois plus.

ROSALIE.

Il vous trompe, vous dis-je. C'eſt un méchant.

CLAIRVILLE.

Dorval, un méchant ! Roſalie, y penſez-vous ? Il eſt au monde deux êtres que je porte au fond de mon cœur ; c'eſt Dorval & Roſalie. Les attaquer dans cet ſtyle, c'eſt me cauſer une peine mortelle. Dorval un méchant !

C'eſt Roſalie qui le dit ! Elle ! . . . Il ne lui reſtoit plus pour m'accabler que d'accuſer mon ami ! (*Dorval entre.*)

SCENE III.

ROSALIE, JUSTINE, CLAIRVILLE, DORVAL.

CLAIRVILLE.

VEnez, mon ami. Venez. Cette Roſalie, autrefois ſi ſenſible, maintenant ſi cruelle, vous accuſe ſans ſujet, & me condamne à un déſeſpoir ſans fin ; moi qui mourrois plutôt que de lui cauſer la peine la plus légere.

(*Cela dit, il cache ſes larmes ; il s'éloigne, il va ſe mettre ſur un canapé au fond du ſallon, dans l'attitude d'un homme déſolé.*

DORVAL.

(*montrant Clairville à Roſalie, lui dit :*) Mademoiſelle conſidérez votre ouvrage & le mien. Eſt ce là le ſort qu'il devroit attendre de nous ? Un déſeſpoir funeſte ſera donc le fruit amer de mon amitié & de votre tendreſſe, & nous le laiſſerons périr ainſi !

(*Clairville ſe leve, s'en va comme un homme qui erre. Roſalie le ſuit des yeux; & Dorval, après avoir un peu rêvé, continue d'un ton bas, ſans regarder Roſalie :*)

S'il s'afflige, c'eſt du moins ſans contrainte. Son ame honnête peut montrer toute ſa douleur... Et nous, honteux de nos ſentimens, nous n'oſons les confier à perſonne; nous nous les cachons... Dorval & Roſalie, contents d'échapper aux ſoupçons, ſont peut-être aſſez vils pour s'en applaudir en ſecret... (*Ici il ſe tourne ſubitement vers Roſalie.*)... Ah! Mademoiſelle, ſommes-nous faits pour tant d'humiliation? Voudrons-nous plus long-temps d'une vie auſſi abjecte? Pour moi, je ne pourrois me ſouffrir parmi les hommes, s'il avoit ſur tout l'eſpace qu'ils habitent, un ſeul endroit où j'euſſe mérité le mépris.

Echappé au danger, je viens à votre ſecours. Il faut que je vous replace au rang où je vous ai trouvée, ou que je meure de regrets.

(*Il s'arrête un peu, & puis il dit :*)

Roſalie, répondez-moi. La vertu a-t-elle pour vous quelque prix? L'aimez-vous encore?

ROSALIE.

Elle m'eſt plus chere que la vie.

DORVAL.

Je vais donc vous parler du ſeul moyen de vous réconcilier avec vous, d'être digne de la ſociété dans laquelle vous vivez, dêtre appellée l'éleve & l'amie de Conſtance, & d'être l'objet du reſpect & de la tendreſſe de Clairville.

ROSALIE.

Parlez. Je vous écoute.

(*Roſalie s'appuie ſur le dos d'un fauteuil, la tête penchée ſur une main, & Dorval continue.*)

Songez, Mademoiſelle, qu'une ſeule idée fâcheuſe qui nous ſuit, ſuffit pour anéantir le bonheur; & que la conſcience d'une mauvaiſe action eſt la plus fâcheuſe de toutes les idées. (*Vivement & rapidement.*) Quand nous avons commis le mal, il ne nous quitte plus; il s'établit au fond de notre ame avec la honte & le remords; nous le portons avec nous, & il nous tourmente.

Si vous ſuivez un penchant injuſte, il y a des regards qu'il faut éviter pour jamais; & ces regards ſont ceux des deux perſonnes que nous révérons le

plus ſur la terre. Il faut s'éloigner, fuir devant eux, & marcher dans le monde la tête baiſſée. (*Roſalie ſoupire.*)

Et loin de Clairville & de Conſtance, où irions-nous ? que deviendrions-nous ? qu'elle ſeroit notre ſociété ?. . Etre méchant, c'eſt ſe condamner à vivre, à ſe plaire avec les méchants, c'eſt vouloir demeurer confondus dans une foule d'êtres ſans principes, ſans mœurs & ſans caractere, vivre dans un menſonge continuel d'une vie incertaine & troublée ; louer en rougiſſant la vertu qu'on a abandonnée ; entendre dans la bouche des autres le blâme des actions qu'on a faites ; chercher le repos dans des ſyſtêmes que le ſouffle d'un homme de bien renverſe ; ſe fermer pour toujours la ſource des véritables joies, des ſeules qui ſoient honnêtes, auſteres & ſublimes ; & ſe livrer pour fuir, à l'ennui de tous ces amuſemens frivoles où le jour s'écoule dans l'oubli de ſoi-même, & où la vie s'échappe & ſe perd . . . Roſalie, je n'exagere point. Lorſque le fil du labyrinte ſe rompt, on n'eſt plus maître de ſon ſort ; on ne ſait juſqu'où l'on peut s'égarer.

Vous êtes effrayée ! & vous ne connoiſſez encore qu'une partie de votre péril.

Roſalie vous avez été ſur le point de perdre le plus grand bien qu'une femme puiſſe poſſéder ſur la terre ; un bien qu'elle doit inceſſamment demander au Ciel qui en eſt avare : un époux vertueux ! Vous alliez marquer par une injuſtice le jour le plus ſolemnel de votre vie, & vous condamner à rougir au ſouvenir d'un inſtant qu'on ne doit ſe rappeller qu'avec un ſentiment délicieux. . . . Songez qu'au pied de ces autels où vous auriez reçu mes ſerments, où j'aurois exigé les vôtres, l'idée de Clairville trahi & déſeſpéré vous auroit ſuivie. Vous euſſiez vû le regard ſévere de Conſtance attaché ſur vous. Voilà quels auroient été les témoins effrayants de notre union. . . Et ce mot ſi doux à prononcer & à entendre, lorſqu'il aſſure & qu'il comble le bonheur de deux êtres dont l'innocence & la vertu conſacroient les deſirs ; ce mot fatal eût ſcellé pour jamais notre injuſtice & notre malheur. . . Oui, Mademoiſelle, pour jamais. L'ivreſſe paſſe. On ſe voit tel qu'on eſt. On ſe mépriſe. On s'accuſe, & la miſere commence. (*Il échappe ici à Roſalie quelques larmes qu'elle eſſuie furtivement.*)

En effet quelle confiance peut-on avoir en une femme, lorſqu'elle a pu trahir ſon

amant? en un homme, lorſqu'il a pu tromper ſon ami?... Mademoiſelle, il faut que celui qui oſe s'engager en des liens indiſſolubles, voie dans ſa compagne la premiere des femmes; & malgré elle, Roſalie ne verroit en moi que le dernier des hommes... Cela ne peut être... Je ne ſaurois trop reſpecter la mere de mes enfants; & je ne ſaurois en être trop conſidéré.

Vous rougiſſez. Vous baiſſez les yeux... Quoi donc? Seriez-vous offenſée qu'il y eût dans la nature quelque choſe pour moi de plus ſacré que vous? Voudriez-vous me revoir encore dans ces inſtants humiliants & cruels, où vous me mépriſiez ſans doute, où je me haïſſois, où je craignois de vous rencontrer, où vous trembliez de m'entendre, & où nos ames flottantes entre le vice & la vertu étoient déchirées?...

Que nous avons été malheureux, Mademoiſelle! Mais mon malheur a ceſſé au moment où j'ai commencé d'être juſte. J'ai remporté ſur moi la victoire la plus difficile, mais la plus entiere. Je ſuis rentré dans mon caractere. Roſalie ne m'eſt plus redoutable; & je pourrois ſans crainte lui avouer tout le déſordre qu'elle avoit jetté dans

mon ame, lorſque dans le plus grand trouble de ſentiments & d'idées qu'aucun mortel ait jamais éprouvé, je répondois... Mais un événement imprévu, l'erreur de Conſtance, la vôtre, mes efforts m'ont affranchi... Je ſuis libre...

(*A ces mots, Roſalie paroît accablée. Dorval qui s'en apperçoit, ſe tourne vers elle; & la regardant d'un air plus doux, il continue.*)

Mais qu'ai-je exécuté que Roſalie ne le puiſſe mille fois plus facilement! Son cœur eſt fait pour ſentir, ſon eſprit pour penſer, ſa bouche pour annoncer tout ce qui eſt honnête. Si j'avois différé d'un inſtant, j'aurois entendu de Roſalie tout ce qu'elle vient d'entendre de moi. Je l'aurois écoutée. Je l'aurois regardée comme une divinité bienfaiſante qui me tendoit la main? & qui raſſuroit mes pas chancellants. A ſa voix, la vertu ſe ſeroit rallumée dans mon cœur.

ROSALIE (*d'une voix tremblante.*) Dorval...

DORVAL (*avec humanité.*) Roſalie.

ROSALIE.

Que faut-il que je faſſe?

DORVAL.

Nous avons placé l'eſtime de nous-mêmes à un haut prix.

ROSALIE.

Eſt-ce mon déſeſpoir que vous voulez?

DORVAL.

Non. Mais il eſt des occaſions où il n'y a qu'une action forte qui nous releve.

ROSALIE.

Je vous entends. Vous êtes mon ami... Oui, j'en aurai le courage... Je brûle de voir Conſtance... Je ſais enfin où le bonheur m'attend.

DORVAL.

Ah, Roſalie, je vous reconnois. C'eſt vous, mais plus belle, plus touchante à mes yeux que jamais! Vous voilà digne de l'amitié de Conſtance, de la tendreſſe de Clairville, & de toute mon eſtime; car j'oſe à préſent me nommer.

SCENE IV.

ROSALIE, JUSTINE, DORVAL, CONSTANCE.

ROSALIE (*court au devant de Conſtance.*)

VEnez, Conſtance. Venez recevoir de la main de votre pupille, le ſeul mortel qui ſoit digne de vous.

CONSTANCE.

Et vous; Mademoiſelle, courez embraſſer votre pere. Le voilà.

SCENE V & DERNIERE.

ROSALIE, JUSTINE, DORVAL, CONSTANCE, *le vieux.* LYSYMOND, *tenu ſous les bras par* CLAIRVILLE, *& par* ANDRE', CHARLES, SYLVESTRE, *toute la maiſon.*

ROSALIE.

MOn pere!

DORVAL.

Ciel que vois-je! C'eſt Lyſimond! C'eſt mon pere!

LYSIMOND.

Oui, mon fils. Oui, c'eſt moi. (*A Dorval & à Roſalie.*) Approchez mes enfants, que je vous embraſſe... Ah, ma fille! Ah mon fils.... (*Il les regarde.*) Du moins je les ai vus... (*Dorval & Roſalie ſont étonnés. Lyſimond s'en appercoit.*) Mon fils; voilà ta ſœur... Ma fille, voilà ton frere...

ROSALIE.

Mon frere!

Ces mots ſe diſent avec toute la vîteſſe de la ſurpriſe, & ſe font entendre preſque au même inſtant.

DORVAL.

Ma ſœur!

ROSALIE.

Dorval!

DORVAL.

Roſalie!

LYSIMOND. (*Il eſt aſſis.*)

Oui, mes enfants; vous ſaurez tout.... Approchez que je vous embraſſe encore... (*Il leve ſes mains au Ciel.*).... Que le Ciel qui me rend à vous, qui vous rend à moi, vous béniſſe... qu'il nous béniſſe tous... (*à Clairville:*) Clairville: (*à Conſtance:*) Madame, pardonnez à un pere qui retrouve ſes enfants. Je les croyois perdus pour moi... Je me ſuis dit cent fois: Je ne les reverrai jamais. Ils ne me reverront plus. Peut-être, hélas, ils s'ignoreront tou-

jours !... Quand je partis, ma chere Roſalie, mon eſpérance la plus douce étoit de te montrer un fils digne de moi, un frere digne de toute ta tendreſſe ; qui te ſervît d'appui, quand je ne ſerai plus... &, mon enfant, ce ſera bientôt... Mais, mes enfants, pourquoi ne vois-je point encore ſur vos viſages ces tranſports que je m'étois promis ?... Mon âge, mes infirmités, ma mort prochaine vous afflige... Ah, mes enfants, j'ai tant travaillé, tant ſouffert !... Dorval, Roſalie. (*en diſant ces mots, le vieillard tient ſes bras étendus vers ſes enfans qu'il regarde alternativement & qu'il invite à ſe reconnoître.*)

(*Dorval & Roſalie ſe regardent. tombent dans les bras l'un de l'autre, & vont enſemble embraſſer les genoux de leur pere en s'écriant :*)

DORVAL, ROSALIE.

Ah, mon pere !

LYSIMOND.

(*leur impoſant ſes mains & levant les yeux au Ciel, dit :*)

O Ciel ! je te rends graces ! mes enfants ſe ſont vus : ils s'aimeront, je l'eſpere, & je mourrai content... Clairville, Roſalie vous étoit chere... Roſalie, tu aimois Clairville. Tu l'aimes tou-

jours. Approchez que je vous uniſſe.

(*Clairville, ſans oſer approcher, ſe contente de tendre les bras à Roſalie, avec tout le mouvement du deſir & de la paſſion. Il attend. Roſalie le regarde un inſtant & s'avance. Clairville ſe précipite, & Lyſimond les unit.*)

ROSALIE (*en interrogation.*)

Mon pere?...

LYSIMOND.

Mon enfant?...

ROSALIE.

Conſtance.... Dorval.... ils ſont dignes l'un de l'autre.

LYSIMOND (*à Conſtance & à Dorval.*)

Je t'entends. Venez, mes chers enfants, Venez. Vous doublez mon bonheur.

(*Conſtance & Dorval s'approchent gravement de Lyſimond. Le bon vieillard prend la main de Conſtance, la baiſe, & lui préſente celle de ſon fils, que Conſtance reçoit.*)

LYSIMOND

(*pleurant & eſſuyant les yeux avec la main, dit:*)

Celles-ci ſont de joie, & ce ſeront les

dernieres... Je vous laiſſe une grande fortune. Jouiſſez-en comme je l'ai acquiſe. Ma richeſſe ne coûta jamais rien à ma probité. Mes enfants, vous la pourrez poſſéder ſans remords.... Roſalie, tu regardes ton frere, & tes yeux baignés de larmes reviennent ſur moi... Mon enfant, tu ſauras tout; je te l'ai déja dit... Epargne cet aveu à ton pere, à un frere ſenſible & délicat... Le Ciel qui a trempé d'amertumes toute ma vie, ne m'a réſervé de purs que ces derniers inſtants. Cher enfant, laiſſe m'en jouir... Tout eſt arrangé entre vous... Ma fille, voilà l'état de mes biens...

ROSALIE.

Mon pere...

LYSIMOND.

Prends, mon enfant J'ai vécu. Il eſt tems que vous viviez, & que je ceſſe; demain, ſi le Ciel le veut, ce ſera ſans regret... Tiens, mon fils, c'eſt le précis de mes dernieres volontés. Tu les reſpecteras. Sur tout n'oubliez pas André. C'eſt à lui que je devrai la ſatisfaction de mourir au milieu de vous. Roſalie, je me reſſouviendrai d'André, lorſque ta main me fermera les yeux... Vous verrez, mes enfants, que je n'ai conſulté que ma tendreſſe, & que je

vous aimois tous deux également. La perte que j'ai faite eſt peu de choſe. Vous la ſuporterez en commun.

ROSALIE.

Qu'entends-je, mon pere... on m'a remis... (*Elle préſente à ſon pere le portefeuille envoyé par Dorval.*)

LYSIMOND.

On t'a remis... Voyons... (*Il ouvre le portefeuille, il examine ce qu'il contient, & dit :*)... Dorval, tu peux ſeul éclaircir ce myſtere. Ces effets t'appartenoient. Parle, dis-nous comment ils ſe trouvent entre les mains de ta ſœur.

CLAIRVILLE (*vivement.*)

J'ai tout compris. Il expoſa ſa vie pour moi ; il me ſacrifioit ſa fortune.

ROSALIE (*à Clairville.*)
Sa paſſion !
CONSTANCE (*à Clairville.*)
Sa liberté !
CLAIRVILLE.
Ah, mon ami ! (*Il l'embraſſe.*)

Ces mots ſe diſent avec beaucoup de vîteſſe, & ſont preſque entendus en même temps.

ROSALIE

(*en se jettant dans le sein de son frere, & baissant la vue.*)

Mon frere....

DORVAL (*en souriant.*)

J'étois un insensé. Vous étiez un enfant.

LYSIMOND.

Mon fils, que te veulent-ils? Il faut que tu aies donné quelque grand sujet d'admiration & de joie, que je ne comprends pas, que ton pere ne peut partager.

DORVAL

Mon pere, la joie de vous revoir nous a transportés.

LYSIMOND.

Puisse le Ciel qui bénit les enfants par les peres, & les peres par les enfants, vous en accorder qui vous ressemblent, & qui vous rendent la tendresse que vous avez pour moi.

Fin du cinquieme Acte & de la Piece.

J'ai

J'Ai promis de dire pourquoi je n'entendis pas la derniere ſcene ; & le voici. Lyſimond n'étoit plus. On avoit engagé un de ſes amis qui étoit à peu près de ſon âge, & qui avoit ſa taille, ſa voix & ſes cheveux blancs, à le remplacer dans la Piece.

Ce vieillard entra dans le ſallon, comme Lyſimond y étoit entré la premiere fois, tenu ſous les bras par Clairville & par André, couvert des habits que ſon ami avoit apportés des priſons. Mais à peine y parut-il, que, ce moment de l'action remettant ſous les yeux de toute la famille un homme qu'elle venoit de perdre, & qui lui avoit été ſi reſpectable & ſi cher, perſonne ne put retenir ſes larmes. Dorval pleuroit. Conſtance & Clairville pleuroient. Roſalie étouffoit ſes ſanglots & détournoit ſes regards. Le vieillard qui repréſentoit Lyſimond, ſe troubla, & ſe mit à pleurer auſſi. La douleur, paſſant des maîtres aux domeſtiques, devint générale, & la piece ne finit pas.

Lorſque tout le monde fut retiré, je ſortis de mon coin, & je m'en retournai comme j'étois venu. Chemin faiſant,

j'eſſuyois mes yeux, & je me diſois pour me conſoler, car j'avois l'ame triſte : „ Il faut que je ſois bien bon de „ m'affliger ainſi. Tout ceci n'eſt qu'une „ comédie. Dorval en a pris le ſujet dans „ ſa tête. Il l'a dialoguée à ſa fantaiſie ; „ & l'on s'amuſoit aujourd'hui à la re- „ préſenter. „

Cependant quelques circonſtances m'embarraſſoient. L'hiſtoire de Dorval étoit connue dans le pays. La repréſentation en avoit été ſi vraie, qu'oubliant en pluſieurs endroits que j'étois ſpectateur, & ſpectateur ignoré, j'avois été ſur le point de ſortir de ma place, & d'ajouter un perſonnage réel à la ſcene. Et puis comment arranger avec mes idées ce qui venoit de ſe paſſer ? Si cette piece étoit une comédie comme une autre, pourquoi n'avoient-ils pu jouer la derniere ſcene ? Quelle étoit la cauſe de la douleur profonde dont ils avoient été pénétrés à la vue du vieillard qui faiſoit Lyſimond ?

Quelques jours après j'allai remercier Dorval de la ſoirée délicieuſe & cruelle que je devois à ſa complaiſance...

„ Vous avez donc été content de „ cela ? „ ....

J'aime à dire la vérité. Cet homme aimoit à l'entendre, & je lui répondis

que le jeu des acteurs m'en avoit tellement imposé, qu'il m'étoit impossible de prononcer sur le reste; d'ailleurs, que n'ayant point entendu la derniere scene, j'ignorois le dénouement; mais que s'il vouloit me communiquer l'ouvrage, je lui en dirois mon sentiment...

„ Votre sentiment! & n'en sais-je
„ pas à présent ce que j'en veux savoir?
„ Une piece est moins faite pour être
„ lue que pour être représentée; la re-
„ présentation de celle ci vous a plû. Il
„ ne m'en faut pas davantage. Cepen-
„ dant la voilà. Lisez-la, & nous en par-
„ lerons. „

Je pris l'ouvrage de Dorval. Je le lus à tête reposée; & nous en parlâmes le lendemain & les deux jours suivants.

Voici nos entretiens. Mais quelle différence entre ce que Dorval me disoit, & ce que j'écris!... Ce sont peut-être les mêmes idées; mais le génie de l'homme n'y est plus... C'est envain que je cherche en moi l'impression que le spectacle de la nature & la présence de Dorval y faisoient. Je ne la trouve point. Je ne vois plus Dorval. Je ne l'entends plus. Je suis seul, parmi la poussiere des livres & dans l'ombre d'un cabinet.... Et j'écris des lignes foibles, tristes & froides.

DORVAL ET MOI.

Premier Entretien.

CE jour, Dorval avoit tenté ſans ſuccès de terminer une affaire qui diviſoit depuis long tems deux familles du voiſinage, & qui pouvoit ruiner l'une & l'autre. Il en étoit chagrin, & je vis que la diſpoſition de ſon ame alloit répandre une teinte obſcure ſur notre entretien; Cependant je lui dis :

„ Je vous ai lu. Mais je ſuis bien „ trompé, ou vous ne vous êtes pas at„ taché à répondre ſcrupuleuſement aux „ intentions de M. votre pere. Il vous „ avoit recommandé, ce me ſemble, de „ rendre les choſes comme elles s'é„ toient paſſées; & j'en ai remarqué „ pluſieurs qui ont un caractere de fic„ tion qui n'en impoſe qu'au théatre, „ où l'on diroit qu'il y a une illuſion & „ des applaudiſſements de convention.

„ D'abord vous vous êtes aſſervi à la „ loi des unités. Cependant il eſt in„ croyable que tant d'événements ſe „ ſoient paſſés dans un même lieu; „ qu'ils n'aient occupé qu'un intervalle „ de vingt-quatre heures, & qu'ils ſe „ ſoient ſuccédés dans votre hiſtoire,

„ comme ils ſont enchaînés dans votre „ ouvrage. „

Vous avez raiſon. Mais ſi le fait a duré quinze jours, croyez-vous qu'il fallût accorder la même durée à la repréſentation ? Si les événements en ont été ſéparés par d'autres, qu'il étoit à propos de rendre cette confuſion ? Et s'ils ſe ſont paſſés en différents endroits de la maiſon, que je devois auſſi les répandre ſur le même eſpace ?

Les loix des trois unités ſont difficiles à obſerver, mais elles ſont ſenſées.

Dans la ſociété, les affaires ne durent que par de petits incidents qui donneroient de la vérité à un roman, mais qui ôteroient tout l'intérêt à un ouvrage dramatique. Notre attention s'y partage ſur une infinité d'objets différents ; mais au théatre où l'on ne repréſente que des inſtants particuliers de la vie réelle, il faut que nous ſoyons tout entiers à la même choſe.

J'aime mieux qu'une piece ſoit ſimple que chargée d'incidents. Cependant je regarde plus à leur liaiſon qu'à leur multiplicité. Je ſuis moins diſpoſé à croire deux événements que le hazard a rendus ſucceſſifs ou ſimultanés, qu'un grand nombre qui, rapprochés de l'expérience journaliere, la regle invaria-

ble des vraiſemblances dramatiques, me paroîtroient s'attirer les uns les autres par des liaiſons néceſſaires.

L'art d'intriguer conſiſte à lier les événements, de maniere que le ſpectateur ſenſé y apperçoive toujours une raiſon qui le ſatisfaſſe. La raiſon doit être d'autant plus forte, que les événements ſont plus ſinguliers. Mais il n'en faut pas juger par rapport à ſoi. Celui qui agit, & celui qui regarde ſont deux êtres très-différents.

Je ſerois fâché d'avoir pris quelque licence contraire à ces principes généraux de l'unité de temps & de l'unité d'action. Et je penſe qu'on ne peut être trop ſévere ſur l'unité de lieu. Sans cette unité, la conduite d'une piece eſt preſque toujours embarraſſée, louche. Ah, ſi nous avions des théatres où la décoration changeât toutes les fois que le lieu de la ſcene doit changer!

„ Et quel ſi grand avantage y trou-
„ veriez vous? „

Le ſpectateur ſuivroit ſans peine tout le mouvement d'une Piece. La repréſentation en deviendroit plus variée, plus intéreſſante & plus claire. La décoration ne peut changer que la ſcene ne reſte vuide. La ſcene ne peut reſter vuide qu'à la fin d'un acte. Ainſi tou-

tes les fois que deux incidents feroient changer la décoration, ils ſe paſſeroient dans deux actes différens. On ne verroit point une aſſemblée de ſénateurs ſuccéder à une aſſemblée de conjurés, à moins que la ſcene ne fût aſſez étendue pour qu'on y diſtinguât des eſpaces fort différents. Mais ſur de petits théatres, tels que les nôtres, que doit penſer un homme raiſonnable, lorſqu'il entend des courtiſans qui ſavent ſi bien que les murs ont des oreilles, conſpirer contre leur ſouverain dans l'endroit même où il vient de les conſulter ſur l'affaire la plus importante, ſur l'abdication de l'empire? Puiſque les perſonnages demeurent, il ſuppoſe apparemment que c'eſt le lieu qui s'en va.

Au reſte, ſur ces conventions théatrales, voici ce que je penſe. C'eſt que celui qui ignorera la raiſon poëtique, ignorant auſſi le fondement de la regle, ne ſaura ni l'abandonner, ni la ſuivre à propos. Il aura pour elle trop de reſpect ou trop de mépris; deux écueils oppoſés, mais également dangereux. L'un réduit à rien les obſervations & l'expérience des ſiecles paſſés, & ramene l'art à ſon enfance.

L'autre l'arrête tout court où il eſt, & l'empêche d'aller en avant.

Ce fut dans l'appartement de Roſalie, que je m'entretins avec elle, lorſque je détruiſis dans ſon cœur le penchant injuſte que je lui avois inſpiré, & que je fis renaitre ſa tendreſſe pour Clairville. Je me promenois avec Conſtance dans cette grande allée, ſous les vieux marronniers que vous voyez, lorſque je demeurai convaincu qu'elle étoit la ſeule femme qu'il y eût au monde pour moi. Pour moi ! qui m'étois propoſé dans ce moment de lui faire entendre que je n'étois point l'époux qui lui convenoit. Au premier bruit de l'arrivée de mon pere, nous deſcendimes, nous accourûmes tous, & la derniere ſcene ſe paſſa en autant d'endroits différents que cet honnête vieillard fit de pauſes, depuis la porte d'entrée juſques dans ce ſallon. Je les vois encore ces endroits.... Si j'ai renfermé toute l'action dans un lieu, c'eſt que je le pouvois ſans gêner la conduite de la Piece, & ſans ôter de la vraiſemblance aux événements.

„ Voilà qui eſt à merveilles. Mais „ en diſpoſant des lieux, du temps, & „ de l'ordre des événemens, vous „ n'auriez pas dû en imaginer qui ne

„ ſont, ni dans nos mœurs, ni dans
„ votre caractere. „

Je ne crois pas l'avoir fait.

„ Vous me perſuaderez donc que
„ vous avez eu avec votre valet la ſe-
„ conde ſcene du premier acte ? Quoi,
„ lorſque vous lui dites, *ma chaiſe*,
„ *des chevaux*, il ne partit pas ? Il ne
„ vous obéit pas ? Il vous fit des re-
„ montrances que vous écoutâtes tran-
„ quillement ? Le ſévere Dorval, cet
„ homme renfermé même avec ſon ami
„ Clairville, s'eſt entretenu familiere-
„ ment avec ſon valet Charles. Cela
„ n'eſt ni vraiſemblable ni vrai.)

Il faut en convenir. Je me dis à moi-même à-peu-près ce que j'ai mis dans la bouche de Charles. Mais ce Charles eſt un bon domeſtique qui m'eſt attaché. Dans l'occaſion il feroit pour moi tout ce qu'André a fait pour mon pere. Il a été témoin de la choſe. J'ai vu ſi peu d'inconvénient à l'introduire un moment dans la Piece, & cela lui a fait tant de plaiſir ! .... Parce qu'ils ſont nos valets, ont-ils ceſſé d'être des hommes ? ... S'ils nous ſervent, il en eſt un autre que nous ſervons.

„ Mais ſi vous compoſiez pour le
„ Théatre ? „

Je laiſſerois-là ma morale, & je me

garderois bien de rendre importants ſur la ſcene des êtres qui ſont nuls dans la ſociété. Les Daves ont été les pivots de la Comédie ancienne, parce qu'ils étoient en effet les moteurs de tous les troubles domeſtiques. Sont-ce les mœurs qu'on avoit il y a deux mille ans, où les nôtres, qu'il faut imiter? Nos valets de comédie ſont toujours plaiſants, preuve certaine qu'ils ſont froids. Si le poëte les laiſſe dans l'antichambre, où ils doivent être, l'action, ſe paſſant entre les principaux perſonnages, en ſera plus intéreſſante & plus forte. Moliere qui ſavoit ſi bien en tirer parti, les a exclus du Tartuffe & du Miſantrope. Ces intrigues de valets & de ſoubrettes dont on coupe l'action principale, ſont un moyen ſûr d'anéantir l'intérêt. L'action théatrale ne ſe repoſe point; & mêler deux intrigues, c'eſt les arrêter alternativement l'une & l'autre.

„ Si j'oſois, je vous demanderois „ grace pour les ſoubrettes. Il me ſem- „ ble que les jeunes perſonnes toujours „ contraintes dans leur conduite & dans „ leurs diſcours, n'ont que ces femmes „ à qui elles puiſſent ouvrir leur ame, „ confier des ſentiments qui la preſſent, „ & que l'uſage, la bienſéance, la

„ crainte, & les préjugés y tiennent „ renfermés.

Qu'elles reſtent donc ſur la ſcene juſqu'à ce que notre éducation devienne meilleure, & que les peres & meres ſoient les confidents de leurs enfants. . . . . Qu'avez-vous encore obſervé?

„ La déclaration de Conſtance ?. . . „

Eh bien ?

„ Les femmes n'en font guere. . ? „

D'accord. Mais ſuppoſez qu'une femme ait l'ame, l'élévation, & le caractere de Conſtance, qu'elle ait ſu choiſir un honnête homme, & vous verrez qu'elle avouera ſes ſentiments ſans conſéquence. Conſtance m'embarraſſa... beaucoup.... Je la plaignis; & l'en reſpectai davantage.

„ Cela eſt bien étonnant! Vous étiez „ occupé d'un autre côté....

Et ajoutez que je n'étois pas un fat.

„ On trouvera dans cette déclara„ tion quelques endroits peu ména„ gés..... Les femmes s'attache„ ront à donner du ridicule à ce ca„ ractere.... „

Quelles femmes, s'il vous plait! des femmes perdues qui avouoient un ſentiment honteux toutes les fois qu'elles ont dit, *je vous aime.* Ce n'eſt

pas là Conſtance ; & l'on ſeroit bien à plaindre dans la ſociété, s'il n'y avoit aucune femme qui lui reſſemblât.

„ Mais ce ton eſt bien extraordinaire „ au théatre !... „

Et laiſſez-là les tréteaux. Rentrez dans le ſallon, & convenez que le diſcours de Conſtance ne vous offenſa pas quand vous l'entendites-là.

„ Non. „

C'eſt aſſez. Cependant il faut tout vous dire. Lorſque l'ouvrage fut achevé, je le communiquai à tous les perſonnages, afin que chacun ajoutât à ſon rôle, en retranchât, & ſe peignit encore plus au vrai. Mais il arriva une choſe à laquelle je ne m'attendois guere, & qui eſt cependant bien naturelle. C'eſt que plus à leur état préſent qu'à leur ſituation paſſée, ici ils adoucirent l'expreſſion. Là, ils pallierent un ſentiment. Ailleurs, ils préparerent un incident. Roſalie voulut paroître moins coupable aux yeux de Clairville. Clairville, ſe montrer encore plus paſſionné pour Roſalie. Conſtance, marquer un peu plus de tendreſſe à un homme qui eſt maintenant ſon époux ; & la vérité des caracteres en a ſouffert en quelques endroits. La déclaration de Conſtance eſt un de ces

endroits. Je vois que les autres n'échapperont pas à la fineſſe de votre goût.

Ce diſcours de Dorval m'obligea d'autant plus, qu'il eſt peu dans ſon caractere de louer. Pour y répondre, je relevai une minutie que j'aurois négligée, ſans cela.

„ Et le thé de la même ſcene, lui „ dis-je? „

Je vous entends. Cela n'eſt pas de ce pays. J'en conviens; Mais j'ai voyagé long-temps en Hollande. J'ai beaucoup vécu avec des étrangers. J'ai pris d'eux cet uſage; & c'eſt moi que j'ai peint.

„ Mais au théatre! „

Ce n'eſt pas là. C'eſt dans le ſallon qu'il faut juger mon ouvrage.... Cependant ne paſſez aucun des endroits où vous croirez qu'il peche contre l'uſage du théatre.... Je ſerai bien-aiſe d'examiner ſi c'eſt moi qui ai tort, ou l'uſage.

Tandis que Dorval parloit, je cherchois les coups de crayon que j'avois donnés à la marge de ſon manuſcrit, par-tout où j'avois trouvé quelque choſe à reprendre. J'apperçus une de ces marques vers le commencement de la ſeconde ſcene du ſecond Acte, & je lui dis:

„ Lorſque vous vîtes Roſalie, ſelon
„ la parole que vous en aviez don-
„ née à votre ami, ou elle étoit inſ-
„ truite de votre depart, ou elle l'igno-
„ roit. Si c'eſt le premier, pourquoi
„ n'en dit-elle rien à Juſtine? Eſt-il
„ naturel qu'il ne lui échappe pas un
„ mot ſur un événement qui doit l'oc-
„ cuper toute entiere? Elle pleure;
„ mais ſes larmes coulent ſur elle. Sa
„ douleur eſt celle d'une ame délicate
„ qui s'avoue des ſentiments qu'elle
„ ne pouvoit empêcher de naître, &
„ qu'elle ne peut approuver. *Elle l'i-*
„ *gnoroit*, me direz vous. *Elle en pa-*
„ *rut étonnée. je l'ai écrit, & vous l'a-*
„ *vez vû.* Cela eſt vrai. Mais comment
„ a-t-elle pû ignorer ce qu'on ſavoit
„ dans toute la maiſon? . . . „

Il étoit matin. J'étois preſſé de quitter un ſéjour que je rempliſſois de trouble, & de me délivrer de la commiſſion la plus inattendue & la plus cruelle. Et je vis Roſalie auſſi-tôt qu'il fut jour chez elle. La ſcene a changé de lieu, mais ſans rien perdre de ſa vérité. Roſalie vivoit retirée. Elle n'eſpéroit derober ſes penſées ſecretes à la pénétration de Conſtance, & à la paſſion de Clairville, qu'en les évitant l'un & l'autre. Elle ne faiſoit que de

deſcendre de ſon appartement ; & elle n'avoit encore vu perſonne, quand elle entra dans le ſallon.

„ Mais pourquoi annonce-t-on Clair-
„ ville , tandis que vous vous entrete-
„ nez avec Roſalie ? Jamais on ne s'eſt
„ fait annoncer chez ſoi ! & ceci a
„ tout l'air d'un coup de théatre mé-
„ nagé à plaiſir „

Non, c'eſt le fait, comme il a été, & comme il devoit être. Si vous y voyez un coup de théâtre ; à la bonne heure. Il s'eſt placé là de lui-même.

Clairville ſait que je ſuis avec ſa maîtreſſe. Il n'eſt pas naturel qu'il entre tout au travers d'un entretien qu'il a deſiré. Cependant il ne peut réſiſter à l'impatience d'en apprendre le réſultat. Il me fait appeller. Euſſiez vous fait autrement ?

Dorval s'arrêta ici un moment ; enſuite il dit : J'aimerois bien mieux des tableaux ſur la ſcene, où il y en a ſi peu, & où ils produiroient un effet ſi agréable & ſi ſûr, que ces coups de théatre qu'on amene d'une maniere ſi forcée, & qui ſont fondés ſur tant de ſuppoſitions ſingulieres, que pour une de ces combinaiſons d'événements qui ſoit heureuſe & naturelle, il y en a

mille qui doivent déplaire à un homme de goût.

„ Mais quelle différence mettez-vous „ entre un coup de théatre, & un ta- „ bleau ? „

J'aurai bien plutôt fait de vous en donner des exemples que des définitions. Le ſecond acte de la piece s'ouvre par un tableau, & finit par un coup de théatre.

„ J'entends. Un incident imprévu „ qui ſe paſſe en action, & qui change „ ſubitement l'état des perſonnages, eſt „ un coup de théatre. Une diſpoſition „ de ces perſonnages ſur la ſcene, ſi na- „ turelle & ſi vraie, que, rendue fidele- „ ment par un peintre, elle me plairoit „ ſur la toile, eſt un tableau. „

A-peu-près.

„ Je gagerois preſque que dans la „ quatrieme ſcene du ſecond acte, il „ n'y a pas un mot qui ne ſoit vrai. „ Elle m'a déſolé dans le ſallon, & „ j'ai pris un plaiſir infini à la lire. Le „ beau tableau ; car c'en eſt un, ce „ me ſemble, que le malheureux Clair- „ ville renverſé ſur le ſein de ſon ami, „ comme dans le ſeul aſyle qui lui „ reſte. . . „

Vous penſez bien à ſa peine. Mais vous

vous oubliez la mienne. Que ce moment fut cruel pour moi!

„ Je le ſais. Je le ſais. Je me ſou-
„ viens que tandis qu'il exhaloit ſa
„ plainte & ſa douleur, vous verſiez
„ des larmes ſur lui. Ce ne ſont pas
„ là de ces circonſtances qui s'ou-
„ blient. „

Convenez que ce tableau n'auroit point eu lieu ſur la ſcene; que les deux amis n'auroient oſé ſe regarder en face, tourner le dos au ſpectateur, ſe groupper, ſe ſéparer, ſe rejoindre; & que toute leur action auroit été bien compaſſée, bien empéſée, bien manierée, & bien froide.

„ Je le crois. „

Eſt-il poſſible qu'on ne ſentira point que l'effet du malheur eſt de rapprocher les hommes, & qu'il eſt ridicule ſur-tout dans les momens de tumulte, lorſque les paſſions ſont portées à l'excès, & que l'action eſt la plus agitée, de ſe tenir en rond, ſéparés, a une certaine diſtance les uns des autres, & dans un ordre ſymmétrique?

Il faut que l'action théatrale ſoit bien imparfaite encore, puiſqu'on ne voit ſur la ſcene preſqu'aucune ſituation dont on pût faire une compoſition ſupportable en Peinture. Quoi donc!

la vérité y eſt-elle moins eſſentielle que ſur la toile? Seroit-ce une regle, qu'il faut s'éloigner de la choſe à meſure que l'art en eſt plus voiſin, & mettre moins de vraiſemblance dans une ſcene vivante où les hommes mêmes agiſſent, que dans une ſcene colorée où l'on ne voit, pour ainſi dire, que leurs ombres?

Je penſe, pour moi, que, ſi un ouvrage dramatique étoit bien fait & bien repréſenté, la ſcene offriroit au ſpectateur autant de tableaux réels, qu'il y auroit dans l'action de moments favorables au peintre.

„ Mais la décence! La décence! „ Je n'entends répéter que ce mot. La maîtreſſe de Barnevelt entre échévelée dans la priſon de ſon amant. Les deux amis s'embraſſent, & tombent à terre. Philoctete ſe rouloit autrefois à l'entrée de ſa caverne. Il y faiſoit entendre les cris inarticulés de la douleur. Ces cris formoient un vers peu nombreux. Mais les entrailles du ſpectateur en étoient déchirées. Avons-nous plus de délicateſſe & plus de génie que les Athéniens?... Quoi donc, pourroit-il y avoir rien de trop véhément dans l'action d'une mere, dont on immole la fille? Qu'elle coure ſur

la ſcene comme une femme furieuſe ou troublée ? Qu'elle rempliſſe de cris ſon palais ? Que le déſordre ait paſſé juſques dans ſes vêtemens ? Ces choſes conviennent à ſon déſeſpoir. Si la mere d'Iphigénie ſe montroit un moment reine d'Argos, & femme du Général des Grecs, elle ne me paroîtroit que la derniere des créatures. La véritable dignité, celle qui me frappe, qui me renverſe, c'eſt le tableau de l'amour maternel dans toute ſa vérité.

En feuilletant le manuſcrit, j'apperçus un petit coup de crayon que j'avois paſſé. Il étoit à l'endroit de la ſcene ſeconde du ſecond Acte, où Roſalie dit de l'objet qui l'a ſéduite, qu'*elle croyoit y reconnoître la vérité de toutes les chimeres de perfection qu'elle s'étoit faites.* Cette réflexion m'avoit ſemblé un peu forte pour un enfant ; & *les chimeres de perfection* s'écarter de ſon ton ingénu. J'en fis l'obſervation à Dorval. Il me renvoya pour toute réponſe au manuſcrit. Je le conſidérai avec attention ; je vis que ces mots avoient été ajoutés après-coup de la main même de Roſalie. & je paſſai à d'autres choſes.

„ Vous n'aimez pas les coups de „ théatre, lui dis-je ? „

Non.

„ En voici pourtant un, & des mieux „ arrangés. „

Je le ſais, & je vous l'ai cité.

„ C'eſt la baſe de toute votre in- „ trigue. „

J'en conviens.

„ Et c'eſt une mauvaiſe choſe? „

Sans doute.

„ Pourquoi donc l'avoir employée? „

C'eſt que ce n'eſt pas une fiction, mais un fait. Il ſeroit à ſouhaiter pour le bien de l'ouvrage que la choſe fût arrivée tout autrement.

„ Roſalie vous déclare ſa paſſion. „ Elle apprend qu'elle eſt aimée. Elle „ n'eſpere plus, elle n'oſe plus vous re- „ voir. Elle vous écrit. „

Cela eſt naturel.

„ Vous lui répondez. „

Il le falloit.

„ Clairville a promis à ſa ſœur que „ vous ne partiriez pas ſans l'avoir vue. „ Elle vous aime. Elle vous l'a dit. Vous „ connoiſſez ſes ſentiments. „

Elle doit chercher à connoître les miens.

„ Son frere va la trouver chez une „ amie, où des bruits fâcheux qui ſe „ ſont répandus ſur la fortune de Ro- „ ſalie, & ſur le retour de ſon pere,

„ l'ont appellée. On y ſavoit votre
„ départ. On en eſt ſurpris. On vous
„ accuſe d'avoir inſpiré de la tendreſſe
„ à ſa ſœur, & d'en avoir pris pour
„ ſa maîtreſſe. „

La choſe eſt vraie.

„ Mais Clairville n'en croit rien.
„ Il vous défend avec vivacité. Il ſe
„ fait une affaire. On vous appelle à
„ ſon ſecours, tandis que vous répon-
„ dez à la lettre de Roſalie. Vous
„ laiſſez votre réponſe ſur la table. „

Vous en euſſiez fait autant, je penſe.

„ Vous volez au ſecours de votre
„ ami. Conſtance arrive. Elle ſe croit
„ attendue. Elle ſe voit laiſſée. Elle ne
„ comprend rien à ce procédé. Elle
„ apperçoit la lettre que vous écriviez à
„ Roſalie. Elle la lit, & la prend pour
„ elle. „

Toute autre s'y ſeroit trompée.

„ Sans doute; elle n'a aucun ſoup-
„ çon de votre paſſion pour Roſalie,
„ ni de la paſſion de Roſalie pour vous,
„ la lettre répond à une déclaration;
„ & elle en a fait une. „

Ajoutez que Conſtance a appris de ſon frere le ſecret de ma naiſſance, & que la lettre eſt d'un homme qui croiroit manquer à Clairville, s'il prétendoit à la perſonne dont il eſt épris.

Ainſi Conſtance croit & doit ſe croire aimée ; & de-là tous les embarras où vous m'avez vû.

„ Que trouvez-vous donc à redire „ à celà ? il n'y a rien qui ſoit faux. „

Ni rien qui ſoit aſſez vraiſemblable. Ne voyez-vous pas qu'il faut des ſiecles pour combiner un ſi grand nombre de circonſtances ? Que les Artiſtes ſe félicitent tant qu'ils voudront du talent d'arranger de pareilles rencontres. J'y trouverai de l'invention, mais ſans goût véritable. Plus la marche d'une piece eſt ſimple, plus elle eſt belle. Un poëte qui auroit imaginé ce coup de théatre, & la ſituation du cinquieme acte, où m'approchant de Roſalie, je lui montre Clairville au fond du ſalon, ſur un canapé, dans l'attitude d'un homme au déſeſpoir, auroit bien peu de ſens, s'il préféroit le coup du théatre au tableau. L'un eſt preſque un enfantillage. L'autre eſt un trait de génie. J'en parle ſans partialité. Je n'ai inventé ni l'un ni l'autre. Le coup de théatre eſt un fait. Le tableau, une circonſtance heureuſe que le hazard fit naître, & dont je ſus profiter,

„ Mais lorſque vous fûtes la mé- „ priſe de Conſtance, que n'en aver-

„ tiffiez-vous Roſalie? L'expédient étoit „ ſimple, & il remédioit à tout. „

Oh pour le coup, vous voilà bien loin du théatre, & vous examinez mon ouvrage avec une ſévérité à laquelle je ne connois pas de piece qui réſiſtât. Vous m'obligeriez de m'en citer une qui allât juſqu'au troiſieme acte, ſi chacun y faiſoit à la rigueur ce qu'il doit faire. Mais cette réponſe qui ſeroit bonne pour un artiſte, ne l'eſt pas pour moi. Il s'agit ici d'un fait, & non d'une fiction. Ce n'eſt point à un auteur que vous demandez raiſon d'un incident; c'eſt à Dorval que vous demandez compte de ſa conduite.

Je n'inſtruiſis point Roſalie de l'erreur de Conſtance & de la ſienne, parce qu'elle répondoit à mes vues. Réſolu de tout ſacrifier à l'honnêteté, je regardai ce contre-temps qui me ſéparoit de Roſalie, comme un événement qui m'éloignoit du danger. Je ne voulois point que Roſalie prît une fauſſe opinion de mon caractere; mais il m'importoit bien devantage de ne manquer ni à moi-même, ni à mon ami. Je ſouffrois à le tromper, à tromper Conſtance; mais il le falloit.

„ Je le ſens. A qui écriviez-vous, ſi „ ce n'étoit pas à Conſtance? „

D'ailleurs il ſe paſſa ſi peu de temps entre ce moment & l'arrivée de mon pere ; & Roſalie vivoit ſi renfermée. Il n'étoit pas queſtion de lui écrire. Il eſt fort incertain qu'elle eût voulu récevoir ma lettre ; & il eſt ſûr qu'une lettre qui l'auroit convaincue de mon innocence, ſans lui ouvrir les yeux ſur l'injuſtice de nos ſentiments, n'auroit fait qu'augmenter le mal.

„ Cependant vous entendez de la „ bouche de Clairville mille mots qui „ vous dêchirent. Conſtance lui remet „ votre lettre. Ce n'eſt pas aſſez de „ cacher le penchant réel que vous „ avez ; il faut en diſſimuler un que vous „ n'avez pas. On arrange votre ma- „ riage avec Conſtance, ſans que vous „ puiſſiez vous y oppoſer. On annon- „ ce cette agréable nouvelle à Roſa- „ lie, ſans que vous puiſſiez la nier. Elle „ ſe meurt à vos yeux. Et ſon amant „ traité avec une dureté incroyable, „ tombe dans un état tout voiſin du „ déſeſpoir. „

C'eſt la vérité ; mais que pouvois-je à tout cela ?

„ A propos de cette ſcene de dé- „ ſeſpoir. Elle eſt ſinguliere. J'en avois „ été vivement affecté dans le ſallon. „ Jugez combien je fus ſurpris à la „ lecture „

„ lecture, d'y trouver des geſtes & „ point de diſcours. „

Voici une anecdote que je me garderois bien de vous dire, ſi j'attachois quelque mérite à cet ouvrage, & ſi je m'eſtimois beaucoup de l'avoir fait. C'eſt qu'arrivé à cet endroit de notre hiſtoire & de la piece, & ne trouvant en moi qu'une impreſſion profonde, ſans la moindre idée de diſcours, je me rappellai quelques ſcenes de comédie, d'après leſquelles je fis de Clairville un déſeſpéré très-diſert. Mais lui, parcourant ſon rôle légérement, me dit : *Mon frere, voilà qui ne vaut rien. Il n'y a pas un ſeul mot de vérité dans toute cette rhétorique.* Je le ſais. Mais voyez, & tâchez de faire mieux. *Je n'aurai pas de peine. Il ne s'agit que de ſe remettre dans la ſituation, & que de s'écouter.* Ce fut apparemment ce qu'il fit. Le lendemain il m'apporta la ſcene que vous connoiſſez, telle qu'elle eſt, mot pour mot. Je la lus & relus pluſieurs fois. J'y reconnus le ton de la nature; & demain, ſi vous voulez, je vous dirai quelques réflexions qu'elle m'a ſuggérées ſur les paſſions, leur accent, la déclamation, & la pantomime. Je vous reconduirai ce ſoir juſqu'au pied de la colline qui coupe en

deux la distance de nos demeures ; & nous y marquerons le lieu de notre rendez-vous.

Chemin faisant, Dorval observoit les phénomenes de la nature qui suivent le coucher du soleil ; & il disoit : Voyez comme les ombres particulieres s'affoiblissent à mesure que l'ombre universelle se fortifie... Ces larges bandes de pourpre nous promettent une belle journée.... Voilà toute la région du Ciel opposée au soleil couchant, qui commence à se teindre de violet... On n'entend plus dans la forêt que quelques oiseaux dont le ramage tardif égaie encore le crépuscule... Le bruit des eaux courantes qui commence à se séparer du bruit général, nous annonce que les travaux ont cessé en plusieurs endroits, & qu'il se fait tard.

Cependant nous arrivâmes au pied de la colline. Nous y marquâmes le lieu de notre rendez-vous, & nous nous séparâmes.

Second Entretien.

LE lendemain je me rendis au pied de la colline. L'endroit étoit ſolitaire & ſauvage. On avoit en perſpective quelques hameaux répandus dans la plaine : au delà une chaîne de montagnes inégales & déchirées qui terminoient en partie l'horiſon On étoit à l'ombre des chênes, & l'on entendoit le bruit ſourd d'une eau ſoûterraine qui couloit aux environs. C'étoit la ſaiſon où la terre eſt couverte des biens qu'elle accorde au travail & à la ſueur des hommes. Dorval étoit arrivé le premier. J'approchai de lui ſans qu'il m'apperçut. Il s'étoit abandonné au ſpectacle de la nature. Il avoit la poitrine élevée. Il reſpiroit avec force. Ses yeux attentifs ſe portoient ſur tous les objets. Je ſuivois ſur ſon viſage les impreſſions diverſes qu'il en éprouvoit ; & je commençois à partager ſon tranſport, lorſque je m'écriai, preſque ſans le vouloir, „ Il eſt ſous le charme. „

Il m'entendit, & me répondit d'une voix altérée. Il eſt vrai. C'eſt ici qu'on voit la nature. Voici le ſéjour ſacré de l'enthouſiaſme. Un homme a-t-il reçu

du génie? Il quitte la ville & ſes habitants. Il aime, ſelon l'attrait de ſon cœur, à mêler ſes pleurs au cryſtal d'une fontaine; à porter des fleurs ſur un tombeau; à fouler d'un pied léger l'herbe tendre de la prairie; à traverſer à pas lents des campagnes fertiles; à contempler les travaux des hommes; à fuir au fond des forêts. Il aime leur horreur ſecrete. Il erre. Il cherche un autre qui l'inſpire. Qui eſt-ce qui mêle ſa voix au torrent qui tombe de la montagne? Qui eſt-ce qui ſent le ſublime d'un lieu déſert? Qui eſt-ce qui s'écoute dans le ſilence de la ſolitude? C'eſt lui. Notre poëte habite ſur les bords d'un lac. Il promene ſa vue ſur les eaux, & ſon génie s'étend. C'eſt-là qu'il eſt ſaiſi de cet eſprit tantôt tranquille & tantôt violent, qui ſouleve ſon ame ou qui l'appaiſe à ſon gré... O Nature, tout ce qui eſt bien eſt renfermé dans ton ſein! Tu es la ſource féconde de toutes vérités!,.. Il n'y a dans ce monde que la vertu & la vérité qui ſoient dignes de m'occuper... L'enthouſiaſme naît d'un objet de la nature. Si l'eſprit l'a vu ſous des aſpects frappants & divers, il en eſt occupé, agité, tourmenté. L'imagination s'échauffe. La

paſſion s'émeut. On eſt ſucceſſivement étonné, attendri, indigné, courroucé. Sans l'enthouſiaſme, ou l'idée véritable ne ſe préſente point; ou, ſi par hazard on la rencontre, on ne peut la pourſuivre... Le poëte ſent le moment de l'enthouſiaſme. C'eſt après qu'il a médité. Il s'annonce en lui par un frémiſſement qui part de ſa poitrine, & qui paſſe d'une maniere délicieuſe & rapide juſqu'aux extrémités de ſon corps. Bientôt ce n'eſt plus un frémiſſement. C'eſt une chaleur forte & permanente qui l'embraſe, qui le fait haleter, qui le conſume, qui le tue; mais qui donne l'ame, la vie à tout ce qu'il touche. Si cette chaleur s'accroiſſoit encore, les ſpectres ſe multiplieroient devant lui. Sa paſſion s'éleveroit preſqu'au degré de la fureur. Il ne connoîtroit de ſoulagement qu'à verſer au dehors un torrent d'idées qui ſe preſſent, ſe heurtent, & ſe chaſſent.

Dorval éprouvoit à l'inſtant l'état qu'il peignoit. Je ne lui répondis point. Il ſe fit entre nous un ſilence pendant lequel je vis qu'il ſe tranquilliſoit. Bientôt il me demanda, comme un homme qui ſortiroit d'un ſommeil profond, qu'ai-je dit? Qu'avois-je à vous dire? Je ne m'en ſouviens plus.

„ Quelques idées que la ſcene de „ Clairville déſeſpéré vous avoit ſug- „ gérées ſur les paſſions, leur accent, „ la déclamation, la pantomime. „

La premiere, c'eſt qu'il ne faut point donner d'eſprit à ſes perſonnages, mais ſavoir les placer dans des circonſtances qui leur en donnent. . ,

Dorval ſentit à la rapidité avec laquelle il venoit de prononcer ces mots, qu'il reſtoit encore de l'agitation dans ſon ame ; il s'arrêta ; & pour laiſſer le temps au calme de renaître, ou plutôt pour oppoſer à ſon trouble une émotion plus violente, mais paſſagere ; il me raconta ce qui ſuit :

Une payſanne du village que vous voyez entre ces deux montagnes, & dont les maiſons élévent leurs faites au deſſus des arbres, envoya ſon mari chez ſes parents qui demeurent dans un hameau voiſin. Ce malheureux y fut tué par un de ſes beaux-freres. Le lendemain j'allai dans la maiſon où l'accident étoit arrivé. J'y vis un tableau, & j'y entendis un diſcours que je n'ai point oubliés. Le mort étoit étendu ſur un lit. Ses jambes nues pendoient hors du lit. Sa femme échevelée étoit à terre. Elle tenoit les pieds de ſon mari, & elle diſoit en fondant

en larmes, & avec une action qui en arrachoit à tout le monde : „ Hélas, „ quand je t'envoyai ici, je ne pen- „ ſois pas que ces pieds te menoient „ à la mort. „ Croyez-vous qu'une femme d'un autre rang auroit été plus pathétique ? Non. La même ſituation lui eût inſpiré le même diſcours. Son ame eût été celle du moment ; & ce qu'il faut que l'artiſte trouve, c'eſt ce que tout le monde diroit en pareil cas ; ce que perſonne n'entendra, ſans le reconnoître auſſi-tôt en ſoi.

Les grands intérêts, les grandes paſſions. Voilà la ſource des grands diſcours, des diſcours vrais. Preſque tous les hommes parlent bien en mourant.

Ce que j'aime dans la ſcene de Clairville ; c'eſt qu'il n'y a préciſément que ce que la paſſion inſpire, quand elle eſt extrême. La paſſion s'attache à une idée principale. Elle ſe tait, & elle revient à cette idée, preſque toujours par exclamation.

La pantomime, ſi négligée parmi nous, eſt employée dans cette ſcene, & vous avez éprouvé vous-même avec quel ſuccès !

Nous parlons trop dans nos drames, & conſéquemment nos acteurs n'y jouent pas aſſez. Nous avons per-

du un art dont les anciens connoiſſoient bien les reſſources. Le pantomime joüoit autrefois toutes les conditions, les rois, les héros, les tyrans, les riches, les pauvres, les habitans des villes, ceux de la campagne, choiſiſſant dans chaque état ce qui lui eſt propre, dans chaque action ce qu'elle a de frappant. Le philoſophe Timocrate qui aſſiſtoit un jour à ce ſpectacle, d'où la ſévérité de ſon caractere l'avoit toujours éloigné, diſoit: *Quali ſpectaculo me philoſophiæ verecundia privavit?* „ Timocrate avoit une mau-„ vaiſe honte; & elle a privé le phi-„ loſophe d'un grand plaiſir. „ Le cynique Demetrius en attribuoit tout l'effet aux inſtruments, aux voix, & à la décoration, en préſence d'un pantomime qui lui répondit: „ Regarde-„ moi jouer ſeul, & dis après cela de „ mon art tout ce que tu voudras? „ Les flûtes ſe taiſent. Le pantomime joue; & le philoſophe tranſporté s'écrie: *Je ne te vois pas ſeulement, Je t'entends. Tu me parles des mains.*

Quel effet cet art joint au diſcours ne produiroit-il pas? Pourquoi avons-nous ſéparé ce que la nature a joint?

A tout moment, le geſte ne répond-il pas au diſcours? Je ne l'ai jamais ſi

bien ſenti qu'en écrivant cet ouvrage. Je cherchois ce que j'avois dit, ce qu'on m'avoit répondu; & ne trouvant que des mouvements, j'écrivois le nom du perſonnage, & au deſſous ſon action. Je dis à Roſalie, acte. 2. ſcene 2. *S'il étoit arrivé que votre cœur ſurpris... fût entraîné par un penchant... dont votre raiſon vous fît un crime..., J'ai connu cet état cruel... Que je vous plaindrois!*

Elle me répond.... *Plaignez-moi donc* ... Je la plains, mais c'eſt par le geſte de commiſération; & je ne penſe pas qu'un homme qui ſent, eût fait autre choſe. Mais combien d'autres circonſtances où le ſilence eſt forcé? Votre conſeil expoſeroit-il celui qui le demande, à perdre la vie, s'il le ſuit; l'honneur, s'il ne le ſuit pas? Vous ne ſerez ni cruel ni vil. Vous marquerez votre perplexité par le geſte, & vous laiſſerez l'homme ſe déterminer.

Ce que je vis encore dans cette ſcene, c'eſt qu'il y a des endroits qu'il faudroit preſque abandonner à l'acteur. C'eſt à lui à diſpoſer de la ſcene écrite, à répéter certains mots, à revenir ſur certaines idées, à en retrancher quelques-unes, & à en ajouter

d'autres. Dans les *cantabile*, le muſicien laiſſe à un grand chanteur un libre exercice de ſon goût & de ſon talent. Il ſe contente de lui marquer les intervalles principaux d'un beau chant. Le poëte en devroit faire autant, quand il connoît bien ſon acteur. Qu'eſt-ce qui nous affecte dans le ſpectacle de l'homme animé de quelques-grandes paſſions ? Sont-ce ſes diſcours? Quelquefois. Mais ce qui émeut toujours, ce ſont des cris, des mots inarticulés, des voix rompues, quelques monoſyllables qui s'échappent par intervalles, je ne ſais quel murmure dans la gorge, entre les dents La violence du ſentiment coupant la reſpiration & portant le trouble dans l'eſprit, les ſyllabes des mots ſe ſéparent, l'homme paſſe d'un idée à une autre. Il commence une multitude de diſcours. Il n'en finit aucun ; & à l'exception de quelques ſentiments qu'il rend dans le premier accès, & auxquels il revient ſans ceſſe, le reſte n'eſt qu'une ſuite de bruits foibles & confus, de ſons expirants, d'accents étouffés que l'acteur connoît mieux que le poëte. La voix, le ton, le geſte, l'action, voilà ce qui appartient à l'acteur; & c'eſt ce qui nous frappe ſur-tout

dans le ſpectacle des grandes paſſions. C'eſt l'acteur qui donne au diſcours tout ce qu'il a d'énergie. C'eſt lui qui porte aux oreilles la force & la vérité de l'accent.

„ J'ai penſé quelquefois que les diſ-
„ cours des amants bien épris n'étoient
„ pas des choſes à lire, mais des choſes
„ à entendre. Car, me diſois-je, ce
„ n'eſt pas l'expreſſion, *je vous aime*,
„ qui a triomphé des rigueurs d'une
„ prude, des projets d'une coquette,
„ de la vertu d'une femme ſenſible. C'eſt
„ le tremblement de voix avec lequel il
„ fut prononcé; les larmes, les regards
„ qui l'accompagnerent. Cette idée re-
„ vient à la vôtre. „

C'eſt la même. Un ramage oppoſé à ces vraies voix de la paſſion, c'eſt ce que nous appellons des *tirades*. Rien n'eſt plus applaudi, & de plus mauvais goût. Dans une repréſentation dramatique, il ne s'agit non plus du ſpectateur que s'il n'exiſtoit pas. Y a-t-il quelque choſe qui s'adreſſe à lui? L'auteur eſt ſorti de ſon ſujet. L'acteur entraîné hors de ſon rôle. Ils deſcendent tous les deux du théatre. Je les vois dans le parterre; & tant que dure la tirade, l'action eſt ſuſpendue pour moi, & la ſcene reſte vuide.

Il y a dans la compoſition d'une Piece dramatique une unité de diſcours qui correſpond à une unité d'accents dans la déclamation. Ce ſont deux ſyſtêmes qui varient, je ne dis pas de la comédie à la tragédie, mais d'une comédie ou d'une tragédie à une autre. S'il en étoit autrement, il y auroit un vice, ou dans le poëme, ou dans la repréſentation. Les perſonnages n'auroient pas entr'eux la liaiſon, la convenance à laquelle ils doivent être aſſujettis, même dans les contraſtes. On ſentiroit dans la déclamation des diſſonances qui bleſſeroient. On reconnoîtroit dans le poëme un être qui ne ſeroit pas fait pour la ſociété dans laquelle on l'auroit introduit.

C'eſt à l'acteur à ſentir cette unité d'accents. Voilà le travail de toute ſa vie. Si ce tact lui manque, ſon jeu ſera tantôt foible, tantôt outré, rarement juſte, bon par endroits, mauvais dans l'enſemble.

Si la fureur d'être applaudi s'empare d'un acteur, il exagere. Le vice de ſon action ſe répand ſur l'action d'un autre. Il n'y a plus d'unité dans la déclamation de ſon rôle. Il n'y en a plus dans la déclamation de la Piece. Je ne vois bientôt ſur la ſcene qu'une aſſemblée tu-

multueuſe où chacun prend le ton qui lui plaît ; l'ennui s'empare de moi, mes mains ſe portent à mes oreilles, & je m'enfuis.

Je voudrois bien vous parler de l'accent propre à chaque paſſion ; mais cet accent ſe modifie en tant de manieres ; c'eſt un ſujet ſi fugitif & ſi délicat, que je n'en connois aucun qui faſſe mieux ſentir l'indigence de toutes les langues qui exiſtent & qui ont exiſté. On a une idée juſte de la choſe ; elle eſt préſente à la mémoire. Cherche-t-on l'expreſſion ? On ne la trouve point. On combine les mots de grave & d'aigu, de prompt & de lent, de doux & de fort ; mais le réſeau toujours lâche ne retient rien. Qui eſt ce qui pourroit décrire la déclamation de ces deux vers ?

Les a-t-on vus ſouvent ſe parler ? ſe chercher ?
Dans le fond des forêts alloient-ils ſe cacher ?

C'eſt un mêlange de curioſité, d'inquiétude, de douleur, d'amour, & de honte, que le plus mauvais tableau me peindroit mieux que le meilleur diſcours.

„ C'eſt une raiſon de plus pour écrire „ la pantomime. „

Sans doute. L'intonation & le geſte ſe déterminent réciproquement.

„ Mais l'intonation ne peut ſe noter, „ & il eſt facile d'écrire le geſte. „

Dorval fit une pauſe en cet endroit. Enſuite il dit :

Heureuſement une actrice d'un jugement borné, d'une pénétration commune, mais d'une grande ſenſibilité, ſaiſit ſans peine une ſituation d'ame, & trouve, ſans y penſer, l'accent qui convient à pluſieurs ſentiments différents qui ſe fondent enſemble, & qui conſtituent cette ſituation que toute la ſagacité du philoſophe n'analyſeroit pas.

Les Poëtes, les Acteurs, les Muſiciens, les Peintres, les Chanteurs du premier ordre, les grands Danſeurs, les Amants tendres, les vrais Dévots, toute cette troupe enthouſiaſte & paſſionnée ſent vivement, & réfléchit peu.

Ce n'eſt pas le précepte ; c'eſt autre choſe de plus immédiat, de plus intime, de plus obſcur, & de plus certain, qui les guide & qui les éclaire. Je ne peux vous dire quel cas je fais d'un grand Acteur, d'une grande Actrice. Combien je ſerois vain de ce talent, ſi je l'avois. Iſolé ſur la ſurface de la terre, maître de mon ſort, libre de préjugés, j'ai voulu une fois être Comédien ; & qu'on

me réponde du ſuccès de Quinault Dufreſne, & je le ſuis demain. Il n'y a que la médiocrité qui donne du dégoût au théatre, & dans quelque état que ce ſoit, que les mauvaiſes mœurs qui deshonorent. Au deſſous de Racine & de Corneille, c'eſt Baron, la Deſmares, la de Seine, que je vois; au-deſſous de Moliere & de Regnard, Quinault l'aîné & ſa ſœur.

J'étois chagrin, quand j'allois aux ſpectacles, & que je comparois l'utilite des théatres, avec le peu de ſoin qu'on prend à former les troupes. Alors je m'écriois: „ *Ah, mes amis, ſi nous* „ *allons jamais à la Lampedouſe* * *fon-*

* La Lampedouſe eſt une petite Iſle déſerte de la mer d'Afrique, ſituée à une diſtance preſque égale de la côte de Tunis & de l'iſle de Malte. La pêche y eſt excellente. Elle eſt couverte d'oliviers ſauvages. Le terrein en ſeroit fertile. Le froment & la vigne y réuſſiroient: cependant elle n'a jamais été habitée que par un marabou & par un mauvais prêtre. Le marabou, qui avoit enlevé la fille du Bey d'Alger, s'y étoit réfugié avec ſa maîtreſſe, & ils y accompliſſoient l'œuvre de leur ſalut. Le prêtre, appellé frere Clément, a paſſé dix ans à la Lampedouſe, & y vivoit encore il n'y a pas long-temps. Il avoit des beſtiaux. Il cultivoit la terre. Il renfermoit ſa proviſion dans un ſouterrein; & alloit vendre le reſte ſur les côtes voiſines où il ſe livroit au plaiſir,

„ *der loin de la terre, au milieu des flots*
„ *de la mer, un petit peuple heureux!*
„ *ce ſeront-là nos prédicateurs, & nous*
„ *les choiſirons ſans doute ſelon l'impor-*
„ *tance de leur miniſtere. Tous les peu-*
„ *ples ont leurs ſabbats, & nous aurons*
„ *auſſi les nôtres. Dans ces jours ſolem-*
„ *nels on repréſentera une belle tragédie,*
„ *qui apprenne aux hommes à redouter*
„ *les paſſions; une bonne comédie qui les*
„ *inſtruiſe de leurs devoirs, & qui leur*
„ *en inſpire le goût,* „

„ Dorval, j'eſpere qu'on n'y verra „ pas la laideur jouer le rôle de la „ beauté. „

Je le penſe. Quoi donc, n'y a-t-il pas dans un ouvrage dramatique aſſez de ſuppoſitions ſingulieres auxquelles il faut que je me prête, ſans éloigner encore l'illuſion par celles qui contrediſent & choquent mes ſens?

„ A

tant que ſon argent duroit. Il y a dans l'isle une petite égliſe diviſée en deux chapelles, que les Mahometans réverent comme les lieux de la ſépulture du ſaint marabou & de ſa maîtreſſe. Frere Clément avoit conſacré l'une à Mahomet, & l'autre à la ſainte Vierge. Voyoit-il arriver un vaiſſeau chrétien, il allumoit la lampe de la Vierge. Si le vaiſſeau étoit mahométan, vîte il ſouffloit la lampe de la viérge, & il allumoit pour Mahomet.

„ A vous dire vrai, j'ai quelquefois „ regretté les maſques des anciens; & „ j'aurois, je crois, ſupporté plus pa- „ tiemment les éloges donnés à un beau „ maſque qu'à un viſage déplaiſant. „

Et le contraſte des mœurs de la piece avec celles de la perſonne, vous a-t-il moins choqué?

„ Quelquefois le ſpectateur n'a pu „ s'empêcher d'en rire, & l'actrice d'en „ rougir. „

Non, je ne connois point d'état qui demandât des formes plus exquiſes, ni des mœurs plus honnêtes que le Théatre.

„ Mais nos ſots préjugés ne nous per- „ mettent pas d'être bien difficiles. „

Mais nous voilà bien loin de ma Piece. Où en étions-nous?

„ A la ſcene d'André. „

Je vous demande grace pour cette ſcene. J'aime cette ſcene, parce qu'elle eſt d'une impartialité tout-à-fait honnête & cruelle.

„ Mais elle coupe la marche de la „ Piece, & ralentit l'intérêt. „

Je ne la lirai jamais ſans plaiſir. Puiſſent nos ennemis la connoître, en faire cas, & ne la relire jamais ſans peine. Que je ſerois heureux, ſi l'occaſion de peindre un malheur domeſtique avoit

encore été pour moi celle de repouſſer l'injure d'un peuple jaloux, d'une maniere à laquelle ma nation pût ſe reconnoître, & qui ne laiſſât pas même à la nation ennemie la liberté de s'en offenſer.

„ La ſcene eſt pathétique, mais lon-
„ gue. „

Elle eût été, & plus pathétique, & plus longue, ſi j'en avois voulu croire André. *Monſieur*, me dit-il, après en avoir pris lecture, *voilà qui eſt fort bien ; mais il y a un petit défaut : c'eſt que cela n'eſt pas tout à-fait dans la vérité. Vous dites, par exemple, qu'arrivé dans le port ennemi, lorſqu'on me ſépara de mon maître, je l'appellai pluſieurs fois*, mon maître, mon cher maître ; *qu'il me regarda fixement, laiſſa tomber ſes bras, ſe retourna, & ſuivit ſans parler ceux qui l'environnoient.*

Ce n'eſt pas cela, il falloit dire que quand je l'eus appellé, mon maître, mon cher maître, *il m'entendit, ſe retourna, me regarda fixement ; que ſes mains ſe porterent d'elles-mêmes à ſes poches ; & que, n'y trouvant rien, car l'Anglois avide n'y avoit rien laiſſé, il laiſſa tomber ſes bras triſtement ; que ſa tête s'inclina vers moi d'un mouvement de compaſſion froide ; qu'il ſe retourna*

& ſuivoit ſans parler ceux qui l'environnoient. Voilà le fait.

Ailleurs, vous paſſez de votre autorité une des choſes qui marquent le plus la bonté de feu Monſieur votre pere. Cela eſt fort mal. Dans la priſon, lorſqu'il ſentit ſes bras nuds, mouillés de mes larmes, il me dit : „ Tu pleures, André ! „ Padonne, mon ami. C'eſt moi qui „ t'ai entraîné ici. Je le ſais. Tu es tombé „ dans le malheur à ma ſuite... „ *Voilà-n'eſt-il pas que vous pleurez vous-même ! Cela étoit donc bon à mettre.*

Dans un autre endroit, vous faites encore pis. Lorſqu'il m'eut dit : Mon enfant, prends courage, tu ſortiras d'ici. Pour moi, je ſens à ma foibleſſe qu'il faut que j'y meure. *Je m'abandonnai à toute ma douleur, & je fis retentir le chachot de mes cris. Alors votre pere me dit :* „ André, ceſſe ta plainte. Reſpecte „ la volonté du Ciel & le malheur de „ ceux qui ſont à tes côtés, & qui ſouf- „ frent en ſilence... „ *Et où eſt ce que cela eſt ?*

Et l'endroit du Correſpondant ? Vous l'avez ſi bien brouillé que je n'y entends plus rien. Votre pere me dit, comme vous l'avez rapporté, que cet homme avoit agi, & que ma préſence, auprès de lui étoit ſans doute le premier de ſes bons

offices. Mais il ajouta: „ Oh, mon „ enfant, quand Dieu ne m'auroit „ accordé que la conſolation de t'avoir „ dans ces moments cruels, combien „ n'aurois-je pas de graces à lui ren- „ dre? „ *Je ne trouve rien de cela dans votre papier. Monſieur, eſt-ce qu'il eſt défendu de prononcer ſur la ſcene le nom de Dieu, ce nom ſaint que votre pere avoit ſi ſouvent à la bouche?...* Je ne crois pas, André!... *Eſt-ce que vous avez appréhendé qu'on sût que votre pere étoit chrétien?...* Nullement, André. La morale du chrétien eſt ſi belle! Mais pourquoi cette queſtion?... *Entre nous, on dit....* Quoi?... *que vous êtes... un peu... eſprit fort; & ſur les endroits que vous avez retranchés, j'en croirois quelque choſe...* André, je ſerois obligé d'en être d'autant meilleur citoyen, & plus honnête homme.... *Monſieur, vous êtes bon; mais n'allez pas vous imaginer que vous valiez Monſieur votre pere. Cela viendra peut-être un jour...* André, eſt-ce-là tout?... *J'aurois bien encore un mot à vous dire; mais je n'oſe...* Vous pouvez parler... *Puiſque vous me le permettez, vous êtes un peu bref ſur les bons procédés de l'Anglois qui vint à notre ſecours. Monſieur, il y a d'honnêtes gens par-tout...*

Mais vous êtes bien changé de ce que vous avez été. Si ce qu'on dit encore de vous eſt vrai... Et qu'eſt-ce qu'on dit encore?... *Que vous avez été fou de ces gens là...* André!... *que vous regardiez leur pays comme l'azyle de la liberté, la patrie de la vertu, de l'invention, de l'originalité....* André... *A préſent cela vous ennuie. Eh bien, n'en parlons plus. Vous avez dit que le Correſpondant, voyant Monſieur votre pere tout nud, ſe dépouilla & le couvrit de ſes vêtemens. Cela eſt fort bien. Mais il ne falloit pas oublier qu'un de ſes gens en fit autant pour moi. Ce ſilence, Monſieur, retomberoit ſur mon compte, & me donneroit un air d'ingratitude que je ne veux point avoir abſolument.*

Vous voyez qu'André n'étoit pas tout-à-fait de votre avis. Il vouloit la ſcene comme elle s'eſt paſſée. Vous la voulez comme il convient à l'ouvrage. Et c'eſt moi ſeul qui ai tort de vous avoir mécontentés tous les deux.

„ *Qui le faiſoit mourir dans le fond* „ *d'un cachot, ſur les baillons de ſon* „ *valet!* eſt un mot dur. „

C'eſt un mot d'humeur. Il échappe à un mélancolique qui a partiqué la vertu toute ſa vie, qui n'a pas encore eu un moment de bonheur, & à qui

l'on raconte les infortunes d'un homme de bien.

„ Ajoutez que cet homme de bien „ eſt peut-être ſon pere, & que ces „ infortunes détruiſent les eſpérances de „ ſon ami, jettent ſa maîtreſſe dans la „ miſere, & ajoutent une amertume „ nouvelle à ſa ſituation. Tout cela ſerâ „ vrai. Mais vos ennemis?

S'ils ont jamais connoiſſance de mon ouvrage, le public ſera leur juge & le mien. On leur citera cent endroits de Corneille, de Racine, de Voltaire, & de Crébillon, où le caractere & la ſituation amenent des choſes plus fortes, qui n'ont jamais ſcandaliſé perſonne. Ils reſteront ſans réponſe, & l'on verra, ce qu'ils n'ont garde de déceler, que ce n'eſt point l'amour du bien qui les anime, mais la haine de l'homme qui les dévore.

„ Mais qu'eſt-ce que cet André? Je „ trouve qu'il parle trop bien pour un „ domeſtique; & je vous avoue qu'il y „ a dans ſon récit des endroits qui ne „ ſeroient point indignes de vous. „

Je vous l'ai déja dit, rien ne rend éloquent comme le malheur. André eſt un garçon qui a eu de l'éducation, mais qui a été, je crois, un peu libertin dans ſa jeuneſſe. On le fit paſſer aux Iſles,

où mon pere, qui ſe connoiſſoit en hommes, ſe l'attacha, le mit à la tête de ſes affaires, & s'en trouva bien. Mais ſuivons nos obſervations. Je crois appercevoir un petit trait à côté du monologue qui termine l'acte.

„ Cela eſt vrai. „

Qu'eſt-ce qu'il ſignifie ?

„ Qu'il eſt beau, mais d'une lon-
„ gueur inſupportable. „

Eh bien, raccourciſſons-le. Voyons, que voulez-vous en retrancher ?

„ Je n'en ſais rien. „

Cependant il eſt long.

„ Vous m'embarraſſerez tant qu'il
„ vous plaira. Mais vous ne détruirez
„ pas la ſenſation. „

Peut-être.

„ Vous me ferez grand plaiſir. „

Je vous demanderai ſeulement comment vous l'avez trouvé dans le ſallon.

„ Bien. Mais je vous demanderai à
„ mon tour, comment il arrive que ce
„ qui m'a paru court à la repréſentation,
„ me paroiſſe long à la lecture. „

C'eſt que je n'ai point écrit la pantomime, & que vous ne vous l'êtes point rappellée. Nous ne ſavons point encore juſqu'où la pantomime peut influer ſur la compoſition d'un ouvrage

dramatique, & ſur la repréſentation.

„ Cela peut être. „

Et puis je gage que vous me voyez encore ſur la ſcene françoiſe, au théatre.

„ Vous croyez donc que votre ou-
„ vrage ne réuſſiroit point au théatre ?„

Difficilement. Il faudroit, ou élaguer en quelques endroits le dialogue, ou changer l'action théatrale & la ſcene.

„ Qu'appellez vous changer la ſce-
„ ne ? „

En ôter tout ce qui reſſerre un lieu déja trop étroit, avoir des décorations, pouvoir exécuter d'autres tableaux que ceux qu'on voit depuis cent ans ; en un mot, tranſporter au théatre le ſallon de Clairville, comme il eſt.

„ Il eſt donc bien important d'avoir
„ une ſcene ? „

Sans doute. Songez que le Spectacle François comporte autant de décorations que le Théatre Lyrique ; & qu'il en offriroit de plus agréables, parce que le monde enchanté peut amuſer des enfants, & qu'il n'y a que le monde réel qui plaiſe à la raiſon. . , Faute de ſcene, on n'imaginera rien. Les hommes qui auront du génie ſe dégoûteront. Les Auteurs médiocres réuſſiront par une imitation ſervile. On s'attachera de plus en plus à de petites bienſéances, & le goût

goût national s'appauvrira. . . Avez-vous vu la Salle de Lyon ? Je ne demanderois qu'un pareil monument dans la Capitale, pour faire éclore une multitude de poëmes, & produire peut-être quelques genres nouveaux.

„ Je n'entends pas. Vous m'obligerez „ de vous expliquer davantage. „

Je le veux.

Que ne puis-je rendre tout ce que Dorval me dit, & de la maniere dont il le dit ? Il débuta gravement. Il s'échauffa peu-à-peu. Ses idées ſe preſſerent ; & il marchoit ſur la fin avec tant de rapidité, que j'avois peine à le ſuivre. Voici ce que j'ai retenu.

Je voudrois bien (dit-il d'abord) perſuader à ces eſprits timides, qui ne connoiſſent rien au-delà de ce qui eſt, que ſi les choſes étoient autrement, ils les trouveroient également bien ; & que l'autorité de la raiſon n'étant rien devant eux, en comparaiſon de l'autorité du temps, ils approuveroient ce qu'ils reprennent, comme il leur eſt ſouvent arrivé de reprendre ce qu'ils avoient approuvé. . . Pour bien juger dans les beaux arts, il faut réunir pluſieurs qualités rares ! . . . Un grand goût ſuppoſe un grand ſens, une longue expérience, une ame honnête & ſenſible, un eſprit

élevé, un tempérament un peu mélancolique, & des organes délicats...

Après un moment de silence, il ajouta. Je ne demanderois pour changer la face du genre dramatique ; qu'un théatre très étendu, où l'on montrât, quand le sujet d'une piece l'exigeroit, une grande place avec les édifices adjacents, tel que le péristile d'un palais, l'entrée d'un temple, différents endroits distribués de maniere que le spectateur vit toute l'action, & qu'il y en eût une partie de cachée pour les acteurs.

Telle fut ou put être autrefois la scene des Eumenides d'Eschyle. D'un coté, c'étoit un espace sur lequel les Furies déchaînées cherchoient Oreste qui s'étoit dérobé à leur poursuite, tandis qu'elles étoient assoupies. De l'autre, on voyoit le coupable le front ceint d'un bandeau, embrassant les pieds de la statue de Minerve, & implorant son assistance. Ici, Oreste adresse sa plainte à la Déesse. Là, les Furies s'agitent : elles vont, elles viennent, elles courent. Enfin une d'entr'elles s'écrie : „ Voici la trace du sang „ que le parricide a laissé sur ses pas... „ Je le sens.... Je le sens...„ Elle marche. Ses sœurs impitoyables la suivent. Elles passent de l'endroit où elles étoient

dans l'aſyle d'Oreſte. Elles l'environnent en pouſſant des cris, en frémiſſant de rage, en ſecouant leurs flambeaux. Quel moment de terreur & de piété, que celui où l'on entend la priere & les gémiſſements du malheureux, percer à travers les cris & les mouvements effroyables des êtres cruels qui le cherhent! Exécuterons-nous rien de pareil ſur nos théatres? On n'y peut jamais montrer qu'une action, tandis que dans la nature il y en a preſque toujours de ſimultanée, dont les repréſentations concomitantes ſe fortifiant réciproquement, produiroient ſur nous des effets terribles. C'eſt alors qu'on tremble roit d'aller au ſpectacle, & qu'on ne pourroit s'en empêcher; c'eſt alors qu'au lieu de ces petites émotions paſſageres, de ces froids applaudiſſements, de ces larmes rares dont le poëte ſe contente, il renverſeroit les eſprits, il porteroit dans les ames le trouble & l'épouvante; & que l'on verroit ces phénomenes de la tragédie ancienne, ſi poſſibles & ſi peu crus, ſe renouveller parmi nous. Ils attendent, pour ſe montrer, un homme de génie qui ſache combiner la pantomime avec le diſcours; entremêler une ſcene parlée avec une ſcene muette, & tirer parti de la réunion des

deux ſcenes, & ſur-tout de l'approche ou terrible ou comique de cette réunion, qui ſe feroit toujours. Après que les Euménides ſe ſont agitées ſur la ſcene, elles arrivent dans le ſanctuaire, où le coupable s'eſt réfugié, & les deux ſcenes n'en font qu'une.

„ Deux ſcenes alternativement muettes & parlées. Je vous entends. Mais „ la confuſion. „

Une ſcene muette eſt un tableau, c'eſt une décoration animée. Au théatre lyrique, le plaiſir de voir nuit-il au plaiſir d'entendre ?

„ Non... Mais ſeroit-ce ainſi qu'il faudroit entendre ce qu'on nous raconte „ de ces ſpectacles anciens où la muſique, „ la déclamation & la pantomime étoient „ tantôt réunies & tantôt ſéparées ? „

Quelquefois. Mais cette diſcuſſion nous éloigneroit. Attachons-nous à notre ſujet. Voyons ce qui ſeroit poſſible aujourd'hui, & prenons un exemple domeſtique & commun.

Un pere a perdu ſon fils dans un combat ſingulier. C'eſt la nuit. Un domeſtique témoin du combat vient annoncer cette nouvelle. Il entre dans l'appartement du pere malheureux qui dormoit. Il ſe promene. Le bruit d'un homme qui marche, l'éveille. Il demande qui

c'eſt... C'eſt moi, Monſieur, lui répond le domeſtique d'une voix altérée. ... Eh bien, qu'eſt-ce qu'il y a?.. Rien... Comment rien ?... Non, Monſieur... Cela n'eſt pas. Tu trembles. Tu détournes la tête. Tu évites ma vue. Encore un coup, qu'eſt-ce qu'il y a ? Je veux le ſavoir. Parle. Je te l'ordonne. ... Je vous dis, Monſieur qu'il n'y a rien, lui répond encore le domeſtique, en verſant des larmes... Ah, malheureux, s'écrie le pere, en s'élançant du lit ſur lequel il repoſoit. Tu me trompes. Il eſt arrivé quelque grand malheur.... Ma femme eſt-elle morte ?... Non, Monſieur.... Ma fille ?... Non Monſieur... C'eſt donc mon fils?... Le domeſtique ſe tait. Le pere entend ſon ſilence, ſe jette à terre. Il remplit ſon appartement de ſa douleur & de ſes cris. Il fait, il dit tout ce que le déſeſpoir ſuggere, à un pere qui perd ſon fils, l'eſpérence unique de ſa famille.

Le même homme court chez la mere. Elle dormoit auſſi. Elle ſe réveille au bruit de ſes rideaux tirés avec violence. Qu'y a-t-il? demande-t-elle... Madame, le malheur le plus grand. Voici le moment d'être chrétienne. Vous n'avez plus de fils.... Ah Dieu ! s'écrie cette mere affligée. Et prenant un Chriſt qui étoit

à ſon chevet, elle le ſerre entre ſes bras. Elle y colle ſa bouche. Ses yeux fondent en larmes. Et ces larmes arroſent ſon Dieu cloué ſur une croix.

Voilà le tableau de la femme pieuſe. Bientôt nous verrons celui de l'épouſe tendre & de la mere déſolée. Il faut à une ame où la religion domine les mouvements de la nature, une ſecouſſe plus forte pour en arracher de véritables voix.

Cependant on avoit porté dans l'appartement du pere, le cadavre de ſon fils; & ils s'y paſſoit une ſcene de déſeſpoir, tandis qu'il ſe faiſoit une pantomime de pitié chez la mere.

Vous voyez comment la pantomime & la déclamation changent alternativement de lieu. Voilà ce qu'il faut ſubſtituer à nos *à parte*. Mais le moment de la réunion des ſcenes approche. La mere, conduite par les domeſtiques, s'avance vers l'appartement de ſon époux... Je demande ce que devient le ſpectateur pendant ce mouvement? ... C'eſt un époux, c'eſt un pere étendu ſur le cadavre d'un fils, qui va frapper les regards d'une mere!... Mais elle à traverſé l'eſpace qui ſépare les deux ſcenes. Des cris lamentables ont atteint ſon oreille. Elle a vu. Elle ſe rejette en arriere. La force l'aban-

donne, & elle tombe ſans ſentiment entre les bras de celui qui l'accompagne. Bientôt ſa bouche ſe remplira de ſanglots. *Tum veræ voces.*

Il y a peu de diſcours dans cette action; mais un homme de génie qui aura à remplir les intervalles vuides, n'y répandra que quelques monoſyllabes. Il jettera ici une exclamation, là un commencement de phraſe. Il ſe permettra rarement un diſcours ſuivi, quelque court qu'il ſoit.

Voilà de la tragédie; mais il faut pour ce genre, des auteurs, des acteurs, un théatre, & peut-être un peuple.

„ Quoi, vous voudriez; dans la „ tragédie, un lit de repos, une mere, „ une pere endormis; un crucifix; un „ cadavre; deux ſcenes alternativement „ muettes & parlées! Et les bienſéan- „ ces! „

Ah, bienſéances cruelles, que vous rendez les ouvrages décents & petits!.. Mais, ajouta Dorval d'un ſang froid qui me ſurprit, ce que je propoſe ne ſe peut donc plus?

„ Je ne crois pas que nous en ve- „ nions jamais là. „

Eh bien, tout eſt perdu! Corneille! Racine, Crebillon, Voltaire, ont reçu les plus grands applaudiſſements

auxquels des hommes de génie pouvoient prétendre ; & la tragédie eſt arrivée parmi nous au plus haut degré de perfection.

Pendant que Dorval parloit ainſi, je faiſois une réflexion bien ſinguliere. C'eſt comment, à l'occaſion d'une aventure domeſtique qu'il avoit miſe en comédie, il établiſſoit des préceptes communs à tous les genres dramatiques, & étoit toujours entraîné par ſa mélancolie, à ne les appliquer qu'à la tragédie.

Après un moment de ſilence, il dit :

Il y a cependant une reſſource. Il faut eſpérer que quelque jour un homme de génie ſentira l'impoſſibilité d'atteindre ceux qui l'ont précédé dans une route battue, & ſe jettera de dépit dans une autre. C'eſt le ſeul évenement qui puiſſe nous affranchir de pluſieurs préjugés que la Philoſophie a vainement attaqués. Ce ne ſont plus des raiſons, c'eſt une production qu'il nous faut.

„ Nous en avons une. „

Quelle ?

„ Sylvie, tragédie en un acte, & „ en proſe. „

Je la connois. C'eſt le Jaloux, tragédie. L'ouvrage eſt d'un homme qui penſe & qui ſent.

„ La ſcene s'ouvre par un tableau „ charmant. C'eſt l'intérieur d'une „ chambre dont on ne voit que les „ murs. Au fond de la chambre, il y a „ ſur une table, une lumiere, un pot à „ l'eau & un pain. Voilà le ſéjour & la „ nourriture qu'un mari jaloux deſtine „ pour le reſte de ſes jours, à une „ femme innocente dont il a ſoupçonné „ la vertu. „

„ Imaginez à préſent cette femme en „ pleurs, devant cette table. Made- „ moiſelle Gauſſin. „

Et vous jugez de l'effet des tableaux par celui que vous me citez. Il y a dans la piece d'autres détails qui m'ont plû. Elle ſuffit pour éveiller un homme de génie, mais il faut un autre ouvrage pour convertir un peuple.

En cet endroit Dorval s'écria: „ O „ toi qui poſſedes toute la chaleur du „ génie à un âge où il reſte à peine aux „ autres une froide raiſon, que ne puis- „ je être, à tes côtés, ton Euménide? Je „ t'agiterois ſans relâche: tu le ferois „ cet ouvrage: je te rappellerois les lar- „ mes que nous a fait répandre la ſcene „ de l'Enfant Prodigue & de ſon valet: „ & en diſparoiſſant d'entre nous, tu ne „ nous laiſſerois pas le regret d'un genre „ dont tu pouvois être le fondateur. „

„ Et ce genre, comment l'appellerez-
„ vous ? „

La tragédie domeſtique & bourgeoiſe. Les Anglois ont le Marchand de Londres, & le Joueur, tragédies en proſe. Les tragédies de Shakeſpear ſont moitié vers & moitié proſe. Le premier poëte qui nous fit rire avec de la proſe, introduiſit la proſe dans la comédie. Le premier poëte qui nous fera pleurer avec de la proſe, introduira la proſe dans la tragédie.

Mais dans l'art, ainſi que dans la nature, tout eſt enchainé; ſi l'on ſe rapproche d'un côté de ce qui eſt vrai, on s'en rapprochera de beaucoup d'autres. C'eſt alors que nous verrons ſur la ſcene des ſituations naturelles qu'une décence ennemie du génie & des grands effets a proſcrites. Je ne me laiſſerai point de crier à nos François : La Vérité ! La Nature ! Les Anciens ! Sophocle ! Philoctete ! Le poëte l'a montré ſur la ſcene, couché à l'entrée de ſa caverne & couvert de lambeaux déchirés. Il s'y roule. Il y éprouve une attaque de douleur. Il y crie. Il y fait entendre des voix inarticulées. La décoration étoit ſauvage, la piece marchoit ſans appareil. Des habits vrais, des diſcours vrais, une intrigue ſimple & naturelle. Notre goût ſeroit bien

dégradé, ſi ce ſpectacle ne nous affectoit pas davantage que celui d'un homme richement vêtu, apprêté dans ſa parure. „ Comme s'il ſortoit de ſa toilette. „ Se promenant à pas comptés ſur la ſcene, & battant nos oreilles de ce qu'Horace appelle *ampullas & ſeſquipedalia verba*, des ſentences, des bouteilles ſoufflées, des mots longs d'un pied & demi.

Nous n'avons rien épargné pour corrompre le genre dramatique. Nous avons conſervé des anciens l'emphaſe de la verſification qui convenoit tant à des langues à quantité forte, & à accent marqué; à des théatres ſpacieux, à une déclamation notée & accompagnée d'inſtruments; & nous avons abandonné la ſimplicité de l'intrigue & du dialogue, & la vérité des tableaux.

Je ne voudrois pas remettre ſur la ſcene les grands ſocs & les hauts cothurnes, les habits coloſſals, les maſques, les porte-voix, quoique toutes ces choſes ne fuſſent que les parties néceſſaires d'un ſyſtême théatral. Mais n'y avoit-il pas dans ce ſyſtême des côtés précieux; & croyez-vous qu'il fût à propos d'ajouter encore des entraves au génie, au moment où il ſe trouvoit privé d'une grande reſſource?

„ Quelle reſſource! „

Le concours d'un grand nombre de ſpectateurs.

Il n'y a plus, à proprement parler, de ſpectacles publics. Quel rapport entre nos aſſemblées au théatre, dans les jours les plus nombreux, & celles du peuple d'Athenes ou de Rome? Les théatres anciens recevoient juſqu'à quatre-vingt-mille citoyens. La ſcene de Scaurus étoit décorée de trois cents ſoixante colonnes, & de trois mille ſtatues. On employoit à la conſtruction de ces édifices tous les moyens de faire valoir les inſtruments & les voix. On en avoit l'idée d'un grand inſtrument. *Uti enim organa æneis laminis aut corneis, &c... ad chordarum, ſonituum claritatem perficiuntur. Sic theatrorum per harmonicen, ad augendam vocem, ratiocinationes ab antiquis ſunt conſtituta.*

En cet endroit, j'interrompis Dorval, je lui dis: J'aurois une petite aventure à vous raconter ſur nos ſalles de ſpectacles.

Je vous la demanderai, me répondit-il, & il continua:

Jugez de la force d'un grand concours de ſpectateurs par ce que vous ſavez vous-même de l'action des hom-

mes les uns ſur les autres, & de la communication des paſſions dans les émeutes populaires. Quarante à cinquante mille hommes ne ſe contiennent pas par décence. Et s'il arrivoit à un grand perſonnage de la république de verſer une larme, quel effet croyez-vous que ſa douleur dût produire ſur le reſte des ſpectateurs ? Y a-t-il rien de plus pathétique que la douleur d'un homme vénérable ?

Celui qui ne ſent pas augmenter ſa ſenſation par le grand nombre de ceux qui la partagent, a quelque vice ſecret; il y a dans ſon caractere je ne ſais quoi de ſolitaire qui me déplaît.

Mais ſi le concours d'un grand nombre d'hommes devoit ajouter à l'émotion du ſpectateur, quelle influence ne devoit-il point avoir ſur les auteurs, ſur les acteurs ? Quelle différence entre amuſer tel jour, depuis telle juſqu'à telle heure, dans un petit endroit obſcur, quelques centaines de perſonnes, ou fixer l'attention d'une nation entiere dans ſes jours ſolemnels, occuper ces édifices les plus ſomptueux, & voir ces édifices environnés & rempis d'une multitude innombrable, dont l'amuſement ou l'ennui va dépendre de notre talent ?

„ Vous attachez bien de l'effet à des „ circonſtances purement locales. „

Celui qu'elles auroient ſur moi, & je crois ſentir juſte.

„ Mais on diroit, à vous entendre, „ que ce ſont ces circonſtances qui „ ont ſoutenu & peut-être introduit „ la poéſie & l'emphaſe au theatre? „

Je n'exige pas qu'on admette cette conjecture. Je demande qu'on l'examine. N'eſt-il pas aſſez vraiſemblable que le grand nombre des ſpectateurs auxquels il falloit ſe faire entendre, malgré le murmure confus qu'ils excitent, même dans les moments attentifs, a fait élever la voix, détacher les ſyllabes, ſoutenir la prononciation, & ſentir l'utilité de la verfification? Horace dit du vers dramatique: *Vincentem ſtrepitus & natum rebus agendis.* Il eſt commode pour l'intrigue, & il ſe fait entendre à travers le bruit. Mais ne falloit-il pas que l'exagération ſe répandit en même-temps, & par la même cauſe, ſur la démarche, le geſte, & toutes les autres parties de l'action? De là vint un art qu'on appella la déclamation.

Quoi qu'il en ſoit; que la poéſie ait fait naître la déclamation théatrale; que la néceſſité de cette déclamation

ait introduit, ait ſoutenu ſur la ſcene la poéſie & ſon emphaſe; ou que ce ſyſtême, formé peu à peu, ait duré par la convenance de ſes parties, il eſt certain que tout ce que l'action dramatique a d'énorme ſe produit & diſparoît en même-temps. L'acteur laiſſe & reprend l'exagération ſur la ſcene.

Il y a une ſorte d'unité qu'on cherche ſans s'en appercevoir, & à laquelle on ſe fixe quand on l'a trouvée. Cette unité ordonne des vêtemens, du ton, du geſte, de la contenance, depuis la chaire placée dans les temples juſqu'aux treteaux élevés dans les carrefours. Voyez un charletan au coin de la place Dauphine; il eſt bigarré de toutes ſortes de couleurs; ſes doigts ſont chargés de bagues; de longues plumes rouges flottent autour de ſon chapeau. Il mene avec lui un ſinge ou un ours. Il s'éleve ſur ſes étriers. Il crie à pleine tête. Il geſticule de la maniere la plus outrée; & toutes ces choſes conviennent au lieu, à l'orateur, & à ſon auditoire. J'ai un peu étudié le ſyſtême dramatique des anciens. J'eſpere vous en entretenir un jour; vous expoſer ſans partialité ſa nature, ſes défauts, & ſes avantages, & vous montrer que ceux qui l'ont attaqué ne l'avoient pas

conſidéré d'aſſez près. . . Et l'aventure que vous aviez à me raconter ſur nos ſalles de ſpectacles ?

„ La voici. J'avois un ami un peu „ libertin. Il ſe fit une affaire ſérieuſe „ en province ; il fallut ſe dérober aux „ ſuites qu'elle pouvoit avoir, en ſe „ réfugiant dans la capitale, & il vint „ s'établir chez moi. Un jour de ſpec- „ tacle, comme je cherchois à deſen- „ nuyer mon priſonnier, je lui pro- „ poſai d'aller au ſpectacle. Je ne ſais „ auquel des trois. Cela eſt indifférent „ à mon hiſtoire. Mon ami accepte. „ Je le conduis. Nous arrivons ; mais „ à l'aſpect de ces gardes répandus, „ de ces petits guichets obſcurs qui „ ſervent d'entrée, & de ce trou fer- „ mé d'une grille de fer, par lequel „ on diſtribue les billets, le jeune „ homme s'imagine qu'il eſt à la porte „ d'une maiſon de force, & que l'on „ a obtenu un ordre pour l'y renfermer. „ Comme il eſt brave, il s'arrête de „ pied ferme. Il met la main ſur la „ garde de ſon épée ; & tournant ſur „ moi des yeux indignés, il s'écrie „ d'un ton mêlé de fureur, & de mé- „ pris, *ah*, *mon ami !* Je le com- „ pris. Je le raſſurai ; & vous con-

„ viendrez

„ viendrez que ſon erreur n'étoit pas „ déplacée.... „

Mais où en ſommes-nous de notre examen? Puiſque c'eſt vous qui m'égarez, vous vous chargez ſans doute de me remettre dans la voie.

„ Nous en ſommes au quatrieme „ Acte, à votre ſcene avec Conſtance.... Je n'y vois qu'un coup de „ crayon; mais il s'étend depuis la „ premiere ligne juſqu'à la derniere. „

Qu'eſt-ce qui vous en a déplu?

„ Le ton d'abord. Il me paroît au deſſus d'une femme. „

D'une femme ordinaire, je le crois. Mais vous connoîtrez Conſtance, & peut-être alors la ſcene vous paroîtra-t-elle au deſſous d'elle.

„ Il y a des expreſſions, des penſées qui ſont moins d'elle que de „ vous. „

Cela doit être. Nous empruntons nos expreſſions, nos idées, des perſonnes avec leſquelles nous converſons, nous vivons. Selon l'eſtime que nous en faiſons (& Conſtance m'eſtime beaucoup,) notre ame prend des nuances plus ou moins fortes de la leur. Mon caractere a dû réfléter ſur le ſien, & le ſien ſur celui de Roſalie.

„ Et la longueur? „

Ah, vous voilà remonté ſur la ſcene. Il y a long-temps que cela ne vous étoit arrivé. Vous nous voyez, Conſtance & moi ſur le bord d'une planche, bien droits, nous regardant de profil, & récitant alternativement la demande & la réponſe. Mais eſt-ce ainſi que cela ſe paſſoit dans le ſallon? Nous étions tantôt aſſis, tantôt droits. Nous marchions quelquefois. Souvent nous étions arrêtés, & nullement preſſés de voir la fin d'un entretien qui nous intéreſſoit tous deux également. Que ne me dit-elle point? Que ne lui répondis-je pas? Si vous ſaviez comment elle s'y prenoit, lorſque cette ame féroce ſe fermoit à la raiſon pour y faire deſcendre les douces illuſions & le calme!

„ Dorval, vos filles ſeront honnê-
„ tes & décentes, vos fils ſeront no-
„ bles & fiers. Tous vos enfants ſe-
„ ront charmans.... Je ne peux vous exprimer quel fût le preſtige de ces mots accompagnés d'un ſouris plein de tendreſſe & de dignité.

„ Je vous comprends. J'entends ces
„ mots de la bouche de Mademoiſelle
„ Clairon, & je la vois. „

Non, il n'y a que les femmes qui

poſſedent cet art ſecret. Nous ſommes des raiſonneurs durs & ſecs.

Ne vaut-il pas mieux encore, me diſoit-elle, *faire des ingrats, que de manquer à faire le bien?*

Les parents ont pour leurs enfants un amour inquiet & puſillanime qui les gâte. Il en eſt un autre attentif & tranquille qui les rend honnêtes; & c'eſt celui-ci qui eſt le véritable amour de pere.

L'ennui de tout ce qui amuſe la multitude, eſt la ſuite du goût réel pour la vertu.

Il y a un tact moral qui s'étend à tout, & que le méchant n'a point.

L'homme le plus heureux eſt celui qui fait le bonheur d'un plus grand nombre d'autres.

Je voudrois être mort, eſt un ſouhait fréquent qui prouve, du moins quelquefois, qu'il y a des choſes plus précieuſes que la vie.

Un honnête homme eſt reſpecté de ceux-mêmes qui ne le ſont pas, fût-il dans une autre planete.

Les paſſions détruiſent plus de préjugés que la Philoſophie. Et comment le menſonge leur réſiſteroit-il? Elles ébranlent quelquefois la vérité.

Elle me dit un autre mot, ſimple

à la vérité ; mais ſi voiſin de ma ſituation, que j'en fus effrayé.

C'eſt qu'*il n'y avoit point d'homme, quelqu'honnête qu'il fût, qui, dans un violent accès de paſſion, ne déſirât au fond de ſon cœur les honneurs de la vertu & les avantages du vice.*

Je me rappellai bien ces idées ; mais l'enchaînement ne me revint pas, & elles n'entrerent point dans la ſcene. Ce qu'il y en a, & ce que je viens de vous dire, ſuffit, je crois, pour vous montrer que Conſtance a l'habitude de penſer. Auſſi m'enchaîna-t-elle, ſa raiſon diſſipant comme de la pouſſiere tout ce que je lui oppoſois dans mon humeur.

„ Je vois dans cette ſcene un endroit que j'ai ſouligné, mais je ne „ ſais plus à quel propos. „

Liſez l'endroit.

„ Je lus : *Rien ne captive plus fortement que l'exemple de la vertu, pas même l'exemple du vice.* „

J'entends. La maxime vous a paru fauſſe.

„ C'eſt cela. „

Je pratique trop peu la vertu, me dit Dorval ; mais perſonne n'en a une plus haute idée que moi. Je vois la vérité & la vertu comme deux gran-

des ſtatues élevées ſur la ſurface de la terre, & immobiles au milieu du ravage & des ruines de tout ce qui les environne. Ces grandes figures ſont quelquefois couvertes de nuages. Alors les hommes ſe meuvent dans les ténébres. Ce ſont les temps de l'ignorance & du crime, du fanatiſme & des conquêtes. Mais il vient un moment où le nuage s'entr'ouvre; alors les hommes proſternés reconnoiſſent la vérité & rendent hommage à la vertu. Tout paſſe, mais la vertu & la vérité reſtent.

Je définis la vertu: le goût de l'ordre dans les choſes morales. Le goût de l'ordre en général nous domine dès la plus tendre enfance. Il eſt plus ancien dans notre ame, me diſoit Conſtance, qu'aucun ſentiment réfléchi; & c'eſt ainſi qu'elle m'oppoſoit à moi-même. Il agit en nous, ſans que nous nous en appercevions. C'eſt le germe de l'honnêteté & du bon goût. Il nous porte au bien, tant qu'il n'eſt point gêné par la paſſion, il nous ſuit juſques dans nos écarts. Alors il diſpoſe les moyens de la maniere la plus avantageuſe pour le mal. S'il pouvoit jamais être étouffé, il y auroit des hommes qui ſentiroient le remords de la vertu, comme d'autres ſentent

le remords du vice. Lorſque je vois un ſcélérat capable d'une action héroïque, je demeure convaincu que les hommes de bien ſont plus réellement hommes de bien, que les méchants ne ſont vraiment méchants ; que la bonté nous eſt plus indiviſiblement attachée que la méchanceté ; & qu'en général il reſte plus de bonté dans l'ame d'un méchant, que de méchanceté dans l'ame des bons.

„ Je ſens d'ailleurs qu'il ne faut pas „ examiner la morale d'une femme, com- „ me les maximes d'un philoſophe. „

Ah, ſi Conſtance vous entendoit !...

„ Mais cette morale n'eſt-elle pas un „ peu forte pour le genre dramati- „ que ? „

Horace vouloit qu'un Poëte allât puiſer ſa ſcience dans les ouvrages de Socrate : *Rem tibi Socraticæ poterunt oſtendere chartæ.* Or je crois qu'en un ouvrage, quel qu'il ſoit, l'eſprit du ſiecle doit ſe remarquer. Si la morale s'épure. Si le préjugé s'affoiblit. Si les eſprits ont une pente à la bienfaiſance générale. Si le goût des choſes utiles s'eſt répandu. Si le peuple s'intéreſſe aux opérations du miniſtre : il faut qu'on s'en apperçoive, même dans une comédie.

„ Malgré tout ce que vous me di-
„ tes, je perſiſte. Je trouve la ſcene
„ fort belle & fort longue. Je n'en ref-
„ pecte pas moins Conſtance. Je ſuis
„ enchanté qu'il y ait au monde une
„ femme comme elle. & que ce ſoit la
„ vôtre. . .

„ Les coups de crayons commencent
„ à s'éclaircir. En voici pourtant encore
„ un. „

„ Clairville a remis ſon ſort entre
„ vos mains. Il vient apprendre ce que
„ vous avez décidé. Le ſacrifice de
„ votre paſſion eſt fait. Celui de vo-
„ tre fortune eſt reſolu. Clairville &
„ Roſalie redeviennent opulents par
„ votre généroſité. Celez à votre ami
„ cette circonſtance, je le veux; mais
„ pourquoi vous amuſer à le tourmen-
„ ter, en lui montrant des obſtacles
„ qui ne ſubſiſtent plus ? Cela amene l'é-
„ loge du Commerce; je le ſais. Cet
„ éloge eſt ſenſé. Il étend l'inſtruction
„ & l'utilité de l'ouvrage. Mais il
„ allonge, & je le ſupprimerois. *Ambi-*
„ *tioſa recidet ornamenta.* „

Je vois me répondit Dorval, que vous êtes heureuſement né. Après un violent effort, il eſt une ſorte de délaſſement auquel il eſt impoſſible de ſe refuſer, & que vous connoîtriez, ſi

l'exercice de la vertu vous avoit été pénible. Vous n'avez jamais eu beſoin de reſpirer... Je jouiſſois de ma victoire. Je faiſois ſortir du cœur de mon ami les ſentiments les plus honnêtes. Je le voyois toujours plus digne de ce que je venois de faire pour lui. Et cette action ne vous paroît pas naturelle! Reconnoiſſez au contraire à ces caracteres la différence d'un évenement imaginaire & d'un événement réel.

„ Vous pouvez avoir raiſon. Mais, „ dites-moi, Roſalie n'auroit-elle point „ ajouté après coup cet endroit de la „ premiere ſcene du cinquiéme acte? „ *Amant qui m'étois autrefois ſi cher!* „ *Clairville que j'eſtime toujours*, &c, Vous l'avez deviné.

„ Il ne me reſte preſque plus que „ des éloges à vous faire. Je ne peux „ vous dire combien je ſuis content „ de la ſcene troiſieme du cinquieme „ acte. Je me diſois avant que de la „ lire: Il ſe propoſe de détacher Ro„ ſalie. C'eſt un projet fou qui lui a „ mal réuſſi avec Conſtance, & qui „ ne lui réuſſira pas mieux avec l'au„ tre. Que lui dira-t-il qui ne doive „ encore augmenter ſon eſtime & ſa „ tendreſſe? Voyons cependant. Je „ lus;

„ lus; & je demeurai convaincu qu'à
„ la place de Roſalie, il n'y avoit
„ point de femme en qui il reſtât quel-
„ ques veſtiges d'honnêteté, qui n'eût
„ été détachée & rendue à ſon amant.
„ Et je conçus qu'il n'y avoit rien qu'on
„ ne pût ſur le cœur humain, avec de
„ la vérité, de l'honnêteté, & de l'é-
„ loquence.

„ Mais comment eſt-il arrivé que
„ votre piece ne ſoit pas d'invention,
„ & que les moindres évenements y
„ ſoient préparés? „

L'art dramatique ne prépare les évenements que pour les enchaîner; & il ne les enchaîne dans ſes productions, que parce qu'ils le ſont dans la nature. L'art imite juſqu'à la maniere ſubtile avec laquelle la nature nous dérobe la liaiſon de ſes effets.

„ La pantomime prépareroit, ce me
„ ſemble, quelquefois d'une maniere
„ bien naturelle & bien déliée. „

Sans doute: & il y en a un exemple dans la piece. Tandis qu'André nous annonçoit les malheurs arrivés à ſon maître, il me vint cent fois dans la penſée qu'il parloit de mon pere; & je témoignai cette inquiétude par des mouvements ſur leſquels il eût été

facile à un ſpectateur attentif de prendre le même ſoupçon.

„ Dorval, je vous dis tout. J'ai re-
„ marqué de temps en temps des ex-
„ preſſions qui ne ſont pas d'uſage au
„ théatre. „

Mais que perſonne n'oſeroit relever, ſi un auteur de nom les eût employées.

„ D'autres qui ſont dans la bouche
„ de tout le monde, dans les ouvra-
„ ges des meilleurs écrivains, & qu'il
„ ſeroit impoſſible de changer, ſans
„ gâter la penſée; mais vous ſavez
„ que la langue du ſpectacle s'épure,
„ à meſure que les mœurs d'un peu-
„ ple ſe corrompent; & que le vice
„ ſe fait un idiome qui s'étend peu-
„ à-peu, & qu'il faut connoître, par-
„ ce qu'il eſt dangereux d'employer
„ les expreſſions dont il s'eſt une fois
„ emparé. „

Ce que vous dites eſt bien vû. Il ne reſte plus qu'à ſavoir où s'arrêtera cette ſorte de condeſcendance qu'il faut avoir pour le vice. Si la langue de la vertu s'appauvrit à meſure que celle du vice s'étend, bientôt on en ſera réduit à ne pouvoir parler ſans dire une ſottiſe. Pour moi, je penſe qu'il y a mille occaſions où un homme feroit

honneur à ſon goût & à ſes mœurs, en mépriſant cette eſpece d'invaſion du libertinage.

Je vois déja dans la ſociété, que ſi quelqu'un s'aviſe de montrer une oreille trop délicate, on en rougit pour lui. Le théatre françois attendra-t-il pour ſuivre cet exemple, que ſon dictionnaire ſoit auſſi borné que le dictionnaire du théatre lyrique, & que le nombre des expreſſions honnêtes ſoit égal à celui des expreſſions muſicales ?

„ Voilà tout ce que j'avois à vous „ obſerver ſur le détail de votre ou- „ vrage. Quant à la conduite, j'y „ trouve un défaut. Peut-être eſt-il „ inhérent au ſujet. Vous en jugerez. „ L'intérêt change de nature. Il eſt „ du premier acte juſqu'à la fin du „ troiſieme, de la vertu malheureuſe; „ & dans le reſte de la Piece, de la vertu „ victorieuſe. Il falloit, & il eût été „ facile d'entretenir le tumulte, & de „ prolonger les épreuves & le mal-aiſe „ de la vertu. „

„ Par exemple. Que tout reſte comme „ il eſt depuis le commencement de la „ piece juſqu'à la quatrieme ſcene du „ troiſieme acte. C'eſt le moment où „ Roſalie apprend que vous épouſez „ Conſtance, s'évanouit de douleur

„ & dit à Clairville dans ſon dépit : „ *Laiſſez-moi... Je vous hais...* qu'alors „ Clairville conçoive des ſoupçons; que „ vous preniez de l'humeur contre un „ ami importun qui vous perce le cœur, „ ſans s'en douter, & que le troiſieme „ acte finiſſe.

„ Voici maintenant comment j'arran- „ gerois le quatrieme. Je laiſſe la pre- „ miere ſcene à-peu-près comme elle „ eſt. Seulement Juſtine apprend à Ro- „ ſalie qu'il eſt venu un émiſſaire de ſon „ pere, qu'il a vu Conſtance en ſecret, „ & qu'elle a tout lieu de croire qu'il „ apporte de mauvaiſes nouvelles. „ Après cette ſcene, je tranſporte la „ ſcene ſeconde du troiſieme acte, „ celle où Clairville ſe précipite aux „ genoux de Roſalie & cherche à la „ fléchir. Conſtance vient enſuite. Elle „ amene André. On l'interroge. Roſa- „ lie apprend les malheurs arrivés à ſon „ pere. Vous voyez à peu-près la mar- „ che du reſte. En irritant la paſſion „ de Clairville & celle de Roſalie, on „ vous eût préparé des embarras plus „ grands peut-être encore que les pré- „ cédents. De temps en temps vous euſ- „ ſiez été tenté de tout avouer. A la fin „ peut-être l'euſſiez-vous fait. „

Je vous entends. Mais ce n'eſt plus là

notre hiſtoire. Et mon pere qu'auroit-il dit ? D'ailleurs, êtes-vous bien convaincu que la piece y auroit gagné ? En me réduiſant à des extrêmités terribles, vous euſſiez fait d'une aventure ſimple une piece fort compliquée. Je ſerois devenu plus théatral.

„ Et plus ordinaire, il eſt vrai. Mais „ l'ouvrage eût été d'un ſuccès aſſuré. „

Je le crois, & d'un goût fort petit. Il y avoit certainement moins de difficulté ; mais je penſe qu'il y avoit encore moins de vérité & de beauté réelle, à entretenir l'agitation qu'à ſe ſoutenir dans le calme. Songez que c'eſt alors que les ſacrifices de la vertu commencent & s'enchainent. Voyez comme l'élévation du diſcours & la force des ſcenes ſuccédent au pathétique de ſituation. Cependant au millieu de ce calme, le ſort de Conſtance, de Clairville, de Roſalie & le mien, demeurent incertains. On ſait ce que je me propoſe. Mais il n'y a nulle apparence que je réuſſiſſe. En effet, je ne réuſſis point avec Conſtance, & il eſt bien moins vraiſemblable que je ſois plus heureux avec Roſalie. Quel évenement aſſez important auroit remplacé ces deux ſcenes, dans le plan que vous venez de m'expoſer ? Aucun.

„ Il ne me reſte plus qu'une queſtion „ à vous faire. C'eſt ſur le genre de „ votre ouvrage. Ce n'eſt pas une „ tragédie. Ce n'eſt pas une comédie. „ Qu'eſt-ce donc, & quel nom lui „ donner? „

Celui qu'il vous plaira. Mais demain, ſi vous voulez, nous chercherons enſemble celui qui lui convient.

„ Et pourquoi pas aujourd'hui? „

Il faut que je vous quitte. J'ai fait avertir deux fermiers du voiſinage, & il y a peut-être une heure qu'ils m'attendent à la maiſon.

„ Autre procès à accommoder? „

Non. C'eſt une affaire un peu différente. L'un de ces fermiers a une fille. L'autre un garçon. Ces enfants s'aiment. Mais la fille eſt riche; le garçon n'a rien.

„ Et vous voulez accommoder les pa- „ rents; & rendre les enfants contents. „ Adieu, Dorval. A demain, au même „ endroit. „

Troiſieme Entretien.

LE lendemain le ciel ſe troubla. Une nue qui amenoit l'orage, & qui portoit le tonnerre, s'arrêta ſur la colline, & la couvrit de ténébres. A la diſtance où j'étois, les éclairs ſembloient s'allumer & s'éteindre dans ſes ténébres. La cime des chênes étoit agitée. Le bruit des vents ſe mêloit au murmure des eaux. Le tonnerre, en grondant, ſe promenoit entre les arbres. Mon imagination dominée par des rapports ſecrets, me montroit, au milieu de cette ſcene obſcure, Dorval tel que je l'avois vû la veille dans les tranſports de ſon enthouſiaſme; & je croyois entendre ſa voix harmonieuſe s'élever au deſſus des vents & du tonnerre.

Cependant l'orage ſe diſſippa. L'air en devint plus pur, le ciel plus ſerein; & je ſerois allé chercher Dorval ſous les chênes, mais je penſai que la terre y ſeroit trop fraîche, & l'herbe trop molle. Si la pluie n'avoit pas duré, elle avoit été forte. Je me rendis chez lui. Il m'attendoit, car il avoit penſé, de ſon côté, que je n'irois point au rendez-vous de la veille; & ce fut dans ſon

jardin, ſur les bords ſablés d'un large canal, où il avoit coutume de ſe promener, qu'il acheva de me développer ſes idées. Après quelques diſcours généraux ſur les actions de la vie; & ſur l'imitation qu'on en fait au théatre, il me dit:

On diſtingue dans tout objet moral un milieu & des extrêmes. Il ſemble donc que toute action dramatique étant un objet moral, il devroit y avoir un genre moyen & deux genres extrêmes. Nous avons ceux-ci; c'eſt la comédie & la tragédie. Mais l'homme n'eſt pas toujours dans la douleur ou dans la joie. Il y a donc un point qui ſépare la diſtance du genre comique au genre tragique.

Térence a compoſé une piece dont voici le ſujet. Un jeune homme ſe marie. A peine eſt-il marié que des affaires l'appellent au loin. Il eſt abſent. Il revient. Il croit appercevoir dans ſa femme des preuves certaines d'infidélité. Il en eſt au déſeſpoir. Il veut la renvoyer à ſes parents. Qu'on juge de l'état du pere, de la mere & de la fille. Il y a cependant un Dave, perſonnage plaiſant par lui-même. Qu'en fait le Poëte? Il l'éloigne de la ſcene pendant les quatre premiers actes, &

il ne le rappelle que pour égayer un peu ſon dénouement.

Je demande dans quel genre eſt cette pièce ? Dans le genre comique ? il n'y a pas le mot pour rire. Dans le genre tragique ? La terreur, la commiſération & les autres grandes paſſions n'y ſont point excitées. Cependant il y a de l'intérêt ; & il y en aura, ſans ridicule qui faſſe rire, ſans danger qui faſſe frémir, dans toute compoſition dramatique où le ſujet ſera important, où le Poëte prendra le ton que nous avons dans les affaires ſérieuſes, & où l'action s'avancera par la perplexité & par les embarras. Or il me ſemble que ces actions étant les plus communes de la vie, le genre qui les aura pour objet, doit être le plus utile & le plus étendu. J'appellerai ce genre, *le genre ſérieux.*

Ce genre établi, il n'y aura point de conditions dans la ſociété, point d'actions importantes dans la vie qu'on ne puiſſe rapporter à quelque partie du ſyſteme dramatique.

Voulez-vous donner à ce ſyſteme toute l'étendue poſſible, y comprendre la vérité & les chimeres, le monde imaginaire & le monde réel ? ajoutez le burleſque au deſſous du genre comique.

& le merveilleux au deſſus du genre tragique.

„ Je vous entends. *Le burleſque...*
„ *Le genre comique... Le genre ſerieux..*
„ *Le genre tragique... Le merveilleux.* „

Une piece ne ſe renferme jamais à la rigueur dans un genre. Il n'y a point d'ouvrage dans les genres tragiques ou comique, où l'on ne touvât des morceaux qui ne ſeroient point déplacés dans le genre ſérieux ; & il y en aura réciproquement dans celui-ci qui porteront l'empreinte de l'un & l'autre genre.

C'eſt l'avantage du genre ſérieux, que, placé entre les deux autres, il a des reſſources, ſoit qu'il s'éleve, ſoit qu'il deſcende. Il n'en eſt pas ainſi du genre comique & du genre tragique. Toutes les nuances du comique ſont compriſes entre ce genre même & le genre ſérieux, & toutes celles du tragique, entre le genre ſérieux & la tragédie Le burleſque & le merveilleux ſont également hors de la nature, on n'en peut rien emprunter qui ne gâte. Les peintres & les poëtes ont le droit de tout oſer, mais ce droit ne s'étend pas juſqu'à la licence de fondre des eſpeces différentes dans un même individu. Pour un homme de goût, il y a la même abſurdité dans Caſtor élevé au rang des Dieux, & dans

le Bourgeois Gentilhomme fait Ma mamouchi.

Le genre comique & le genre tragique, ſont les bornes réelles de la compoſition dramatique. Mais s'il eſt impoſſible au genre comique d'appeller à ſon aide le burleſque, ſans ſe dégrader ; au genre tragique d'empiéter ſur le genre merveilleux, ſans perdre de ſa vérité, il s'enſuit que placés dans les extrêmités, ces genres ſont les plus frappants & les plus difficiles.

C'eſt dans le genre ſérieux que doit s'exercer d'abord tout homme de Lettres qui ſe ſent du talent pour la ſcene. On apprend à un jeune éleve qu'on deſtine à la peinture à deſſiner le nud. Quand cette partie fondamentale de l'art lui eſt familiere, il peut choiſir un ſujet. Qu'il le prenne, ou dans les conditions communes, ou dans un rang élevé. Qu'il drape ſes figures à ſon gré, mais qu'on reſſente toujours le nud ſous la draperie. Que celui qui aura fait une longue étude de l'homme dans l'exercice du genre ſérieux, chauſſe, ſelon ſon génie, le cothurne ou le ſoc. Qu'il jette ſur les épaules de ſon perſonnage un manteau royal ou une robe de palais ; mais que l'homme ne diſparoiſſe jamais ſous le vêtement.

Si le genre ſérieux eſt le plus facile de tous, c'eſt en revanche le moins ſujet aux viciſſitudes des temps & des lieux. Portez le nud en quelque lieu de la terre qu'il vous plaira, il fixera l'attention, s'il eſt bien deſſiné. Si vous excellez dans le genre ſérieux, vous plairez dans tous les temps & chez tous les peuples. Les petites nuances qu'il empruntera d'un genre collatéral, ſeront trop foibles pour le déguiſer. Ce ſont des bouts de draperie qui ne couvrent que quelques endroits, & qui laiſſent les grandes parties nues.

Vous voyez que la tragi-comédie ne peut être qu'un mauvais genre, parce qu'on y confond deux genres éloignés & ſéparés par une barriere naturelle. On n'y paſſe point par des nuances imperceptibles. On tombe à chaque pas dans les contraſtes, & l'unité diſparoît.

Vous voyez que cette eſpece de drame où les traits les plus plaiſants du genre comique ſont placés à côté des traits les plus touchants du genre ſérieux, & où l'on ſaute alternativement d'un genre à un autre, ne ſera pas ſans défaut aux yeux d'un critique ſévere.

Mais voulez-vous être convaincu du danger qu'il y a à franchir la barriere

que la nature a miſe entre les genres? Portez les choſes à l'excès; rapprochez deux genres fort éloignés, tels que la tragédie & le burleſque, & vous verrez alternativement un grave ſénateur jouer aux pieds d'une courtiſanne le rôle du débauché le plus vil, & des factieux méditer la ruine d'une république. *

La farce, la parade, & la parodie ne ſont pas des genres, mais des eſpeces de comique ou de burleſque qui ont un objet particulier.

On a donné cent fois la poëtique du genre comique & du genre tragique. Le genre ſérieux a la ſienne; & cette poëtique ſeroit auſſi fort étendue. Mais je ne vous en dirai que ce qui s'eſt offert à mon eſprit, tandis que je travaillois à ma piece.

Puiſque ce genre eſt privé de la vigueur de coloris des genres extrêmes entre leſquels il eſt placé, il ne faut rien négliger de ce qui peut lui donner de la force.

Que le ſujet en ſoit important, & l'intrigue ſimple, domeſtique & voiſine de la vie réelle.

Je n'y veux point de valets. Les hon-

* Voyez la *Veniſe préſervée* d'Orway, le *Hamlet* de Shakeſpear, & la plûpart des piéces du théatre anglois.

nêtes gens ne les admettent point à la connoiſſance de leurs affaires ; & ſi les ſcenes ſe paſſent toutes entre les maîtres, elles n'en ſeront que plus intéreſſantes. Si un valet parle ſur la ſcene comme dans la ſociété, il eſt mauſſade ; s'il parle autrement, il eſt faux.

Les nuances empruntées du genre comique ſont-elles trop fortes ? L'ouvrage fera rire & pleurer ; il n'y aura plus ni unité d'intérêt, ni unité de coloris.

Le genre ſérieux comporte les monologues. D'où je conclus qu'il penche plutôt vers la tragédie que vers la comédie ; genre dans lequel ils ſont rares & courts.

Il ſeroit dangereux d'emprunter dans une même compoſition des nuances du genre comique & du genre tragique. Connoiſſez bien la pente de votre ſujet & de vos caracteres, & ſuivez-la.

Que votre morale ſoit générale & forte.

Point de perſonnages épiſodiques ; ou ſi l'intrigue en exige un, qu'il ait un caractere ſingulier qui le releve.

Il faut s'occuper fortement de la pantomime, laiſſer-là ces coups de théatre dont l'effet eſt momentané, & trouver des tableaux. Plus

on voit un beau tableau, plus il plaît.

Le mouvement nuit preſque toujours à la dignité. Ainſi, que votre principal perſonnage ſoit rarement le machiniſte de votre piece.

Et ſur tout reſſouvenez-vous qu'il n'y a point de principe général. Je n'en connois aucun de ceux que je viens d'indiquer, qu'un homme de genie ne puiſſe enfreindre avec ſuccès.

„ Vous avez prévenu mon objection.„

Le genre comique eſt des eſpeces, & le genre tragique eſt des individus. Je m'explique. Le héros d'une tragédie eſt tel ou tel homme. C'eſt ou Regulus, ou Brutus, ou Caton, & ce n'eſt point un autre. Le principal perſonnage d'une comédie doit au contraire repréſenter un grand nombre d'hommes. Si par hazard on lui donnoit une phyſionomie ſi particuliere qu'il n'y eut dans la ſociété qu'un ſeul individu qui lui reſſemblât, la comédie retourneroit à ſon enfance, & dégénéreroit en ſatyre.

Térence me paroît être tombé une fois dans ce défaut. Son *Heautontimorumenos* eſt un pere affligé du parti violent auquel il a porté ſon fils par un excès de ſévérité dont il ſe punit lui-même, en ſe couvrant de lambeaux,

ſe nourriſſant durement, fuyant la ſociété, chaſſant ſes domeſtiques, & ſe condamnant à cultiver la terre de ſes propres mains. On peut dire que ce pere là n'eſt pas dans la nature. Une grande vue fourniroit à peine dans un ſiecle l'exemple d'une affliction auſſi bizarre.

„ Horace, qui avoit le goût d'une dé-
„ licateſſe ſinguliere, me paroît avoir
„ apperçu ce défaut, & l'avoir critiqué
„ d'une façon bien légere.

Je ne me rappelle pas l'endroit.

„ C'eſt dans la ſatyre premiere ou
„ deuxiéme du premier livre, où il ſe
„ propoſe de montrer que pour éviter
„ un excès, les fous ſe précipitent dans
„ l'excès oppoſé. Fufidius, dit-il, craint
„ de paſſer pour diſſipateur. Savez-
„ vous ce qu'il fait? Il prête à cinq
„ pour cent par mois, & ſe paie d'a-
„ vance. Plus un homme eſt obéré,
„ plus il exige. Il ſait par cœur les noms
„ de tous les enfants de famille qui com-
„ mencent à aller dans le monde, & qui
„ ont des peres durs. Mais vous croi-
„ riez peut-être que cet homme dé-
„ penſe à proportion de ſon revenu.
„ Erreur. Il eſt ſon plus cruel ennemi,
„ & ce pere de la comédie, qui ſe punit
„ de l'évaſion de ſon fils, ne ſe tour-

„ mente

„ mente pas plus méchamment. *Non ſe* „ *pejus cruciaverit.* „

Oui. Rien n'eſt plus dans le caractere de cet auteur, que d'avoir attaché deux ſens à ce *méchamment*, dont l'un tombe ſur Terence, & l'autre ſur Fufidius.

Dans le genre ſérieux, les caracteres ſeront ſouvent auſſi généraux que dans le genre comique; mais ils ſeront toujours moins individuels que dans le genre tragique.

On dit quelquefois, il eſt arrivé une aventure fort plaiſante à la cour, un événement fort tragique à la ville. D'où il s'enſuit que la comédie & la tragédie ſont de tous les états, avec cette différence, que la douleur & les larmes ſont encore plus ſouvent ſous les toits des ſujets, que l'enjouement & la gaieté dans les palais des rois. C'eſt moins le ſujet qui rend une piece comique, ſérieuſe ou tragique, que le ton, les paſſions, les caracteres & l'intérêt. Les effets de l'amour, de la jalouſie, du jeu, du déréglement, de l'ambition, de la haine, de l'envie, peuvent faire rire, réflechir ou trembler. Un jaloux qui prend des meſures pour s'aſſurer de ſon déshonneur, eſt ridicule; un homme d'honneur qui le ſoupçonne & qui aime, en eſt affligé; un furieux qui

le ſait, peut commettre un crime. Un joueur portera chez un uſurier le portrait d'une maîtreſſe ; une autre joueur embarraſſera ſa fortune, la renverſera, plongera une femme & des enfants dans la miſere, & tombera dans le déſeſpoir. Que vous dirai-je de plus ? La piéce dont nous nous ſommes entretenus a preſque été faite dans les trois genres.

„ Comment ? „

Oui.

„ La choſe eſt ſinguliere. „

Clairville eſt d'un caractere honnête, mais impétueux & léger. Au comble de ſes vœux, poſſeſſeur tranquille de Roſalie, il oublia ſes peines paſſées. Il ne vit plus dans notre hiſtoire qu'une aventure commune. Il en fit des plaiſanteries. Il alla même juſqu'à parodier le troiſieme acte de la piece. Son ouvrage étoit excellent. Il avoit expoſé mes embarras ſous un jour tout-à-fait comique. J'en ris ; mais je fus ſecretement offenſé du ridicule que Clairville jettoit ſur une des actions les plus importantes de notre vie : car enfin il y eut un moment qui pouvoit lui coûter, à lui, ſa fortune & ſa maîtreſſe, à Roſalie l'innocence & la droiture de ſon cœur, à Conſtance le repos, à moi la probité, & peut-être

la vie. Je me vengeai de Clairville, en mettant en tragédie les trois derniers actes de la piéce ; & je puis vous assurer que je le fis pleurer plus long-temps qu'il ne m'avoit fait rire.

„ Et pourroit-on voir ces morceaux ? „

Non. Ce n'est point un refus. Mais Clairville a brûlé son acte, & il ne me reste que le canevas des miens.

„ Et ce canevas ? „

Vous l'allez voir, si vous me le demandez. Mais faites-y réflexion. Vous avez l'ame sensible. Vous m'aimez ; & cette lecture pourra vous laisser des impressions dont vous aurez de la peine à vous distraire.

„ Donnez le canevas tragique ; Dor-
„ val, donnez. „

Dorval tira de sa poche quelques feuilles volantes qu'il me tendit en détournant la tête, comme s'il eût craint d'y jetter les yeux, & voici ce qu'elles contenoient.

Rosalie instruite au troisieme acte du mariage de Dorval & de Constance, & persuadée que ce Dorval est un ami perfide, un homme sans foi, prend un parti violent. C'est de tout révéler. Elle voit Dorval ; elle le traite avec le dernier mépris.

Dorval. Je ne suis point un ami

perfide, un homme ſans foi. Je ſuis Dorval. Je ſuis un malheureux.

Roſalie. Dis un miſérable.... Ne m'a-t-il pas laiſſé croire qu'il m'aimoit?

Dorval. Je vous aimois; & je vous aime encore.

Roſalie. Il m'aimoit! Il m'aime! Il épouſe Conſtance! Il en a donné ſa parole à ſon frere! & cette union ſe conſomme aujourd'hui!..... Allez, eſprit pervers. Eloignez-vous! Permettez à l'innocence d'habiter un ſéjour d'où vous l'avez bannie. La paix & la vertu rentreront ici, quand vous en ſortirez. Fuyez. La honte & les remords qui ne manquent jamais d'atteindre le méchant, vous attendent à cette porte.

Dorval. On m'accable! On me chaſſe! Je ſuis un ſcélérat! O vertu! Voilà donc ta derniere récompenſe!

Roſalie. Il s'étoit promis ſans doute que je me tairois.... Non, non..... tout ſe ſaura.... Conſtance aura pitié de mon inexpérience, de ma jeuneſſe... Elle trouvera mon excuſe & mon pardon dans ſon cœur... O Clairville! combien il faudra que je t'aîme, pour expier mon injuſtice & réparer les maux que je t'ai faits!... Mais le moment approche ou le mêchant ſera connu.

Dorval. Jeune imprudente, arrêtez;

ou vous allez devenir coupable du ſeul crime que j'aurai jamais commis, ſi c'en eſt un que de jetter loin de ſoi un fardeau qu'on ne peut plus porter. .. Encore un mot, & je croirai que la vertu n'eſt qu'un fantôme vain : que la vie n'eſt qu'un préſent fatal du ſort ; que le bonheur n'eſt nulle part ; que le repos eſt ſous la tombe, & j'aurai vécu.

Roſalie s'eſt éloignée. Elle ne l'entend plus. Dorval ſe voit mépriſé de la ſeule femme qu'il aime & qu'il ait jamais aimée ; expoſé à la haine de Conſtance, à l'indignation de Clairville, ſur le point de perdre les ſeuls êtres qui l'attachoient au monde, & de retomber dans la ſolitude de l'univers... Où ira-t-il ?... à qui s'adreſſera-t-il ?.... qui aimera-t-il ?... de qui ſera-t-il aimé ?... Le déſeſpoir s'empare de ſon ame. Il ſent le dégoût de la vie. Il incline vers la mort. C'eſt le ſujet d'un monologue qui finit le troiſieme acte. Dès la fin de cet acte il ne parle plus à ſes domeſtiques. Il leur commande de la main, & ils obéiſſent.

Roſalie exécute ſon projet au commencement du quatrieme. Quelle eſt la ſurpriſe de Conſtance & de ſon frere ! Ils n'oſent voir Dorval, ni Dorval au-

cun d'eux. Ils s'évitent tous. Ils ſe fuient; & Dorval ſe trouve tout-à-coup & naturellement dans cet abandon général qu'il redoutoit. Son deſtin s'accomplit. Il s'en apperçoit; & le voilà réſolu d'aller à la mort qui l'entraîne. Charles, ſon valet, eſt le ſeul être dans l'univers qui lui demeure. Charles démêle la funeſte penſée de ſon maître. Il répand ſa terreur dans toute la maiſon. Il court à Clairville, à Conſtance, à Roſalie. Il parle. Ils ſont conſternés. A l'inſtant, les intérêts particuliers diſparoiſſent. On cherche à ſe rapprocher de Dorval. Mais il eſt trop tard. Dorval n'aime plus, ne hait plus perſonne, ne parle plus, ne voît plus, n'entend plus. Son ame, comme abrutie, n'eſt capable d'aucun ſentiment. Il lutte un peu contre cet état ténébreux; maisc'eſt foiblement, par élans courts, ſans force & ſans effet. Le voilà tel qu'il eſt au commencement du cinquieme acte.

Cet acte s'ouvre par Dorval ſeul qui ſe promene ſur la ſcene, ſans rien dire. On voit dans ſon vêtement, ſon geſte, ſon ſilence, le projet de quitter la vie. Clairville entre; il le conjure de vivre; il ſe jette à ſes genoux; il les embraſſe; il le preſſe par les raiſons les plus honnêtes & les plus tendres d'accepter Ro-

ſalie. Il n'en eſt que plus cruel. Cette ſcene avance le ſort de Dorval. Clairville n'en arrache que quelques monoſyllables. Le reſte de l'action de Dorval eſt muette.

Conſtance arrive. Elle joint ſes efforts à ceux de ſon frere. Elle dit à Dorval ce qu'elle penſe de plus pathétique ſur la réſignation aux évenements; ſur la puiſſance de l'Etre ſuprême, puiſſance à laquelle c'eſt un crime de ſe ſouſtraire; ſur les offres de Clairville, &c.... Pendant que Conſtance parle, elle a un des bras de Dorval entre les ſiens; & ſon ami le tient embraſſé par le milieu du corps, comme s'il craignoit qu'il ne lui échappât. Mais Dorval tout en lui-même, ne ſent point ſon ami qui le tient embraſſé, n'entend point Conſtance qui lui parle. Seulement il ſe renverſe quelquefois ſur eux pour pleurer. Mais les larmes ſe refuſent. Alors il ſe retire; il pouſſe des ſoupirs profonds; il fait quelques geſtes lents & terribles; on voit ſur ſes levres des mouvements d'un ris paſſager plus effrayant que ſes ſoupirs & ſes geſtes.

Roſalie vient. Conſtance & Clairville ſe retirent. Cette ſcene eſt celle de la timidité, de la naïveté, des larmes, de la douleur, & du repentir.

Roſalie voit tout le mal qu'elle a fait. Elle en eſt déſolée. Preſſée entre l'amour qu'elle reſſent. L'intérêt qu'elle prend à Dorval, le reſpect qu'elle doit à Conſtance, & les ſentiments qu'elle ne peut refuſer à Clairville, combien elle dit de choſes touchantes! Dorval paroît d'abord, ni ne la voir, ni ne l'écouter. Roſalie pouſſe des cris, lui prend les mains, l'arrête, & il vient un moment où Dorval fixe ſur elle des yeux égarés. Ses regards ſont ceux d'un homme qui ſortiroit d'un ſommeil léthargique. Cet effort le briſe. Il tombe dans un fauteuil comme un homme frappé. Roſalie ſe retire en pouſſant des ſanglots, ſe déſolant, s'arrachant les cheveux.

Dorval reſte un moment dans cet état de mort. Charles eſt debout devant lui, ſans rien dire. . . Ses yeux ſont à-demi fermés. Ses longs cheveux pendent ſur le derriere du fauteuil. Il a la bouche entr'ouverte, la reſpiration haute, & la poitrine haletante. Cette agonie paſſe peu à peu. Il en revient par un ſoupir long & douloureux, par une voix plaintive. Il s'appuie la tête ſur ſes mains, & les coudes ſur ſes genoux. Il ſe leve avec peine. Il erre à pas lents. Il rencontre Charles. Il le prend

par

par le bras, le regarde un moment, tire ſa bourſe & ſa montre, les lui donne avec un papier cacheté ſans adreſſe, & lui fait ſigne de ſortir. Charles ſe jette à ſes pieds, & ſe colle le viſage contre terre. Dorval l'y laiſſe & continue d'errer. En errant, ſes pieds recontrent Charles étendu par terre. Il ſe détourne... Alors Charles ſe leve ſubitement, laiſſe la bourſe & la montre à terre, & court appeller du ſecours.

Dorval le ſuit lentement... Il s'appuie ſans deſſein contre la porte.... Il y voit un verrouil... Il le regarde... le ferme, tire ſon épée... en appuie le pommeau contre la terre... en dirige la pointe vers ſa poitrine... ſe penche le corps ſur le côté... leve les yeux au Ciel... les ramene ſur lui... demeure ainſi quelque temps... pouſſe un profond ſoupir, & ſe laiſſe tomber.

Charles arrive. Il trouve la porte fermé. Il appelle. On vient. On force la porte. On trouve Dorval baigné dans ſon ſang & mort. Charles rentre en pouſſant des cris. Les autres domeſtiques reſtent autour du cadavre. Conſtance arrive. Frappé de ce ſpectacle, elle crie, elle court egarée ſur la ſcene, ſans trop ſavoir ce qu'elle dit, ce qu'elle fait, où elle va. On enleve le cadavre

de Dorval. Cependant Conſtance tournée vers le lieu de la ſcene ſanglante, eſt immobile dans un fauteuil, le viſage couvert de ſes mains.

Arrivent Clairville & Roſalie. Ils trouvent Conſtance dans cette ſituation. Ils l'interrogent. Elle ſe taît. Ils l'interrogent encore. Pour toute réponſe, elle découvre ſon viſage, détourne la tête, & leur montre de la main l'endroit teint du ſang de Dorval.

Alors ce ne ſont plus que des cris, des pleurs, du ſilence, & des cris.

Charles donne à Conſtance le paquet cacheté. C'eſt la vie & les dernieres volontés de Dorval. Mais à peine en a-t-elle lu les premieres lignes, que Clairville ſort comme un furieux ; Conſtance le ſuit. Juſtine & les domeſtiques emportent Roſalie qui ſe trouve mal, & la piece finit.

„ Ah, m'écriai-je, ou je n'y entends „ rien, ou voilà de la tragédie ! A la „ vérité, ce n'eſt plus l'épreuve de la „ vertu, c'eſt ſon déſeſpoir. Peut-être „ y auroit-il du danger à montrer „ l'homme de bien réduit à cette extré„ mité funeſte ; mais on n'en ſent pas „ moins la force de la pantomime ſeule, „ & de la pantomime réunie au diſcours. „ Voilà les beautés que nous perdons

„ faute de ſcene & faute de hardieſſe, „ en imitant ſervilement nos prédéceſ- „ ſeurs, & laiſſant la nature & la vérité... „ Mais Dorval ne parle point ?... Mais „ peut-il y avoir de diſcours qui frap- „ pent autant que ſon action & ſon ſi- „ lence ?... Qu'on lui faſſe dire quel- „ ques mots par intervalle. Cela ſe peut. „ Mais il ne faut pas oublier qu'il eſt „ rare que celui qui parle beaucoup ſe „ tue. „

Je me levai. J'allai trouver Dorval. Il erroit parmi les arbres, & il me paroiſſoit abſorbé dans ſes penſées. Je crus qu'il étoit à propos de garder ſon papier, & il ne me le redemanda pas.

Si vous êtes convaincu, me dit-il, que ce ſoit là de la tragédie, & qu'il y ait entre la tragédie & la comédie un genre intermédiaire; voilà donc deux branches du genre dramatique qui ſont encore incultes, & qui n'attendent que des hommes. Faites des comédies dans le genre ſerieux. Faites des trage- dies domeſtiques, & ſoyez ſûr qu'il y a des applaudiſſements & une immor- talité qui vous ſont reſervés. Sur-tout négligez les coups de théatre. Cherchez des tableaux. Rapprochez-vous de la vie réelle; & ayez d'abord une eſpace qui permette l'exercice de la pantomime.

dans toute ſon étendue.... On dit qu'il n'y a plus de grandes paſſions tragiques à émouvoir, qu'il eſt impoſſible de préſenter les ſentiments élevés d'une maniere neuve & frappante. Cela peut être dans la tragédie telle que les Grecs, les Romains, les François, les Italiens, les Anglois & tous les peuples de la terre l'ont compoſée. Mais la tragédie domeſtique aura une autre action, un autre ton, & un ſublime qui lui ſera propre. Je le ſens ce ſublime. Il eſt dans ces mots d'un pere qui diſoit à ſon fils qui le nourriſſoit dans ſa vieilleſſe: *Mon fils, nous ſommes quittes. Je t'ai donné la vie & tu me l'as rendue;* & dans ceux-ci d'un autre pere qui diſoit au ſien: *Dites toujours la vérité. Ne promettez rien à perſonne que vous ne vouliez tenir. Je vous en conjure par ces pieds que je réchauffois dans mes mains, quand vous étiez au berceau.*

„ Mais cette tragédie nous intéreſſe-„ ra-t-elle? „

Je vous le demande. Elle eſt plus voiſine de nous. C'eſt le tableau des malheurs qui nous environnent. Quoi! vous ne concevez pas l'effet que produiroient ſur vous une ſcene réelle, des habits vrais, des diſcours proportionnés aux actions, des actions ſimples,

des dangers dont il eſt impoſſible que vous n'ayez tremblé pour vos parents, vos amis pour vous-même? Un renverſement de fortune, la crainte de l'ignominie, les ſuites de la miſere, une paſſion qui conduit l'homme à ſa ruine, de ſa ruine au deſeſpoir, du déſeſpoir à une mort violente, ne ſont pas des événements rares; & vous croyez qu'il ne vous affecteroient pas autant que la mort fabuleuſe d'un tyran, ou le ſacrifice d'un enfant aux autels des Dieux d'Athenes ou de Rome?... Mais vous êtes diſtraits.... Vous rêvez... Vous ne m'écoutez pas...

„ Votre ébauche tragique m'obſe-
„ de... Je vous vois errer ſur la ſce-
„ ne... détourner vos pieds de votre
„ valet proſterné... fermer le verrouil...
„ tirer votre épée... L'idée de cette
„ pantomime me fait frémir... Je ne
„ crois pas qu'on en ſoutint le ſpecta-
„ cle: & toute cette action eſt peut-
„ être de celles qu'il faut mettre en
„ récit. Voyez. „

Je crois qu'il ne faut ni réciter ni montrer au ſpectateur un fait ſans vraiſemblance? & qu'entre les actions vraiſemblables, il eſt facile de diſtinguer celles qu'il faut expoſer aux yeux, & renvoyer derriere la ſcene. Il faut que

j'applique mes idées à la tragédie connue ; je ne peux tirer mes exemples d'un genre qui n'exiſte pas encore parmi nous.

Lorſqu'une action eſt ſimple, je crois qu'il faut plutôt la repréſenter que la réciter. La vue de Mahomet tenant un poignard levé ſur le ſein d'Irene, incertain entre l'ambition qui le preſſe d'enfoncer, & la paſſion qui retient ſon bras, eſt un tableau frappant. La commiſération qui nous ſubſtitue toujours à la place du malheureux, & jamais du méchant, agitera mon ame. Ce ne ſera pas ſur le ſein d'Irene, c'eſt ſur le mien que je verrai le poignard ſuſpendu & vacillant... Cette action eſt trop ſimple pour être mal imitée. Mais ſi l'action ſe complique ; ſi les incidents ſe multiplient, il s'en rencontrera facilement quelques-unes qui me rappelleront que je ſuis dans un parterre : que tous ces perſonnages ſont des comédiens ; & que ce n'eſt point un fait qui ſe paſſe. Le recit au contraire me tranſportera au delà de la ſcene. J'en ſuivrai toutes les circonſtances. Mon imagination les réaliſera comme je les ai vues dans la nature. Rien ne ſe dementira. Le poëte aura dit :

Entre les deux partis Calcas s'eſt avancé;
L'œil farouche, l'air ſombre, & le poil
hériſſé.
Terrible, & plein du Dieu qui l'agitoit ſans
doute...

ou

. . . . . Les ronces dégoutantes
Portent de ſes cheveux les dépouilles ſanglan-
tes. . . . .

Où eſt l'acteur qui me montrera Calcas, tel qu'il eſt dans ces vers? Grandval s'avancera d'un pas noble & fier entre les deux partis. Il aura l'air ſombre; peut-être même l'œil farouche. Je reconnoîtrai à ſon action, à ſon geſte, la préſence intérieure d'un démon qui le tourmente. Mais quelque terrible qu'il ſoit, ſes cheveux ne ſe hériſſeront point ſur ſa tête. L'imitation dramatique ne va pas juſques-là.

Il en ſera de même de la plupart des autres images qui animent ce récit. L'air obſcurci de traits. Une armée en tumulte. La terre arroſée de ſang. Une jeune princeſſe le poignard enfoncé dans le ſein. Les vents déchaînés. Le tonnerre retentiſſant au haut des airs. Le ciel allumé d'éclairs. La mer qui écume & mugit. Le poëte a peint tou-

tes ces choſes. L'imagination les voit. L'art ne les imite point.

Mais il y a plus : un goût dominant de l'ordre, dont je vous ai déjà entretenu, nous contraint à mettre de la proportion entre les êtres. Si quelque circonſtance nous eſt donné au-deſſus de la nature commune, elle agrandit le reſte dans notre penſée. Le poëte n'a rien dit de la ſtature de Calcas. Mais je la vois. Je la proportionne à ſon action. L'exagération intellectuelle s'échappe de la, & ſe répand ſur tout ce qui approche de cet objet. La ſcene réelle eût été petite, foible, meſquine, fauſſe ou maſquée. Elle devient grande, forte, vraie, & même énorme dans le récit. Au théatre, elle eut été fort au deſſous de nature ; je l'imagine un peu au delà. C'eſt ainſi que dans l'épopée, les hommes poétiques deviennent un peu plus grands que les hommes vrais.

Voilà les principes. Appliquez-les vous-même à l'action de mon eſquiſſe tragique. L'action n'eſt-elle pas ſimple ?

„ Elle l'eſt. „

Y a-t-il quelque circonſtance qu'on n'en puiſſe imiter ſur la ſcene ?

„ Aucune. „

L'effet en ſera-t-il terrible ?

„ Que trop peut-être. Qui ſait ſi „ nous irions chercher au théatre des „ impreſſions auſſi fortes? On veut „ être attendri, touché, effrayé; mais „ juſqu'à un certain point. „

Pour juger ſainement, expliquons-nous. Quel eſt l'objet d'une compoſition dramatique?

„ C'eſt, je crois, d'inſpirer aux hom- „ mes l'amour de la vertu, l'horreur du „ vice... „

Ainſi, dire qu'il ne faut les émouvoir que juſqu'à un certain point, c'eſt prétendre qu'il ne faut pas qu'ils ſortent d'un ſpectacle trop épris de la vertu, trop éloignés du vice. Il n'y auroit point de poëtique pour un peuple qui ſeroit auſſi puſillanime. Que ſeroit-ce que le goût? & l'art que deviendroit-il, ſi l'on ſe refuſoit à ſon énergie, & ſi l'on poſoit des barrieres arbitraires à ſes effets?

„ Il me reſteroit encore quelques „ queſtions à vous faire ſur la nature „ du tragique domeſtique & bour- „ geois, comme vous l'appellez; mais „ j'entrevois vos réponſes. Si je vous „ demandois pourquoi dans l'exemple „ que vous m'en avez donné, il n'y „ a point de ſcenes alternativement „ muettes & parlées: vous me répon-

„ driez ſans doute que tous les ſujets „ ne comportent pas ce genre de beautés ? „

Cela eſt vrai.

„ Mais quels ſeront les ſujets de ce „ comique ſérieux que vous regardez „ comme une branche nouvelle du „ genre dramatique ? Il n'y a, dans la „ nature humaine, qu'une douzaine, „ tout au plus, de caracteres vrai- „ ment comiques & marqués de grands „ traits.

Je le penſe.

„ Les petites différences qui ſe re- „ marquent dans les caracteres des hom- „ mes ne peuvent être maniées auſſi heu- „ reuſement que les carecteres tran- „ chés. „

Je le penſe. Mais ſavez-vous ce qui s'enſuit de là?... Que ce ne ſont plus, à proprement parler, les caracteres qu'il faut mettre ſur la ſcene, mais les conditions. Juſqu'à-préſent, dans la comédie, le caractere a été l'objet principal, & la condition n'a été que l'acceſſoire : il faut que la condition devienne aujourd'hui l'objet principal, & que le caractere ne ſoit que l'acceſſoire. C'eſt du caractere qu'on tiroit toute l'intrigue. On cherchoit en général les circonſtances qui le fai-

ſoient ſortir, & l'on enchainoit ces circonſtances. C'eſt la condition, ſes devoirs, ſes avantages, ſes embarras qui doivent ſervir de baſe à l'ouvrage. Il me ſemble que cette ſource eſt plus féconde, plus étendue, & plus utile que celle des caracteres. Pour peu que le caractere fût chargé, un ſpectateur pouvoit ſe dire à lui-même, ce n'eſt pas moi. Mais il ne peut ſe cacher que l'état qu'on joue devant lui ne ſoit le ſien; ils ne peut méconnoître ſes devoirs. Il faut abſolument qu'il s'applique ce qu'il entend.

„ Il me ſemble qu'on a déjà traité plu-
„ ſieurs de ces ſujets.

Cela n'eſt pas. Ne vous y trompez point.

„ N'avons-nous pas des financiers,
„ dans nos pieces?

Sans doute, il y en a. Mais le Financier n'eſt pas fait.

„ On auroit de la peine à en citer une
„ ſans un pere de famille. „

J'en conviens; mais le Pere de famille n'eſt pas fait. En un mot, je vous demanderai ſi les devoirs des conditions, leurs avantages, leurs inconvénients, leur dangers ont été mis ſur la ſcene? Si c'eſt la baſe de l'intrigue & de la morale de nos pieces?

Enſuite, ſi ces devoirs, ces avantages, ces inconvenients, ces dangers ne nous montrent pas tous les jours les hommes dans des ſituations très-embarraſſantes ?

„ Ainſi vous voudriez qu'on jouât „ l'homme de lettres, le philoſophe, „ le commençant, le juge, l'avocat, „ le politique, le citoyen, le magiſ- „ trat, le financier, le grand ſeigneur, „ l'intendant. „

Ajoutez à cela toutes les relations, le pere de famille, l'époux, la ſœur, les freres. Le pere de famille ! Quel ſujet dans un ſiecle tel que le nôtre, où il ne paroît pas qu'on ait la moindre idée de ce que c'eſt qu'un pere de famille !

Songez qu'il ſe forme tous les jours des conditions nouvelles. Songez que rien peut-être ne nous eſt moins connu que les conditions, & ne doit nous intéreſſer davantage. Nous avons chacun notre état dans la ſociété, mais nous avons à faire à des hommes de tous les états.

Les conditions ! Combien de détails importants ! d'actions publiques & domeſtiques ! de vérités inconnues ! de ſituations nouvelles à tirer de ce fonds ! Et les conditions n'ont-elles pas

entr'elles les mêmes contraſtes que les caracteres ? & le poëte ne pourra-t-il pas les oppoſer ?

Mais ces ſujets n'appartiennent pas ſeulement au genre ſérieux. Ils deviendront comiques ou tragiques, ſelon le génie de l'homme qui s'en ſaiſira.

Telle eſt encore la viciſſitude des ridicules & des vices, que je crois qu'on pourroit faire un Miſantrope nouveau tous les cinquante ans. Et n'en eſt-il pas ainſi de beaucoup d'autres caracteres ?

„ Ces idées ne me déplaiſent pas. „ Me voilà tout diſpoſé à entendre „ la premiere comédie dans le genre „ ſérieux, ou la premiere tragédie „ bourgeoiſe qu'on repréſentera. J'ai„ me qu'on étende la ſphere de nos „ plaiſirs. J'accepte les reſſources que „ vous nous offrez ; mais laiſſez-nous en„ core celles que nous avons. Je vous „ avoue que le genre merveilleux me „ tient à cœur. Je ſouffre à le voir con„ fondu avec le genre burleſque, & „ chaſſé du ſyſtême de la nature & du „ genre dramatique. Quinault mis à „ côté de Scarron & de Daſſouci. Ah, „ Dorval ; Quinault ! „

Perſonne ne lit Quinault avec plus de plaiſir que moi. C'eſt un poëte

plein de graces, qui eſt toujours tendre & facile, & ſouvent élevé. J'eſpere vous montrer un jour juſqu'où je porte la connoiſſance & l'eſtime des talents de cet homme unique, & quel parti on auroit pu tirer de ſes tragédies, telles qu'elles ſont. Mais il s'agit de ſon genre que je trouve mauvais. Vous m'abandonnez, je crois, le monde burleſque. Et le monde enchanté, vous eſt-il mieux connu? A quoi en comparez-vous les peintures, ſi elles n'ont aucun modele ſubſiſtant dans la nature?

Le genre burleſque & le genre merveilleux n'ont point de poétique & n'en peuvent avoir. Si l'on hazarde ſur la ſcene lyrique un trait nouveau; c'eſt une abſurdité qui ne ſe ſoutient que par des liaiſons plus ou moins éloignées avec une abſurdité ancienne. Le nom & les talens de l'auteur y font auſſi quelque choſe. Moliere allume des chandelles tout autour de la tête du Bourgeois Gentilhomme: c'eſt une extravagance qui n'a pas de bon ſens; on en convient, & l'on en rit. Un autre imagine des hommes qui deviennent petits à meſure qu'ils font des ſottiſes: il y a dans cette fiction une allégorie ſenſée; & il eſt ſifflé. Angélique ſe rend invi-

ſible à ſon amant par le pouvoir d'un anneau qui ne la cache à aucun des ſpectateurs, & cette machine ridicule ne choque perſonne. Qu'on mette un poignard dans la main d'un méchant qui en frappe ſes ennemis, & qui ne bleſſe que lui-même : c'eſt aſſez le ſort de la méchanceté : & rien n'eſt plus incertain que le ſuccès de ce poignard merveilleux.

Je ne vois dans toutes ces inventions dramatiques que des contes ſemblables à ceux dont on berce les enfants. Croit-on qu'à force de les embellir, ils prendront aſſez de vraiſemblance pour intéreſſer des hommes ſenſés ? L'héroïne de la Barbe bleue eſt au haut d'une tour. Elle entend au pied de cette tour la voix terrible de ſon tyran. Elle va périr, ſi ſon libérateur ne paroît. Sa ſœur eſt à ſes côtés. Ses regards cherchent au loin ce libérateur. Croit-on que cette ſituation ne ſoit pas auſſi belle qu'aucune du théatre lyrique ; & que la queſtion, *Ma ſœur, ne voyez vous rien venir*, ſoit ſans pathétique ? Pourquoi donc n'attendrit-elle pas un homme ſenſé, comme elle fait pleurer les petits enfants ? C'eſt qu'il y a une barbe bleue qui détruit ſon effet.

„ Et vous penſez qu'il n'y a aucun „ ouvrage dans le genre, ſoit burleſ- „ que, ſoit merveilleux, où l'on ne „ rencontre quelques poils de cette „ barbe? „

Je le crois; mais je n'aime pas votre expreſſion. Elle eſt burleſque, & le burleſque me déplait par-tout.

„ Je vais tâcher de réparer cette „ faute par quelque obſervation plus „ grave. Les Dieux du théatre lyrique „ ne ſont-ils pas les mêmes que ceux „ de l'épopée? Et pourquoi, je vous „ prie, Vénus n'auroit-elle pas auſſi „ bonne grace à ſe déſoler ſur la ſce- „ ne, de la mort d'Adonis, qu'à „ pouſſer des cris dans l'Illiade, de „ l'égratignure légere qu'elle a reçue „ de la lance de Diomede, ou qu'à „ ſoupirer en voyant l'endroit de ſa „ belle main blanche où la peau meur- „ trie commençoit à noircir? N'eſt- „ ce pas dans le poëme d'Homere un „ tableau charmant que celui de cette „ Déeſſe en pleurs, renverſée ſur le ſein „ de ſa mere Dioné? Pourquoi ce ta- „ bleau plairoit-il moins dans une com- „ poſition lyrique? „

Un plus habile que moi vous répondra que les embelliſſements de l'épopée convenables aux Grecs, aux Romains,

Romains, aux Italiens du quinzieme & du ſeizieme ſiecle, ſont proſcrits parmi les François, & que les Dieux de la Fable, les oracles, les héros invulnérables, les aventures romaneſques, ne ſont plus de ſaiſon.

Et j'ajouterai qu'il y a bien de la différence entre peindre à mon imagination, & mettre une action ſous mes yeux. On fait adopter à mon imagination tout ce qu'on veut; il ne s'agit que de s'en emparer. Il n'en eſt pas ainſi de mes ſens. Rappellez-vous les principes que j'établiſſois tout-à-l'heure ſur les choſes, même vraiſemblables, qu'il convenoit tantôt de montrer, tantôt de dérober au ſpectateur. Les mêmes diſtinctions que je faiſois s'appliquent plus ſévérement encore au genre merveilleux. En un mot, ſi ce ſyſtême ne peut avoir la vérité qui convient à l'épopée, comment pourroit-il nous intéreſſer ſur la ſcene?

Pour rendre pathétiques les conditions élevées, il faut donner de la force aux ſituations. Il n'y a que ce moyen d'arracher de ces ames froides & contraintes l'accent de la nature, ſans lequel les grands effets ne ſe produiſent point. Cet accent s'affoiblit à

meſure que les conditions s'élevent. Ecoutez Agamemnon:

Encor ſi je pouvois, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins ſoulager ma douleur:
Triſte deſtin des Rois! Eſclaves que nous ſommes,
Et des rigueurs du ſort, & des diſcours des hommes!
Nous nous voyons ſans ceſſe aſſiégés de témoins,
Et les plus malheureux oſent pleurer le moins!

Les Dieux doivent-ils ſe reſpecter moins que les Rois? Si Agamemnon, dont on va immoler la fille, craint de manquer à la dignité de ſon rang, quelle ſera la ſituation qui fera deſcendre Jupiter du ſien?

„ Mais la tragédie ancienne eſt pleine de Dieux; & c'eſt Hercule qui dénoue cette fameuſe tragédie de Philoctete, à laquelle vous prétendez qu'il n'y a pas un mot à ajouter ni à retrancher. „

Ceux qui ſe livrerent les premiers à une étude ſuivie de la nature hu-

maine, s'attacherent d'abord à diſtinguer les paſſions, à les connoitre, & à les caractériſer. Un homme en conçut les idées abſtraites, & ce fut un philoſophe. Un autre donna du corps & du mouvement à l'idée, & ce fut un poëte. Un troiſieme tailla le marbre à cette reſſemblance, & ce fut un ſtatuaire. Un quatrieme fit proſterner le ſtatuaire au pied de ſon ouvrage, & ce fut un prêtre. Les Dieux du paganiſme ont été faits à la reſſemblance de l'homme. Qu'eſt-ce que les Dieux d'Homere, d'Eſchyle, d'Euripide, & de Sophocle? Les vices des hommes, leurs vertus, & les grands phénomenes de la nature perſonnifiés. Voilà la véritable théogonie. Voilà le coup d'œil ſous lequel il faut voir Saturne, Jupiter, Mars, Apollon, Vénus, les Parques, l'Amour, & les Furies.

L'orſqu'un païen étoit agité de remords, il penſoit réellement qu'une Furie travailloit au dedans de lui même; & quel trouble ne devoit il donc pas éprouver à l'aſpect de ce fantôme parcourant la ſcene, une torche à la main, la tête hériſſée de ſerpents, & préſentant aux yeux du coupable des mains teintes du ſang! Mais nous qui

connoiſſons la vanité de toutes ces ſuperſtitions ! Nous !

„ Eh bien, il n'y a qu'à ſubſtituer nos „ Diables aux Eumenides. „

Il y a trop peu de foi ſur la terre. ... Et puis, nos Diables ſont d'une figure ſi gothique... de ſi mauvais goût. .. Eſt-il étonnant que ce ſoit Hercule qui dénoue le Philoctete de Sophocle ? Toute l'intrigue de la piece eſt fondée ſur ſes fleches ; & cet Hercule avoit dans les temples une ſtatue au pied de laquelle le peuple ſe proſternoit tous les jours.

Mais ſavez-vous quelle fut la ſuite de l'union de la ſuperſtition nationale & de la poéſie ? C'eſt que le poëte ne put donner à ſes héros des caracteres tranchés. Il eût doublé les êtres. Il auroit montré la même paſſion ſous la forme d'un Dieu & ſous celle d'un homme.

Voilà la raiſon pour laquelle les héros d'Homere ſont preſque des perſonnages hiſtoriques.

Mais lorſque la religion chrétienne eut chaſſé des eſprits la croyance des Dieux du paganiſme, & contraint l'artiſte à chercher d'autres ſources d'illuſion, le ſyſtême poétique changea. Les hommes prirent la place des Dieux, & on

leur donna un caractere plus uni.

„ Mais l'unité de caractere un peu „ rigoureuſement priſe n'eſt-elle pas une „ chimere. „

Sans doute.

„ On abandonna donc la vérité ? „

Point du tout. Rappellez-vous qu'il ne s'agit ſur la ſcene que d'une ſeule action ; que d'une circonſtance de la vie ; que d'un intervalle très-court, pendant lequel il eſt vraiſemblable qu'un homme a conſervé ſon caractere.

„ Et dans l'épopée qui embraſſe une „ grande partie de la vie, une multitude „ prodigieuſe d'événements différents, „ des ſituations de toute eſpece, com- „ ment faudra-t-il peindre les hom- „ mes ? „

Il me ſemble qu'il y a bien de l'avantage à rendre les hommes tels qu'il ſont. Ce qu'ils devroient être, eſt une choſe trop ſyſtématique & trop vague pour ſervir de baſe à une art d'imitation. Il n'y a rien de ſi rare qu'un homme tout-à-fait méchant, ſi ce n'eſt peut-être un homme tout-à-fait bon. Lorſque Thétis trempa ſon fils dans le Styx, il en ſortit ſemblable à Therſite par le talon : Thetis eſt l'image de la Nature.

Ici Dorval s'arrêta. Puis il reprit. Il

n'y a de beautés durables que celles qui ſont fondées ſur des rapports avec les êtres de la nature. Si l'on imaginoit les êtres dans une viciſſitude rapide, toute peinture ne repréſentant qu'un inſtant qui ſuit, toute imitation ſeroit ſuperflue. Les beautés ont dans les arts le même fondement que les vérités dans la philoſophie. Qu'eſt-ce que la vérité ? La conformité de nos jugements avec les êtres. Qu'eſt-ce que la beauté d'imitation ? La conformité de l'image avec la choſe.

Je crains bien que, ni les poëtes, ni les muſiciens, ni les décorateurs, ni les danſeurs, n'aient pas encore une idée véritable de leur théatre. Si le genre lyrique eſt mauvais, c'eſt le plus mauvais de tous les genres. S'il eſt bon, c'eſt le meilleur. Mais peut-il être bon, ſi l'on ne s'y propoſe point l'imitation de la nature, & de la nature la plus forte ? A quoi bon mettre en poéſie ce qui ne valoit pas la peine d'être conçu ? En chant, ce qui ne valoit pas la peine d'être récité ? Plus on dépenſe ſur un fonds, plus il importe qu'il ſoit bon. N'eſt-ce pas proſtituer la philoſophie, la poéſie, la muſique, la peinture, la danſe, que de les occuper d'une abſurdité ? Chacun de ces arts en particulier a pour but

l'imitation de la nature ; & pour employer leur magie réunie, on fait choix d'une fable ! Et l'illuſion n'eſt-elle pas déja aſſez éloignée ? Et qu'a de commun avec la métamorphoſe ou le ſortilége, l'ordre univerſel des choſes qui doit toujours ſervir de baſe à la raiſon poétique ? Des hommes de génie ont ramené de nos jours la philoſophie du monde intelligible dans le monde réel. Ne s'en trouvera-t-il point un qui rende le même ſervice à la poéſie lyrique, & qui la faſſe deſcendre, des régions enchantées, ſur la terre que nous habitons ?

Alors on ne dira plus d'un poëme lyrique, que c'eſt un ouvrage choquant : dans le ſujet, qui eſt hors de la nature ; dans les principaux perſonnages, qui ſont imaginaires dans la conduite, qui n'obſerve ſouvent, ni unité de temps, ni unité de lieu ; ni unité d'action, & où tous les arts d'imitation ſemblent n'avoir été réunis que pour affoiblir l'expreſſion des uns par les autres.

Un ſage étoit autrefois un philoſophe, un poëte, un muſicien. Ces talents ont dégénéré en ſe ſéparant. La ſphere de la philoſophie s'eſt reſſerrée. Les idées ont manque à la poéſie. La force & l'énergie aux chants ; & la ſageſſe, privée de ces organes, ne s'eſt plus fait entendre

aux peuples avec le même charme. Un grand muſicien & un grand poëte lyrique répareroient tout le mal.

Voilà donc encore une carriere à remplir. Qu'il ſe montre cet homme de génie qui doit placer la véritable tragédie, la vêritable comédie ſur le théatre lyrique. Qu'il s'écrie, comme le prophete du peuple hébreu dans ſon enthouſiaſme : *Adducite mihi pſaltem* : qu'on m'amene un muſicien : & il le fera naître.

Le genre lyrique d'un peuple voiſin a des défauts ſans doute ; mais beaucoup moins qu'on ne penſe. Si le chanteur s'aſſujettiſſoit à n'imiter à la cadence que l'accent inarticulé de la paſſion dans les airs de ſentiment, ou que les principaux phénomenes de la nature dans les airs qui ſont tableau, & que le poëte ſut que ſon arriette doit être la peroraiſon de la ſcene, la réforme ſeroit bien avancée.

„ Et que deviendroient nos ballets ? „

La danſe ? La danſe attend encore un homme de génie. Elle eſt mauvaiſe par tout, parce qu'on ſoupçonne à peine que c'eſt un genre d'imitation. La danſe eſt à la pantomime, comme la poéſie eſt à la proſe, ou plutôt comme la déclamation naturelle eſt au chant.

C'eſt

C'eſt une pantomime meſurée.

Je voudrois bien qu'on me dit ce que ſignifient toutes ces danſes, telles que le menuet, le paſſe-pied, le rigaudon, l'allemande, la ſarabanne, où l'on ſuit un chemin tracé ? Cet homme ſe déploie avec une grace infinie. Il ne fait aucun mouvement où je n'apperçoive de la facilité, de la douceur & de la nobleſſe; mais qu'eſt-ce qu'il imite; Ce n'eſt pas là ſavoir chanter, c'eſt ſavoir ſolfier.

Une danſe eſt un poëme. Ce poëme devroit donc avoir ſa repréſentation ſéparée. C'eſt une imitation par les mouvements, qui ſuppoſe le concours du poëte, du peintre, du muſicien, & du pantomime. Elle a ſon ſujet. Ce ſujet peut être diſtribué par actes & par ſcenes. La ſcene a ſon récitatif, libre ou obligé, & ſon ariette.

„ Je vous avoue que je ne vous en-
„ tends qu'à moitié, & que je ne vous
„ entendrois point du tout ſans une
„ feuille volante qui parut il y a quel-
„ ques années. L'auteur mécontent du
„ ballet qui termine le Devin du vil-
„ lage, en propoſoit un autre; & je me
„ trompe fort, ou ſes idées ne ſont pas
„ éloignées des vôtres. „

Cela peut être.

„ Un exemple acheveroit de m'é-
„ clairer. „

Un exemple ? Oui. On peut en imaginer un, & je vais y réver.

Nous fimes quelques tours d'allée ſans mot dire. Dorval rêvoit à ſon exemple de la danſe, & moi je repaſſois dans mon eſprit quelques-unes de ſes idées. Voici à peu près l'exemple qu'il me donna. Il eſt commun, me dit-il ; mais j'y appliquerai mes idées auſſi facilement que s'il étoit plus voiſin de la nature & plus piquant.

SUJET.

Un petit payſan & une jeune payſanne reviennent des champs ſur le ſoir. Ils ſe rencontrent dans un boſquet voiſin de leur hameau ; & ils ſe propoſent de répéter une danſe qu'ils doivent exécuter enſemble le Dimanche prochain ſous le grand orme.

Acte premier.

Scene I. Leur premier mouvement eſt d'une ſurpriſe agréable. Ils ſe témoignent cette ſurpriſe par une *pantomime.*

Ils s'approchent. Ils ſe ſaluent. Le petit payſan propoſe à la jeune payſanne de répéter leur leçon. Elle lui répond qu'il eſt tard, qu'elle craint d'être gron-

dée. Il la preſſe. Elle accepte. Ils poſent à terre les inſtruments de leurs travaux. Voila un *récitatif.* Les pas marchés & la pantomime non meſurée ſont le récitatif de la danſe. Ils répetent leur danſe. Ils ſe recordent le geſte & les pas; ils ſe reprennent; ils recommencent; ils font mieux; ils s'approuvent; ils ſe trompent; ils ſe dépitent: c'eſt un récitatif qui peut être coupé d'une *ariette* de dépit; c'eſt à l'orcheſtre à parler; c'eſt à lui à rendre les diſcours, à imiter les actions. Le poëte a dicté à l'orcheſtre ce qu'il doit dire; le muſicien l'à écrit; le peintre a imaginé les tableaux; c'eſt au pantomime à former les pas & les geſtes. D'où vous concevez facilement que ſi la danſe n'eſt pas écrite comme un poëme; ſi le poëte a mal fait le diſcours; s'il n'a pas ſu trouver des tableaux agréables; ſi le danſeur ne ſait pas jouer; ſi l'orcheſtre ne ſait pas parler, tout eſt perdu.

Scene II Tandis qu'ils ſont occupés à s'inſtruire, on entend des ſons effrayans. Nos enfants en ſont troublés. Ils s'arrêtent. Ils écoutent. Le bruit ceſſe. Ils ſe raſſurent. Ils continuent. Ils ſont interrompus & troublés derechef par les mêmes ſons. C'eſt un *récitatif* mêlé d'un peu de *chant.* Il eſt

ſuivi d'une pantomime de la jeune payſanne qui veut ſe ſauver, & du jeune payſan qui la retient. Il dit ſes raiſons. Elle ne veut pas l'entendre ; & il ſe fait entre eux un *duo* fort vif.

Ce *duo* a été précédé d'un bout de récitatif compoſé des petits geſtes du viſage, du corps & des mains de ces enfants, qui ſe montroient l'endroit d'où le bruit eſt venu.

La jeune payſanne s'eſt laiſſé perſuader ; & ils étoient en fort bon train de répéter leur danſe, lorſque deux payſans plus âgés, déguiſés d'une maniere effrayante & comique, s'avancent à pas lents.

Scene III. Ces payſans déguiſés exécutent au bruit d'une ſymphonie ſourde, toute l'action qui peut épouvanter des enfants. Leur approche eſt un *récitatif*. Leur diſcours, un *duo*. Les enfants s'effraient. Ils tremblent de tous leurs membres. Leur effroi augmente à meſure que les ſpectres approchent. Alors ils font tous leurs efforts pour s'échapper. Ils ſont retenus, pourſuivis, & les payſans déguiſés, & les enfants effrayés, forment un *quatuor* fort vif, qui finit par l'élévation des enfants.

Scene IV. Alors les ſpectres ôtent leurs maſques. Ils ſe mettent à rire.

Ils font toute la pantomime qui convient à des ſcélérats enchantés du tour qu'ils ont joué; ils s'en félicitent par un *duo*, & ils ſe retirent.

Acte ſecond.

Scene I. Le petit payſan & la jeune payſanne avoient laiſſé ſur la ſcene leur panetiere & leur houlette; Ils viennent les reprendre. Le payſan le premier. Il montre d'abord le bout du nez. Il fait un pas en avant. Il recule. Il écoute. Il examine. Il avance un peu plus. Il recule encore. Il s'enhardit peu-à-peu. Il va à droite & à gauche. Il ne craint plus. Ce monologue eſt un *récitatif obligé.*

Scene II. La jeune payſanne arrive; mais elle ſe tient éloignée. Le payſan a beau l'inviter, elle ne veut point approcher. Il ſe jette à ſes genoux. Il veut lui baiſer la main. *Et les eſprits ?* lui dit-elle. „ Ils n'y ſont plus. Ils n'y ſont plus. „ C'eſt encore du *ricitatif.* Mais il eſt ſuivi d'un *duo* dans lequel le petit payſan lui marque ſon deſir de la maniere la plus paſſionnée; & la jeune payſanne ſe laiſſe engager peu-à-peu à rentrer ſur la ſcene, & à reprendre. Ce *duo* eſt interrompu par des mouvements de frayeur. Il ne ſe

fait point de bruit ; mais ils croient en entendre. Ils s'arrêtent. Ils écoutent. Ils ſe raſſurent, & continuent le *duo*.

Mais pour cette fois-ci, ce n'eſt point une erreur. Les ſons effrayants ont recommencé ; la jeune payſanne a couru à ſa panetiere & à ſa houlette ; le petit payſan en a fait autant.

Ils veulent s'enfuir.

Scene III. Mais ils ſont inveſtis par une foule de fantômes qui leur coupent chemin de tous côtés. Ils ſe meuvent entre ces fantômes. Ils cherchent une échappée. Ils n'en trouvent point. Et vous concevez bien que c'eſt un *chœur* que cela.

Au moment où leur conſternation eſt la plus grande, les fantômes ôtent leurs maſques, & laiſſent voir au petit payſan & à la jeune payſanne des viſages amis. La naïveté de leur étonnement forme un tableau très-agréable. Ils prennent chacun un maſque. Ils le conſiderent. Ils le comparent au viſage. La jeune payſanne a un maſque hideux d'homme ; le petit payſan, un maſque hideux de femme. Ils mettent ces maſques. Ils ſe regardent. Ils ſe font des mines ; & ce récitatif eſt ſuivi du *chœur* général. Le petit payſan & la petite payſanne ſe font à travers ce *chœur*

mille niches enfantines, & la piece finit avec le chœur.

„ J'ai entendu parler d'un ſpectacle „ dans ce genre, comme de la choſe la „ plus parfaite qu'on pût imaginer. „

Vous voulez dire la troupe de Nicolini?

„ Préciſément. „

Je ne l'ai jamais vue. Eh bien, croyez-vous encore que le ſiecle paſſé n'a plus rien laiſſé à faire à celui-ci?

La tragédie domeſtique & bourgeoiſe à créer.

Le genre ſérieux à perfectionner.

Les conditions de l'homme à ſubſtituer aux caracteres, peut-être dans tous les genres.

La pantomime à lier étroitement avec l'action dramatique.

La ſcene à changer, & les tableaux à ſubſtituer aux coups de théatre. Source nouvelle d'invention pour le poëte, & d'étude pour le comédien. Car que ſert au poëte d'imaginer des tableaux, ſi le comédien demeure attaché à ſa diſpoſition ſymmétrique & à ſon action compaſſée?

La tragédie réelle à introduire ſur le theatre lyrique.

Enfin la danſe à réduire ſous la forme d'un véritable poëme, à écrire, & à ſéparer de tout autre art d'imitation.

„ Quelle tragédie voudriez-vous éta-
„ blir ſur la ſcene lyrique ? „
L'ancienne.

„ Pourquoi pas la tragédie domeſ-
„ tique ? „

C'eſt que la tragédie, & en général toute compoſition deſtinée pour la ſcene lyrique, doit être meſurée ; & que la tragédie domeſtique me ſemble exclure la verſification.

„ Mais croyez-vous que ce genre
„ fournit au muſicien toute la reſſource
„ convenable à ſon art ? Chaque art
„ a ſes avantages. Il ſemble qu'il en
„ ſoit d'eux, comme des ſens. Les ſens
„ ne ſont tous qu'un toucher ; tous les
„ arts qu'une imitation. Mais chaque
„ ſens touche, & chaque art imite,
„ d'une maniere qui lui eſt propre. „

Il y a en muſique deux ſtyles ; l'un ſimple, & l'autre figuré. Qu'auriez-vous à dire, ſi je vous montre, ſans ſortir de mes poëtes dramatiques, des morceaux ſur leſquels le muſicien peut déployer, à ſon choix, toute l'énergie de l'un, ou toute la richeſſe l'autre ? Quand je dis *le muſicien*, j'entends l'homme qui a le génie de ſon art ; c'eſt un autre que celui qui ne ſait qu'enfiler des modulations, & combiner des notes.

„ Dorval, un de ces morceaux, s'il „ vous plaît? „

Très-volontiers. On dit que Lulli même avoit remarqué celui que je vais vous citer. Ce qui prouveroit peut-être qu'il n'a manqué à cet artiſte que des poëmes d'un autre genre, & qu'il ſe ſentoit un génie capable des plus grandes choſes.

Clytemneſtre à qui l'on vient d'arracher ſa fille pour l'immoler, voit le couteau du ſacrificateur levé ſur ſon ſein, ſon ſang qui coule, un prêtre qui conſulte les Dieux dans ſon cœur palpitant. Troublée de ces images, elle s'écrie :

. . . . . *O Mere infortunée !*
De feſtons odieux ma fille couronnée,
Tend la gorge aux couteaux par ſon pere apprêtés ;
Calcas va dans ſon ſang. . . . . Barbares, arrêtez ;
C'eſt le pur ſang du Dieu qui lance le tonnerre.
J'entends gronder la foudre & ſens trembler la terre.
Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ces coups.

Je ne connois, ni dans Quinault, ni dans aucun poëte, des vers plus lyriques, ni de ſituation plus propre à l'imitation muſicale. L'état de Clytemneſtre doit

arracher de ſes entrailles le prix de la nature ; & le muſicien le portera à mes oreilles dans toutes ſes nuances.

S'il compoſe ce morceau dans le ſtyle ſimple, il ſe remplira de la douleur, du déſeſpoir de Clytemneſtre ? il ne commencera à travailler que quand il ſe ſentira preſſé par les images terribles qui obſédoient Clytemneſtre. Le beau ſujet pour un récitatif obligé, que les premiers vers. Comme on en peut couper les différentes phraſes par une ritournelle plaintive.. *O Ciel !* ... *O mere infortunée !* . . . premier jour pour la ritournelle . . . *De feſtons odieux ma fille couronnée* . . . ſecond jour . , . *Tend la gorge aux couteaux pas ſon pere appretés.* . . . troiſieme jour. . . *Par ſon Pere !* . . . quatrieme jour. . . *Calcas va dans ſon ſang* . . . cinquieme jour . . . Que's caracteres ne peut-on pas donner à cette ſymphonie ? . . . . Il me ſemble que je l'entends. . . Elle me peint la plainte. . . la douleur . . . l'effroi . . . l'horreur . . . la fureur. . .

L'air commence à *Barbares*, *arrêtez.* Que le muſicien me déclame ce *Barbares*, cet *arrêtez*, en tant de manieres qu'il voudra, il ſera d'une ſtérilité bien ſurprenante, ſi ces mots ne ſont pas pour lui une ſource inépuiſable de mélodies. . . .

Vivement, *Barbares : Barbares, arrêtez, arrêtez... c'eſt le pur ſang du Dieu qui lance le tonnerre.... c'eſt le ſang.... c'eſt le pur ſang du Dieu qui lance le tonnerre... Ce Dieu nous voit... vous entend... vous menace, barbares... arrêtez !.. J'entends gronder la foudre... je ſens trembler la terre .... arrêtez .... Un Dieu, un Dieu vengeur fait retentir ces coups... arrêtez, barbares... Mais rien ne les arrête... Ah ma fille !... ah mere infortunée !... Je la vois.... je vois couleur ſon ſang... elle meurt .. ah barbares ! ô ciel !...* Quelle variété de ſentiments & d'images ?

Qu'on abandonne ces vers à Mademoiſelle Duménil ; voilà, ou je me trompe fort, le déſordre qu'elle y répandra ; voilà les ſentiments qui ſe ſuccéderont dans ſon ame. Voilà ce que ſon génie lui ſuggérera, & c'eſt ſa déclamation que le muſicien doit imaginer & écrire. Qu'on en faſſe l'expérience, & l'on verra la nature ramener l'actrice & le muſicien ſur les mêmes idées.

Mais le muſicien prend il le ſtyle figuré ? autre déclamation, autres idées, autre mélodie. Il fera executer par la voix, ce que l'autre a réſervé pour l'inſtrument. Il fera gronder la foudre.

tout produira plus d'effet ſur les oreilles, moins ſur l'ame. Ce compoſiteur ſera plus admiré des artiſtes, moins des gens de goût.

Et ne croyez pas que ce ſoient ces mots paraſites du ſtyle lyrique, *lancer... gronder .... trembler ....* qui faſſent le pathétique de ce morceau? c'eſt la paſſion dont il eſt animé. Et ſi le muſicien, négligeant le cri de la paſſion, s'amuſoit à combiner des ſons, à la faveur de ces mots, le poëte lui auroit tendu un cruel piege. Eſt-ce ſur les idées, *lance*, *gronde*, *tremble*, ou ſur celles-ci, *barbares... arrêtez... c'eſt le ſang.. c'eſt le pur ſang d'un Dieu... d'un Dieu vengeur...* que la véritable déclamation appuiera?...

Mais voici un autre morceau dans lequel ce muſicien ne montrera pas moins de génie, s'il en a; & où il n'y a ni *lance*, ni *victoire*, ni *tonnerre*, ni *vol*, ni *gloire*, ni aucune de ces expreſſions qui feront le tourment d'un poëte, tant qu'elles ſeront l'unique & pauvre reſſource du muſicien.

RE'CITATIF OBLIGE'.

Un Prêtre environné d'une foule cruelle...
Portera ſur ma fille (ſur ma fille !) ... une main criminelle...
Déchirera ſon ſein... & d'un œil curieux...
Dans ſon cœur palpitant.... conſultera les Dieux...
Et moi qui l'amenai triomphante... adorée !...
Je m'en retournerai.... ſeule... & déſeſpérée...
Je verrai les chemins encore tous parfumés
Des fleurs dont, ſous ſes pas, on les avoit ſemés.

AIR.

Non, je ne l'aurai point amenée au ſupplice...
Ou vous ferez aux Grecs un double ſacrifice.
Ni crainte, ni reſpect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout ſanglants il faudra l'arracher
Auſſi barbare époux, qu'impitoyable pere,
Venez, ſi vous l'oſez, la ravir à ſa mere.

Non, je ne l'aurai point amenée au ſupplice.... Non.... ni crainte, ni reſpect ne m'en peut détacher.....

Non.... barbare époux.... impitoyable pere.... venez la ravir à ſa mere... venez, ſi vous l'oſez... Voilà les idées principales qui occupoient l'ame de Clytemneſtre, & qui occuperont le génie du muſicien.

Voilà mes idées, je vous les communique d'autant plus volontiers que ſi elles ne ſont jamais d'une utilité bien réelle, il eſt impoſſible qu'elles nuiſent, s'il eſt vrai, comme le prétend un des premiers hommes de la nation, que preſque tous les genres de Littérature ſoient épuiſés, & qu'il ne reſte plus rien de grand à exécuter, même pour un homme de génie.

C'eſt aux autres à décider ſi cette eſpece de poëtique que vous m'avez arrachée, contient quelques vues ſolides, ou n'eſt qu'un tiſſu de chimeres. J'en croirois volontiers M. de Voltaire; mais ce ſeroit à la condition qu'il appuieroit ſes jugements de quelques raiſons qui nous éclairaſſent. S'il y avoit ſur la terre une autorité infaillible que je reconnuſſe, ce ſeroit la ſienne.

„ On peut, ſi vous voulez, lui com-
„ muniquer vos idées. „

J'y conſens. L'éloge d'un homme habile & ſincere peut me plaire; ſa critique: quelque amere qu'elle ſoit,

Je le crois ; mais réſervons ſa protection pour le *Pere de Famille*. Il ne nous la refuſera pas ſans doute, lui qui a montré avec tant de courage combien il l'étoit... Ce ſujet me tourmente, & je ſens qu'il faudra que tôt ou tard je me délivre de cette fantaiſie ; car c'en eſt une comme il en vient à tout homme qui vit dans la ſolitude.... Le beau ſujet que le Pere de Famille!... C'eſt la vocation générale de tous les hommes... Nos enfants ſont la ſource de nos plus grands plaiſirs & de nos plus grandes peines... Ce ſujet tiendra mes yeux ſans ceſſe attachés ſur mon pere... Mon pere!... J'acheverai de peindre le bon Lyſimond... Je m'inſtruirai moi-même... Si j'ai des enfants je ne ſerai pas fâché d'avoir pris avec eux des engagements...

» Et dans quel genre le Pere de » Famille ? »

J'y ai penſé ; & il me ſemble que la pente de ce ſujet n'eſt pas la même que celle du Fils naturel. Le Fils naturel a des nuances de la tragédie ; le Pere de Famille prendra une teinte comique.

» Seriez-vous aſſez avancé pour ſa» voir cela ? »

Oui... Retournez à Paris... Publiez le ſeptieme volume de l'Encyclopé-

die... Venez vous repoſer ici... & comptez que le Pere de Famille ne ſe fera point, ou qu'il ſera fait avant la fin de vos avances... Mais à propos, on dit que vous partez bientôt ?

„ Après demain. „

Comment, après-demain ?

„ Oui. „

Cela eſt un peu bruſque... Cependant arrangez-vous comme il vous plaira... Il faut abſolument que vous faſſiez connoiſſance avec Conſtance, Clairville, & Roſalie.... Seriez-vous homme à venir ce ſoir demander à ſouper à Clairville ?

Dorval vit que je conſentois, & nous reprimes auſſi-tôt le chemin de la maiſon. Quel accueil ne fit-on pas à un homme préſenté par Dorval ? En un moment je fus de la Famille. On parla, devant & après le ſouper, Gouvernement, Religion, Politique, Belles-Lettres, Philoſophie ; mais quelle que fût la diverſité des ſujets, je reconnus toujours le caractere que Dorval avoit donné à chacun de ſes perſonnages. Il avoit le ton de la mélancolie ; Conſtance, le ton de la raiſon ; Roſalie, celui de l'ingénuité ; Clairville, celui de la paſſion ; moi, celui de la bonhommie.

FIN.

REGISTRATO
10056

BIBLI

SCA

PLU

N.º